

HERBERT KING STONE

B. A. (University of Michigan)

LES VERS
DE
THIBAUD DE MARLY

POÈME DIDACTIQUE DU XII^e SIÈCLE

PUBLIÉ INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC UNE INTRODUCTION

DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

Thèse pour le doctorat d'Université

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON
MCMXXXII



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES VERS
DE
THIBAUD DE MARLY

HERBERT KING STONE

B. A. (University of Michigan)

LES VERS
DE
THIBAUD DE MARLY

POÈME DIDACTIQUE DU XII SIÈCLE

PUBLIÉ INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC UNE INTRODUCTION

DES NOTES ET UN GLOSSAIRE

Thèse pour le doctorat d'Université

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON
MCMXXXII



INTRODUCTION

I. DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Les *Vers* de Thibaud de Marly sont un poème didactique ou « sermon » d'environ 850 vers alexandrins, groupés par la rime en dix-sept *laisses* de longueur fort inégale. Ce poème, édité ici en entier pour la première fois, nous a été conservé, plus ou moins complètement, par trois manuscrits, à savoir :

A = Paris, Bibl. Nat., fr. 25405 (anc. Notre Dame 242), fol. 109 r° - fol. 121 r° ;

B = Paris, Bibl. Nat., fr. 1850 (anc. 7871), fol. 93 r°-fol 106v° ;

C = Londres, Lambeth Palace, ms. 522, fol. 245 r°-fol. 266 v°.

A. Manuscrit sur parchemin de 145 feuillets mesurant 220 mm. sur 164, relié en maroquin jaune et portant le titre : *Variorum Poëmata* ¹. Le volume se compose de deux parties distinctes, arbitrairement reliées ensemble. La seconde partie, qui seule nous intéresse, commence au feuillet 89 ; en voici le contenu : la *Bible* de Guiot de Provins, *l'Estoire li Romans mon-*

¹ Pour la description détaillée de ce ms., voir H. OMONT, *Catalogue Général des Manuscrits français*, II (Paris, 1902), 579-81 ; sur la première partie, voir aussi A. G. VAN HAMEL, *Li Romans de Carité et Miserere*, Paris, 1885, I, XIX (Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, fascicule 61).

seingnor Tiebaut de Mailli, la Regle Saint Beneoit. Toutes ces pièces sont écrites de la même main. L'étude des formes et des graphies montre que le manuscrit a dû être exécuté à l'extrême fin du xiii^e siècle ou peut-être au commencement du siècle suivant, et dans une région impossible à déterminer avec précision. Au xvi^e siècle, il appartenait à Claude Fauchet et porte des notes de sa main ; c'est la source où Fauchet a puisé tout ce que l'on trouve dans la notice sur « Monseigneur Thiebault de Mailli » qu'il a insérée dans son célèbre *Recueil*¹. Dans ce manuscrit, notre poème est écrit sur deux colonnes ordinairement de 34 lignes chacune, les alexandrins étant coupés à la césure, de sorte que chaque vers est écrit sur deux lignes.

Le texte que présente cette copie est médiocre : il s'y trouve de nombreuses leçons fautives et d'autres qui semblent avoir été refaites ; de plus, il lui manque une trentaine de vers, conservés par les autres manuscrits. Mais en dépit de ces graves défauts, ce manuscrit est le moins défectueux des trois ; bien que très tardif, il a bien conservé la déclinaison à deux cas et presque toujours la mesure des vers. C'est aussi le moins incomplet des trois : sur le total de 851 (?) vers que présente l'ensemble des manuscrits, celui-ci en a conservé, en entier ou en partie, 824, dont 21 qui

¹ D'après MM. U. HOLMES et M. RADOFF, *Publications of the Modern Language Association of America*, LXIX, 233, Fauchet aurait emprunté ce ms. à Etienne Pasquier, mais c'est une erreur ; dans le ms. (aujourd'hui perdu) que Fauchet a emprunté à Pasquier, la *Bible* de Guiot de Provins était suivie, non pas de notre poème, mais de la *Bible* de Hugues de Berzé. Voir John ORR, *Les Œuvres de Guiot de Provins*, Manchester, 1915, XXX-XXXIII.

ne se trouvent pas ailleurs, et c'est le seul qui ne soit pas incomplet de la fin.

B. Manuscrit sur vélin de 106 feuillets mesurant 198 mm. sur 140, relié en maroquin rouge ; comme le précédent, c'est un manuscrit factice, formé en reliant ensemble deux parties originaires distinctes ¹. La première partie contient un seul ouvrage, copié au xiv^e siècle : *Divina Scriptura abbreviata quam magister Rogerus, dictus de Argentolio fecit*, fol. 1-fol. 51 ; la seconde en contient trois, tous écrits d'une belle main du xiii^e siècle : *L'Estoire d'Espagne*, traduction du pseudo-Turpin, fol. 52-fol. 77 ; la *Passion Nostre Seignor selon saint Nichodemus*, fol. 78-fol. 92 ; *Ici commencent les Vers monseignor Tebaut de Mailli*, fol. 93 - fol. 106 ². Le poème y est écrit sur une seule colonne de 29 vers par page. Ce manuscrit ne présente aucun trait dialectal et a sans doute été exécuté non loin de Paris, dans la seconde moitié du xiii^e siècle.

Le texte de B est à tous les points de vue inférieur à celui de A. Les leçons manifestement altérées y sont encore plus fréquentes, la déclinaison n'y est que rarement observée, et le nombre des vers y est moindre, ce manuscrit n'en présentant que 799, dont 12 non représentés dans les deux autres. Il faut remarquer, toutefois, que les lacunes, jusqu'à la dernière laisse moins fréquentes que dans A, ne deviennent

¹ Voir *Catalogue des Manuscrits français*, I (Paris, 1868), 325.

² C'est ce titre qui a été adopté ; car, outre la bizarrerie de celui fourni par A, il y a des raisons de croire que c'est sous le titre de *Vers* que le poème a été connu au xiii^e siècle. Voir plus loin, ch. VI.

graves que vers la fin du poème. Il semble que le copiste, s'étant aperçu qu'il ne lui restait pas assez d'espace pour copier le poème en entier, ait essayé d'y faire des coupures; puis, arrivé au milieu de la dernière page, il a renoncé à sa tâche, laissant en blanc un espace suffisant pour treize vers. Le manuscrit n'est donc pas propre à servir de base à une édition; mais, si fautif qu'il soit, il fournit en maint endroit une bonne leçon, là où A présente une leçon suspecte ou évidemment mauvaise, et sans les 12 vers que lui seul a conservés, le nombre des passages inintelligibles serait plus grand qu'il ne l'est.

C. Ce manuscrit a 320 feuillets mesurant 204 mm. sur 130; il est très lisiblement écrit et orné de miniatures. Il a été exécuté en Angleterre, probablement dans la première moitié du xiv^e siècle, comme l'indique l'état du dialecte anglo-normand dans lequel il est écrit¹. Ce manuscrit contient un grand nombre de pièces, les unes en prose, les autres en vers, toutes ayant un caractère didactique ou religieux². Les feuillets 245 à 266 sont remplis par une copie des 14 premières *laisses* de notre poème, lequel est donné sans titre ni nom d'auteur et précédé d'une minia-

¹ Ayant travaillé d'après une reproduction photographique des feuillets 245-266, j'emprunte la plupart de ces détails aux travaux des deux érudits qui ont vu et décrit le manuscrit : Robert REINSCH, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, LXIII (1880), 51-96; Paul MEYER, *Romania*, X (1881), 622.

² D'après Reinsch, le nombre de ces pièces serait de 62 et notre poème en serait la 52^e; mais P. Meyer assure que ce compte est inexact, plusieurs morceaux étant transcrits deux fois.

ture qui représente un homme en costume ecclésiastique prêchant devant un petit auditoire. Le fragment ainsi conservé est écrit à longues lignes, chaque vers commençant par une lettre majuscule et suivi d'un point. Bien que les mots soient souvent mal coupés, le manuscrit est très facile à lire, l'écriture étant belle et les abréviations extrêmement rares.

Le texte que nous fournit ce fragment est presque aussi mauvais que possible. Soit que le copiste ait suivi un modèle déjà fortement altéré, soit qu'il ait été lui-même stupide et ignorant, sa copie est très incorrecte et souvent inintelligible. Les vers, qui avaient eu douze syllabes, en ont de neuf à quinze et quelquefois ils ne riment pas ; les infractions aux règles de la grammaire sont innombrables ; et pour achever la ruine du texte, les lacunes y sont si fréquentes que ce qui en reste n'est souvent qu'une suite de mots, sans aucun rapport entre eux. Le fragment compte 604 vers, dont le dernier correspond au v. 659 du texte fondé sur l'ensemble des manuscrits, mais trois d'entre eux n'étant pas représentés ailleurs, le nombre des vers omis dans ces quatorze laisses ne saurait être inférieur à 52.

L'utilisation de ce manuscrit selon les procédés usuels aurait présenté de grands inconvénients. Fragmentaire et corrompu jusqu'au dernier degré, il n'a pu contribuer que très peu à l'établissement du texte, et son dialecte, très éloigné de la langue des autres copies, a nécessité la transformation graphique de chacune des rares leçons que je lui ai empruntées. Ainsi le manuscrit aurait paru, presque en entier, sous forme de petits bouts de phrase, mêlés aux autres variantes. Il valait mieux le reproduire tel quel ; car, avec tous ses défauts, on y trouve, çà et là, des restes

de leçons qui fournissent un précieux secours pour la correction de plusieurs passages altérés dans les autres manuscrits. C'est pourquoi on le trouvera imprimé *in extenso*, en regard du texte rétabli.

II. COMPARAISON DES MANUSCRITS ET ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Vu l'état défectueux des manuscrits, l'établissement d'un texte présente de très grandes difficultés. D'abord, le poème ne nous a été transmis en entier par aucune des trois copies, et dire que les quatorze premières laisses se trouvent dans A B C et les trois dernières dans A B n'exprimerait la vérité que d'une façon approximative. Pour qu'on puisse se rendre compte de l'état réel des choses, il est donc indispensable de donner des chiffres exacts. Les quatorze premières laisses semblent présenter un total de 659 vers ¹ ; sur ce total, 566 se trouvent dans les trois manuscrits, 40 dans A B, 27 dans A C, 12 dans B C, 2 dans A, 9 dans B et 3 dans C. Les trois dernières laisses contiennent 192 vers, dont 170 dans A B, 19 dans A et 3 dans B. Pour le poème entier (851 vers) les chiffres sont : 566 vers dans A B C, 210 dans A B, 27 dans A C, 12 dans B C, 21 dans A, 12 dans B, 3 dans C. On voit l'impossibilité d'appliquer à ces *disjecta membra* le système actuellement en faveur, système qui consiste à publier celui des manuscrits que l'on considère comme le meilleur, avec la communication

¹ Cette incertitude sur le nombre des vers résulte de l'altération des copies ; il n'est pas toujours possible de déterminer si tel ou tel vers dans l'une des copies correspond à tel ou tel vers ou à une lacune dans les autres ; cf., par exemple, les vv. 530, 535-38.

en note des leçons divergentes des autres manuscrits. Ici, le seul texte possible est une combinaison d'éléments transmis par des voies différentes.

Même dans ces conditions peu favorables, il aurait été assez facile d'établir un texte critique, si les manuscrits, là où ils donnent les mêmes vers, s'accordaient pour donner un texte à peu près identique. Malheureusement il n'en est pas ainsi. Sans prendre en considération les graphies, presque toujours différentes, on ne trouve que très rarement entre nos trois manuscrits un accord complet ou même approximatif portant sur un vers entier. Une étude comparative des 300 premiers vers, d'où ont été exclus les 34 qui ne se trouvent que dans un ou deux des manuscrits, a donné la statistique suivante : A B C s'accordent entre eux 51 fois (un cas d'accord ou de désaccord étant soit un hémistiche, soit un vers entier) ; A B s'accordent contre C 115 fois ; A C s'accordent contre B 77 fois ; B C s'accordent contre A 51 fois ; A B C présentent des leçons divergentes 71 fois. On voit que les cas de désaccord sont six fois plus nombreux que les cas d'accord et que ces derniers sont beaucoup moins fréquents que les cas où il y a autant de leçons que de manuscrits. Apparemment c'est un chaos ; comment y mettre de l'ordre ? La méthode de Lachmann, fondée sur la présence présumée de fautes communes, est censée fournir la base d'un classement définitif des manuscrits et par là un outil qui distingue automatiquement entre les « bonnes leçons » et les « fautes ». Dans le cas présent, on dirait qu'avec une telle abondance de variantes les fautes communes devraient foisonner, aplanissant ainsi la plupart des difficultés. Encore une fois, il n'en est rien ; les fautes communes manifestes sont fort peu nombreuses et leur étude

mène à des conclusions qui ne sont rien moins que rassurantes. En voici la liste :

Fautes communes à A B :

166 *avront* AB contre *avereit* (*avroit*) C ;

204 *nasqui par* (a B) *un mardi* A B contre *en Bethleem nasqui* C (?) ;

559 *Et en lui croit* (*croi* B) *en terre* AB contre *El lui deu est en terre* (corr. *En lieu Deu*) C ;

563 *La vous quide* (*cuide* B) *lier* AB contre *La serrez vus liez* (corr. *lié*) C ;

635 *Malement si garderent* AB contre *Mult malement se gardent* C ;

760 *por plus parengignier* AB (corr. *por eus* ou supposer une lacune ?).

Fautes communes à AC :

173 *o les bonsaours* (*od les boneours* C) AC contre *ou leu beneureus* B (?) ;

325-326 déplacés dans AC ;

378 *Et* AC contre *Mes* B (?) ;

402 *est fiz* (*fu ne* C) *de Marie* AC contre *est sainte Soffie* B (?) ;

410 *fox et fole* AC contre *affolez* (corr. *effolez*) B ;

490-491 déplacés et altérés dans AC ;

566 *li cops* (*le coup* C) AC contre *li cros* B (?) .

Fautes communes à BC :

51 *anombrement* BC contre *aombrement* A ;

114 *le grant por le petit* BC contre *le petit por le grant* A (?) ;

Faute commune à ABC :

129 *faire* pour *faite*.

Il est évident que B et C n'appartiennent pas à la même famille, car la seule faute manifeste qui semble les relier peut très bien être due au hasard. La première des fautes communes à AB pourrait s'expliquer de la même façon et la deuxième est un cas douteux ; mais que ces deux manuscrits s'accordent pour donner une leçon aussi absurde que celle du v. 559, cela ne saurait être l'effet du hasard : les copistes ont dû suivre un modèle qui contenait déjà cette faute. Mais le copiste de A ne suivait pas uniquement le modèle de B ; lui, ou un prédécesseur, a eu accès à un manuscrit contenant plusieurs des fautes que présente notre manuscrit C. Cela est prouvé indubitablement par la faute commune à AC au v. 410 et par les deux cas de déplacement (vv. 322-26, 490-91). A est donc un manuscrit « contaminé ». Cette constatation n'est pas réjouissante, mais le cas est peut-être moins grave qu'il ne paraît au premier abord. La comparaison des trois manuscrits révèle un phénomène qui se répète bien des fois, sous des formes différentes : 1° les trois manuscrits présentent trois leçons divergentes, toutes plus ou moins suspectes ; 2° deux d'entre eux présentent deux leçons suspectes et le troisième a une lacune ; 3° un seul présente une leçon suspecte et les deux autres n'ont que des lacunes. Cet état de choses doit s'expliquer de la façon suivante : l'archétype auquel remontent nos trois copies a dû être par places très difficile à lire, soit à cause des expressions employées, soit à cause de l'écriture. Chaque copiste, arrivé à un de ces passages difficiles, s'en est tiré de son mieux, ou bien, renonçant à y trouver un sens quelconque, il l'a tout simplement supprimé. Le copiste A, ou un de ses prédécesseurs, a cru mieux faire en recourant à deux

manuscripts de familles différentes ; il n'a pas toujours fait un choix heureux, mais dans la grande majorité des cas, les leçons présentées par AB contre C ou par AC contre B semblent être les meilleures. Le résultat de cette contamination est donc celui-ci : nous avons deux manuscrits appartenant à des familles différentes (BC) et un troisième, moins incorrect, moins incomplet, qui représente un essai d'édition critique fait par un copiste du moyen âge.

Le principe que j'ai suivi en établissant, à mon tour, un texte fondé sur trois manuscrits n'a pas été et n'a pu être très différent de celui de mon prédécesseur d'il y a plus de six siècles. Car, dans les conditions que je viens d'indiquer, la prétention de reconstituer le texte primitif aurait été parfaitement vaine. Tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de choisir d'entre les leçons diverses celles qui m'ont paru les meilleures, de les interpréter de mon mieux, et, là où des corrections s'imposaient, de corriger, en m'écartant aussi peu que possible des leçons fournies par les manuscrits. Ce n'est que dans ce sens que le texte ainsi établi pourrait être appelé « critique ». Il reproduit pour la plupart le texte A, appuyé soit par B, soit par C. C'est donc la graphie du manuscrit de base qui domine partout ; mais plusieurs vers entiers et un grand nombre de leçons de moins d'étendue ont été empruntés à B, et dans tous ces cas (exception faite pour un seul mot qui se trouve à la rime) j'ai laissé subsister la graphie de B. Par contre, je n'ai pas cru devoir incorporer dans le texte les trois vers qui ne se trouvent que dans C ; à leur place on trouve une ligne pointillée en regard du texte de C. Rien dans le texte n'indique les mots ou les lettres supprimés, puisque toutes les leçons considérées comme fautives sont reproduites avec les

autres variantes ; mais toutes les additions, mots ou lettres qui ne se trouvent dans aucun des manuscrits (excepté les modifications purement graphiques apportées aux rares leçons empruntées à C) ont été mises entre crochets.

En résolvant les abréviations, j'ai essayé de me conformer autant que possible aux habitudes des copistes. *o* et *cō* ont été écrits *com* ou *con*, selon la nature de la consonne qui suit ; une fois *o* a été écrit *cun* (*chascun*, 487) ; *ō* a été écrit *om* ou *on*, d'après le même principe ; les cas (très rares) où A écrit *on*, là où l'on s'attendrait à *om*, ont été reproduits dans le texte ; *ml't* a été résolu en *molt* et non en *mout* et voici pourquoi : pour le représentant de *multum*, A écrit *ml't*, *mout* et *mōt* ; B écrit indifféremment *ml't* et *molt* ; la graphie *mout* ne se trouvant pas une seule fois dans les manuscrits, je n'ai pas cru devoir l'introduire dans le texte ; les copistes écrivent tantôt *us*, tantôt *x*, graphies que j'ai conservées sans changement.

La transcription du manuscrit C, imprimée en regard du texte rétabli, est aussi exacte que possible. Elle reproduit toutes les innombrables fautes du copiste et ne diffère du manuscrit que dans les détails suivants : les vers ont été imprimés chacun sur une seule ligne, ce qui a entraîné la suppression des points qui les séparent dans le manuscrit ; les rares abréviations ont été résolues et là où le copiste omet l'un des jambages d'une lettre, la forme correcte a été rétablie. Toutes les lettres ainsi ajoutées ont été imprimées en italique.

III. LES GRAPHIES DU MANUSCRIT A

Le texte étant un amalgame d'éléments pris dans deux manuscrits souvent dissemblables tant par la graphie que par les leçons, on pourrait y voir l'explication de l'aspect bariolé qu'il présente. Il n'en est pourtant rien : la graphie du manuscrit A est si loin d'être uniforme ou conséquente que la présence dans le texte de leçons empruntées à B n'ajoute que très peu au résultat. En effet, le manuscrit de base n'est pas écrit dans un dialecte, mais on peut entrevoir derrière lui des copies antérieures exécutées dans le Nord et dans l'Est. Certains traits des dialectes picard et champenois y paraissent sporadiquement, d'autres en sont absents, et bon nombre des écarts de la graphie traditionnelle du francien qu'on y remarque peuvent s'expliquer facilement par la date tardive de son exécution. Aucun de ces phénomènes ne présente de véritable difficulté pour le lecteur, et le relevé qui va suivre n'a d'autre but que celui de faire ressortir l'incohérence graphique qui règne dans le manuscrit.

A devant une consonne palatale est souvent écrit *ai* : *aaige* 217, *aaiges* 315, (*h*)*eritaige* 17, 231, 645 (à côté de *aage* 819, *domage* 169, *pelerinage(s)* 128, 829, *herberjage* 641), *saichiez* 197, 324, 343 (*sachiez* 147, 157, 197, *sache* 306), *compaignie* 180, 396.

Ai est souvent écrit *e* : *abessier* 780 (*abaissier* 849), *diré* 393 (*dirai* 694), *fere* 207 etc. (*faire* 493, 495), *fet* 177 etc. (*fait* 297 etc.), *james* partout, *lesse* 175 etc., *lessier* 132, *malves* 415, *mes* partout, *plet* 233, 397, *reson* 662, *regnier* (= *raisnier*) 15, *set* 285 (*sai* 5, 444), *vet* 684 ; par une graphie inverse (ou une méprise du copiste) *maisditant* = *meditant* 670 ; *ai* est

écrit *ei* : *peis* 57, *traveillie* 472 ; *ai* devient *oi* : *oit* 419, 420, 679.

An est écrit *en* : *mengier* 327, *mengoit* 201.

Ain est souvent écrit *ein* : *chastelein* 486, *einsi* 115, *einsic* 146, 330, (*ainsi* 117, *ainsic* 107, 217, *ainsinc* 495), *Evein* 31, 258, *Jordein* 732, *meins* 298, (*main*s 283), *seint* 126, *seinte* 256 (*saint* 246, 266, *sainte* 278, *saintes* 246), *vilein* 781, (*vilains* 683) ; de même *aign* > *eign* : *enfrenient* 487, *greignor* 169.

Au se réduit quelquefois à *a* : *a* 439, *ara* 701 ; *au* + *cons.* > *iau* : *chastiauz* 205, *chastiax* 462, *chastiaus* 848, *igniauz* 820, *quarriaux* 72.

E devient souvent *a* ; devant *l* mouillé : *solail* 7, (*soleil* 531), *solauz* 156 ; devant *r* : *sarmoné* 144 ; devant *n* : *an* 725, *anemi* 251, *anemis* 175, *annuia* 19, *neant* 47, 331, *niant* 555, (*noient* 285) ; devant *n* mouillé : *praigne* 371 ; *reamplir* 215 et *raemplir* 30 sont dus à une dissimilation ; *e* > *i* : *gita* 81, (*geta* 40) ; *aigues* 804 = *eves* B ; *ein* > *ain*, *oin* : *painne* 41, *poine* 527.

La diphtongue française *eu* reçoit les traitements les plus divers ; *eu* (< *e* fermé + *l* devant *s*) s'écrit *e*, *eu*, *el*, *eul*, *au*, *ou* : *euls* (illos) 504, *aus* 368. 518, 740, 784, 814, *ices* (ecce illos) 57, *ces* 10, 575, *ceus* 138. *cels* 248, 251, 345, 430, *ceuls* 832, *çous* 191 ; *eu* (< *o* ouvert + *c*) s'écrit *eu*, *ou* : *feu* 305, 732, *feux* 702, *feus* 809, *fous* 182, *geu* 684, *Biaugous* 193, *leus* 701 ; *eu* (< *o* fermé) s'écrit *eu*, *ou* : *leu* 518, *lous* 180, *seul* 245, *seus* 402, *soul* 675, *sous* 179 ; le suffixe *eus* *euse* (< *ōsus*, *ōsa*) s'écrit partout : *ous*, *ouse*.

Le groupe français *el* résultant d'une enclise ou d'une élision est également traité de diverses façons ;

el (= *en le*) s'écrit *ou* 158, 185, 209, 255, 390, 472, 473, 485, 675, 730 ; *jel* (= *je le*) s'écrit *jel* 89, 92, *jou* 106, 660 ; *nel* (= *ne le*) s'écrit *nou* 12, 295, 476 480, 630, 693, *no* 285, 709 ; *del* (= *de le*) s'écrit *dou* généralement, mais *du* 474, 750, 789.

Ie se réduit à *e* : *manere* 9, *premerement* 16, (*premier* 45, *matiere* 713), *set* (= *siet*) 457 ; il n'y a qu'un seul exemple de la réduction de la terminaison *iee* des participes passés féminins à *ie* : *traveillie* 472 (cf. *encerchie* B 452).

O devient *oi* devant consonne palatale : *boiche* 200, 408, (*bouche* 553), *reproichera* 242, (*reprochier* 826) ; *o* se diphtongue devant *n* dans *boen* 228, *boens* 250, (*bon* 523, *bons* 588) ; à l'atone, *o* devant *n* s'affaiblit souvent en *e* : *en*, *em* alterne avec *on*, *enor*, 268, 488, *volentex* 325 ; inversement *on* a *vilonie* 426.

U devient *ui* dans *cuivertise* 475 ; un *n* non étymologique se développe après *u* dans *nuns* 318, 354, 372, 398, 484, (*nus* 292, 306, 352, 471).

L'emploi de certaines consonnes est assez capricieux : à l'initiale et à l'intérieur des mots, *c* s'écrit souvent pour *s* ; de même *g* s'écrit pour *j* ; *l* s'efface dans *ange* 54, 836, se change en *r* dans *angre* 25, *corpe* 679 ; *l* vocalisé devant consonne s'écrit *l*, *u* et *ul* ; *m* devant voyelle s'écrit souvent *mm* : *home*, *homme* ; à la finale et devant labiale, *n* s'écrit quelquefois pour *m* : *hon*, *hom*, *con*, *com* ; à la finale, *z* est très souvent employé pour *s* et sans rapport avec sa valeur primitive de *ts* ; *y* s'écrit souvent pour *i*.

Dans le domaine de la morphologie, les points suivants sont à noter : les formes verbales *penra* 649, *prenra* 715, *tenra* 594, *tenront* 253, *verroiz* 308 ; l'em-

ploi avec des substantifs féminins au cas sujet singulier des formes *tiex* 603, *quieix* 369, 569, *cruieix* 607.

IV. LA LANGUE DE L'AUTEUR

1. *Traits phonétiques assurés par la rime.* — Les 851 vers du poème sont groupés en dix-sept laisses, chacune sur une rime différente. Ces rimes sont d'une rare banalité, à laquelle contribue une proportion énorme de désinences et surtout de formes verbales (41 pour cent), formes qui s'expliquent très souvent par le jeu de l'analogie plutôt que par celui des lois phonétiques. En outre, sur les 851 mots à la rime, 88 (plus de dix pour cent) varient selon les manuscrits. Ces faits réduisent à fort peu de chose la valeur de cette étude. Voici le tableau des rimes avec la provenance des voyelles toniques et quelques observations sur les anomalies.

Laisses masculines (11) :

AL (IX, 367-381) < a entravé : 375, 376, 378, 380 ;
= lat. alem (formes savantes) : 367, 369-374, 377, 379, 381 ; *mal* (malum) est un « mot d'église ».

ANT (ENT) (XIV, 607-659) < a entravé par nasale
+ consonne : 607-641, 643-659 ; *escient* (sciēte) 642 est un mot savant. Il faut noter que l'auteur n'a admis qu'un seul mot en *ent* dans cette longue laisse en *ant*.

É (III, 101-167) < a libre : 101-166 ; *Dé* (Děum) 167 est une forme anormale, mais fréquente dans les textes du moyen âge.

EZ (VIII, 307-366) < a libre : 307-348, 350-366 ;
lig[n]aloez 349 = lat. lignum ălōēs.

ENT (ANT) (I, 1-91) < e entravé par nasale + consonne : 1-24, 26-76, 78-83, 86-88, 90 ; < a entravé par nasale + consonne : 77, 91 ; *escient* 25, 89, voir ci-dessus ; *neant* 47 n'est qu'une graphie tardive, l'auteur ayant sans doute prononcé : *nient* ; *Moysent* 84 = la forme lat. + un *t* parasite ajouté pour la rime ; la dernière syllabe de *Persant* 85 peut représenter le suffixe lat. *anus* + *t* ou le suffixe germ. *ing*, devenu *enc*, *ent*, *ant* (cf. *paysan*). L'auteur n'a donc admis que deux ou trois mots en *ant* (*pontificent* < pontifican-tem, 77, *Persant* 85 (?), *garant* 91) dans cette laisse de 91 vers en *ent*.

I (V, 196-271) < i fermé du lat. vulg. : 196, 199, 201-219, 221-222, 224-234, 238-244, 246-258, 262-265, 267, 269-271 ; < e ouvert + yod : 200 ; yod + e fermé : 245 ; noms propres d'origines diverses : 197-198, 220, 223, 235-237, 259-261, 266, 268.

IS (XV, 660-703) < i fermé du lat. vulg. : 661, 663, 666, 668-670, 672, 674, 677-678, 683-685, 687-690, 694-696, 701, 703 ; < e ouvert + yod : 667, 686 ; < yod + e fermé : 664, 700 ; dus à l'analogie : 660, 662, 665, 671, 673, 675-676, 679, 681-682, 691-693, 697-699, 702 ; *bis* 680 est d'origine incertaine.

IER (XVII, 744-851) ; *ie* < yod + a : 774 ; < e ouvert libre : 801, 811 ; *ier* < yod + âre (infinitifs) : 744-747, 749, 751-754, 756, 758, 760, 762, 764, 766, 768-769, 771-773, 775, 777-778, 782, 786, 789, 795-796, 799, 802-807, 809, 812-817, 821, 824-829, 831-832, 834-836, 839, 841-846, 849, 851 ; < âriu (substantifs et adjectifs) : 748, 750, 755, 757, 761, 763, 765, 767, 770, 776, 779-781, 783, 787-788, 790-793, 797-798, 800, 808, 810 (*vinčariu* ?), 819, 822-823, 833, 837-838, 848, 850 ; < ěriu 770, 784-785, 794 ; *entier* 830 (pour *entir*) est

une forme analogique ; *espervier* 820 est un mot d'origine germanique (got. *sparwareis*) ; *Lohier* 847 est un nom propre d'origine germanique.

OR (XII, 485-534) < o fermé libre : 485-534.

OUS (EUS B, OUS, EUS, US C) (IV, 168-195) < o fermé libre : 168-178, 181, 183, 185-189, 192, 194, 195 ; < o ouvert + c (k) + voyelle vélaire : 182, 193 ; < e fermé entravé par l + consonne : 184, 191.

UI (II, 92-100) = lat. *ui* : 92-94, 96, 99, 100 ; o ouvert + yod : 97-98 ; *sui* 95 est une forme anormale, peut-être analogique.

Laisses féminines (6) :

ERTE (VI, 272-284) < e ouvert entravé : 272-284 ; *herte* 275 au lieu de *herde* (germ. *herda*) n'est peut-être qu'une graphie, l'auteur s'étant contenté d'une simple assonance ; *verte* 278 paraît avoir été forgé d'après l'analogie de *poverté* 273 (lat. vulg. *paupërta* pour lat. clas. *paupërta*).

ENDRE (VII, 285-306) < e entravé par nasale + consonne : 285-306 ; *ventre* 300 ne donne qu'une assonance, mais la leçon est peu sûre.

IE (X, 382-438) < i fermé du lat. vulg. : (substantifs en * *īa* = lat. clas. *īa*) 384-385, 389-391, 394, 402, 404, 419, 423-426, 430, 435, 437 ; (participes passés en *īta*) 382-383, 386-388, 392, 397, 400-401, 405-407, 409, 420, 427, 432-433 ; (formes verbales en *īcat*) 393, 398, 403, 408, 417 ; (en *īgat*) 395, 410 ; (en *īdat*) 416 ; (en *ītat*) 415 ; < yod + e fermé : 412, 418 ; < e ouvert + yod : 428 ; formes verbales analogiques : 399, 411, 421, 438.

IRE (XVI, 704-743) < i fermé du lat. vulg. : 704, 708-709, 711, 713, 715-716, 718-722, 725, 727, 733-735, 737-739, 741, 743 ; < e ouvert + yod : 705-707, 710, 712, 714, 724, 728, 730, 736 ; < yod + e fermé : 732 ; mots savants : 717, 724, 731, 740, 742.

ISE (XI, 439-484) < ī latin, celtique ou germanique : 439, 449, 458, 464, 469, 472, 477, 479-480 ; (substantifs en * ĭtia = lat. clas. ĭtia) 440, 447, 455, 459, 462, 466, 475-476, 483 ; (participes passés analogiques du type *mis-e*, *pris-e*) 441, 443, 445-446, 450-453, 460-461, 463, 467-468, 470-471, 473, 478, 482 ; < e ouvert + yod : 444, 448, 454, 465, 484 ; formes savantes : 442, 456 ; mots d'origine incertaine : 474, 481 ; nom géographique italien 457.

URE (XIII, 535-606) < ū latin (substantifs et adjectifs en ūra ; formes verbales en ūrat) : 535-550, 552-606 ; *Eüre* (fr. mod. Eure) < Autūra ; *mure* 551 est pour *mule* (mūla).

2. Traits morphologiques assurés par la rime.

La déclinaison à deux cas est fidèlement observée : 9, 14, 27, 64, 74, 83, 94, 103, 133, 135, 140, 142, 143, 150, 153, 154, 157, 165, 208, 218, 222, 224, 225, 230, 231, 234, 235, 236, 243, 248, 249, 252, 262, 264, 307-310, 312, 313, 315, 318, 320, 321, 327, 330, 333-337, 339, 343, 344, 346, 348, 349, 351, 352, 354, 357, 359, 361-363, 365, 366, 367, 369, 486, 495, 504 (?), 505, 522, 608, 610, 629, 636, 695, 696, 701, 712, 761, 765, 783, 791, 819, 837, 850.

Dans la laisse en *ez*, quelques substantifs féminins ont un *z* (= *s*) au cas sujet singulier : 322, 323, 324, 347, 353, 364.

Le présent de l'indicatif n'a pas de *s* analogique à

la première personne du singulier : 90, 95, 226 227, 256, 270.

3. Traits assurés par la mesure.

Enclise : *jel* = *je le* 89, 92, *jou* = *je le* 106, 660 ; *nel* = *ne le* 3, 604, 637, 676, *nou* = *ne le* 12, 295. 476, 480, 630, 693, *no* = *ne le* 285, 709 ; *nes* = *ne les* 48, 356, 508 ; *quis* = *qui les* 75 ; *ces* = *si les* 10 (?), *ses* = *si les* 595.

Elision de *li* pronom devant *em* = *en* : *l'em* 36.

Contraction de l'article *le*, *les* avec la préposition *en* : *ou* = *en le* 158, 185, 209, 255, 390, 472, 473, 485, 675, 730 (6 = corr.) ; *es* = *en les* 433.

Hiatus : *ce est* 850, *ce iert* 352, *ce ou* 4 ; *que a* 774 ; *que il* 15, 47 ; *se il* 118, 119, 159 (à côté de très nombreux cas d'élision) ; ne sont pas assurés : *ne abbé* 137, *ne en* 520 (l'archétype portait très probablement *nen*, dont les exemples sont nombreux).

Pronom. La forme *el* (pour *ele*) est employée : 274, 414, 432, 451 (à côté de *ele* 293, 387, 406) ; cette forme se rencontre dans des textes de provenances diverses, à partir du XII^e siècle (voir Schwan-Behrens, § 322, 3 ; Nyrop, II, § 531, 1^o). On trouve *qu'i* = *qui i* 22, *qu'iront* = *qui iront* 251, *qu'i ert* 434 = *qui i iert* (?) 434 (*que* pour *qui* ou élision de *qui* devant *i* ?)

Verbe. Le présent de l'indicatif n'a pas de *e* analogique à la première personne du singulier : *pens* 4. L'*e* contrefinal tombe au futur et au conditionnel : *donra* 848, *donroit* 375, 435, 628. Les formes suivantes du verbe *estre* sont à noter : fut. 3 sing., *iert* (*ert*) 83, 102, 264, 311, 318, 334, 336, 337, 343, 352 (2), 380, 396, 401, 409, 427, 434, 450, 466 (C), 526, 529, 569, 581, 585, 595, 598, 695, 699, 702, 769, 773, 818, *sera*

170, 191 (2), 219, 576, 749, *estera* 468 ; fut. 3 plur., *ierent* (*erent*) 153, 185, 189, 249, 723 (ne sont pas assurés : *erent* 154, *seront* 776, 800, 801, 819) ; fut. 1 plur., *serons* 657 ; cond. 3 plur., *seroient* 798 ; imparf. 3 sing., *estoit* 63 ; imparf. 3 plur., *erent* 611.

L'étude des rimes ne révèle qu'un seul trait d'importance pour la localisation du poème : la distinction que l'auteur a évidemment faite entre les voyelles nasales *an* et *en*. Cette distinction étant commune aux dialectes normand et picard, on pourrait croire que l'auteur appartenait à l'une ou à l'autre de ces régions. S'il avait été Picard, dans la longue laisse de 57 vers en *ie*, il nous aurait presque certainement fourni au moins un exemple du participe passé féminin en *ie* (pour *iee*). Le manque de ce trait picard et la présence d'une laisse en *al* nous feraient pencher plutôt du côté de la Normandie ; mais il est à noter que cette laisse est très courte (15 vers) et qu'elle ne présente que deux formes vraiment anormales : *charnal* 374, *mortal* 377. Ni l'un ni l'autre de ces traits n'est suffisant pour prouver l'origine normande du poème ; nous verrons plus loin (ch. VI) s'il n'est pas possible d'expliquer la présence de ces traces d'un accent normand chez l'auteur.

Aucun trait dialectal n'est révélé par l'étude du mètre. Par contre, l'étude et du mètre et des rimes met en évidence le caractère conservateur de la langue du poème. L'observation scrupuleuse de la déclinaison, l'état de la conjugaison, surtout l'emploi fréquent de la forme *iert*, la présence d'un archaïsme comme *quis*, tout cela semble indiquer une date de composition assez reculée, la fin du XII^e siècle, au plus tard.

V. NOTICES ET ÉDITIONS PARTIELLES

Il n'existe sur notre poème aucun travail vraiment sérieux ; il n'en existe aucune édition complète antérieure à celle-ci. Mais, depuis trois siècles et demi, quelques rares érudits s'en sont occupés, sans toutefois y apporter beaucoup de lumière, et, si superficiels, si fautifs que soient leurs travaux, il est nécessaire de les énumérer et d'en indiquer les résultats. Ils sont donnés selon l'ordre chronologique et sous forme de bibliographie critique, le titre de chacun étant suivi d'un bref résumé de son contenu. Vu son importance historique et son extrême rareté, la première notice est donnée *in extenso*, faisant ainsi exception à la règle.

1. Claude FAUCHET, *Recueil de l'Origine de la Langue et Poésie françoise*, Ryme et Romans. Plus les Noms et Sommaire des œuvres de CXXVII poètes françois, vivans avant l'an M.CCC. Paris, 1581, P. 93-96.

Monseignor Thiebault de Mailli. VIII.

En mon volume de la bible Guiot, suivoit une satire intitulée l'Estoire li Romans de monseignor Thiebault de Mailli, commençant,

A ce que voi au siecle ai pensé longuement,
Porce vos vueil retrere le mien entendement,
Si est bien que ie die ce ou ie pens' souvent,
Porce que ne sçay letres le diré plus briement.

Il semble qu'il l'ait faite par commandement d'un plus grand seignor : car il dit,

Mult ai pensé au siecle depuis que iel connui,
 Mes Sires me proia quant ie parti de li
 Que telle chose feisse ou pensissions endui ¹.

Le livre a esté fait depuis le voyage de Jerusalem,
 ainsi qu'il appert par ces vers, et principalement par
 le mot de Beduin,

Et Turc, & Arabi, Beduin & Persant,

qui estoyent incōnus à nos François avant tel voyage.
 Encores y a il apparence qu'il a vescu depuis l'an
 M.CLXX. pource qu'il dit,

Ains sçay à escient qu'ils auront plus bonté
 Que n'en ot s. Thomas qui fut occis pour dé ².

car ie pense qu'il entend parler de Thomas Archeves-
 que de Cantorbie estimé martyr, & canonisé l'an
 M.CLXXIII. pour la renommee de sa grande sainteté.
 Il fait aussi mētion d'un Guichars de Biaugous comme
 d'un homme de grand sçavoir, retiré du monde, ou
 Prescheur,

Qui plus sçait & plus croit plus en est pauorous ³,
 Moult s'en apperceut bien dans Guichars de Biaugous.

Il fait aussi mention d'autres, que ie nommeray à
 fin de remarquer plus certainement le temps qu'il a
 vescu, s'il se trouve puis apres livre ou titre faisant
 mention de quelcun d'eux : ne le pouvant dire au
 vray pour le present,

Ce que ie vous vueil dire & ce qu' auez oi
 Sachez que ce n'est pas d'Auchier & de Landri,
 Ains vos vueil amentoiure ⁴ de Simon de Crespi
 Qui le Conte Raoul son pere defoui

Et trouua en sa bouche un froit ⁵ plus que demi
 Qui li mengoit la langue dont iura & menti.
 Li cuens vit la merueille, mout en fu esbai,
 Es-ce donc mes peres qui tant chastiax broi ⁶,
 Ia n'auoit-il en France nuz prince si hardi
 Qui osast vers li fere ne guerre ne estri
 Quant qu'il laissa ⁷ au siecle laissa & enhai,
 Bien le lessa vëoir que sa terre en guerpi,
 Dedans vne forest en essil s'en foui,
 La deuint charbonniers itel ordre choisi.

Ce Simon de Crespi fut fils bastard, ainsi que lon dit
 de Raoul Conte de Vermandois, fils de Hugues le
 Grād, frere de Philippes premier Roy de France: lequel
 Simon de Crespi viuoit l'an M.CXXX. Je ne sçay qui
 est ce Girars de Monteigni. Il en nomme encores
 d'autres,

La mort aconsieut ⁸ tous les vieux & les puisnez,
 Les riches & les pauures n'en iert nus deportez
 Dans Renaut de Pompone qui mout fut alozez ⁹
 Par le coup d'un garçon fut son pere aterrez.
 Mout est fox qui ci fet trop de ses volentez, &c.
 Mes Milon de Leigni qui meint pouure mercie
 Quel mōt oit si preudhom tāt ert grād manādie ¹⁰
 Que en mout peu de tems ne l'oit toute guerpie.

Par son œuvre il aduertit chacun de bien faire,
 s'abstenir de pecher, craindre la mort, et n'esperer
 auoir support des choses que plus nous auons aimees
 en ce monde. L'ay remarqué deux assez bonnes sen-
 tences de luy,

Por neant a l'auoir cil qui ne volt dependre, &
 Malement fait la fleche qui au dressier la brise.

encores taxe-il grauemēt les avocats et la Justice,

Pledeor loëis ¹¹ entendez entendez,
 Grās dolors vos viêt pres mes pou vos en gardez,
 Auez-vo⁹ mes que vëdre quât vo sen ¹² vous vëndez

& autre part il dit aux Rois, Ducs et Comtes,

Poures na mes nul droit ce seurent le plusor,
 Cil qui plus donne a cort si a meillor valor,
 Et qui miex sçait trahir on le tient a meillor

Notes de Fanchet. 1. tous deux. 2. dieu. 3. pour eux. 4. ramenteuoir. 5. On appelle un serpent le plus venimeux que nous ayons par deça un *oruez*. 6. brusla. 7. qu'il auoit au. 8. atteint. 9. loué. 10. richesse. 11. à loage. 12. votre sens & sçauoir.

Fauchet écrivait mal, mais il comprenait assez bien son texte et il n'avancait rien sans être sûr de ses faits. Pendant plus de trois siècles, sa modeste notice était l'unique source où les érudits puisaient leurs renseignements sur notre poème. On verra plus loin l'étrange usage qu'en ont fait quelques-uns d'entre eux.

2. [Dominique-Martin MÉON], *Vers sur la Mort* par Thibaud de Marly, imprimés sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Paris (Crapelet), s. d. [1826] ¹ ; 2^{me} éd., augmentée du *Dit des trois morts et des trois vifs* et du *Mireur du Monde*, Paris (Crapelet), 1835.

Dans l'Avertissement, Méon donne (d'après le P. Anselme, *Hist. Généalog.*, t. III, p. 568) une courte biographie de Thibaud de Marly, à qui il attribue les *Vers sur la Mort*. Puis il ajoute (p. 10) quelques renseignements sur notre poème : « Il existe encore du

¹ Voir pour la date, QUÉRARD (J.-M.), *La France Littéraire*, Paris, 1838, t. IX, p. 416 ; BRUNET (I.-C.), *Manuel du Libraire*, Paris, 1864, t. V, p. 815. L'édition de 1823, dont parlent certains auteurs, n'a jamais existé.

même auteur une pièce d'environ huit cents vers de douze syllabes sous le titre : *Les vers monseignor Tebaut de Malli* ; et dans un autre manuscrit : *l'Estoire li romans monseignor Tiebaut de Mailli...* Elle roule sur le mépris du siècle, les vices qui y règnent, les dangers qu'y court celui qui veut faire son salut, et la nécessité d'être toujours disposé à la mort. L'auteur finit par le tableau de la conduite que doit tenir l'Antechrist lorsqu'il viendra ; je le donne ici pour faire connaître l'opinion qu'on en avait dans ces temps reculés. » Suit (pp. 11-14) la dernière *laisse* du poème donnée d'après les deux manuscrits qui la contiennent. Cette édition laisse beaucoup à désirer. C'est un choix arbitraire entre les leçons des manuscrits, sans indication de leur source et non sans quelques fautes de lecture et d'interprétation ; les leçons rejetées et les vers trop difficiles (809, 810, 830) sont totalement supprimés. Le texte qui résulte de ces procédés ne présente pas toujours un sens satisfaisant ; par places même, il dit le contraire de ce que l'auteur avait voulu dire.

3. L'Abbé DE LA RUE, *Essais Historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouveres Normands et Anglo-Normands*, 3 vol., Caen, 1834, t. I, p. 216.

L'auteur écrit, à propos de Guiot de Provins : « Ce n'est pas lui qui le premier a imaginé d'écrire des satires sous le nom de Bible ; cette forme est due à Thibaud de Mailly, qui vivait dans la deuxième moitié du XII^e siècle, car il fait mention du Roi d'Angleterre, Henry II, comme existant, et qu'il nomme le *Riche Roi Henry*. Mais sa Bible n'a pas été imprimée comme celle de Guiot de Provins ». Il semble que l'abbé de la Rue n'ait connu ni la notice de Fauchet ni la publi-

cation de Méon, autrement il aurait su que le poème en question porte des titres autres que celui de « Bible » et que l'on en avait imprimé des extraits. On pourrait croire qu'il en avait vu une copie, aujourd'hui disparue, portant le titre indiqué, mais la forme donnée au nom du poète suggère une autre explication. Dans le manuscrit A (f° 109 r°) on lit : *Ci faut la bible Guiot — Ci commence lestoire li romans monseingnor tiebaut de mailli* ; l'abbé de la Rue n'aurait-il pas vu ce manuscrit et puis confondu dans son esprit l'incipit de notre poème avec l'explicit du poème précédent ?

4. Amaury DUVAL, *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII (1835), pp. 824-826.

Notice inexacte et superficielle basée en partie sur celle de Fauchet, en partie sur une lecture peu attentive du manuscrit B. L'auteur paraît avoir ignoré la publication de Méon, parue neuf ans auparavant. Pour lui, le poète s'appelle « Thibaud de Mailli » et son poème « l'Etoire » ; il ne fait aucune mention de l'incipit tout différent donné par B. Ses citations sont empruntées tantôt à Fauchet, tantôt à B. Il prétend avoir trouvé « le poème entier » dans ce manuscrit, que nous savons incomplet, et il en cite les derniers vers (839-841), les croyant « les vers qui terminent le poème ». De tout ce qu'il dit, une seule phrase est à retenir : « En général, ce poème est plutôt un sermon qu'une satire. »

5. Victor LE CLERC, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII (1856), p. 251.

Dans une notice sur le *Sermon* de Guichard de Beaujeu (*sic*), l'auteur cite (d'après Fauchet) les vv. 192-

193 de notre poème, qu'il appelle « un ouvrage tout à fait semblable au sien ». Puis il ajoute : « On les lit dans le poème moral de Thibaut de Mailli, que Fauchet paraît avec raison faire remonter jusqu'au XII^e siècle, qui était comme Guichard, seigneur, et qui sous ce titre « l'Estoire », n'a aussi rimé qu'un sermon. »

6. Robert REINSCH, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, t. LXIII (1880), pp. 78-89.

Cet érudit, dans sa longue mais inexacte notice sur le ms. 522 de la Bibliothèque de Lambeth Palace (C), donne de notre poème la description suivante : « Gedicht in Tiraden, als Prosa geschrieben, Gedanken eines Laien über die Welt enthaltend. Dies weniger durch den Inhalt als durch die alterthümliche Form bemerkenswerthe an Guiscard de Beaulieu erinnernde Stück verdient wegen der darin genannten Namen besondere Beachtung ; es folgt hier ganz. » Suit la transcription du fragment (laisses I-XIV) contenu dans ce manuscrit. Ce fragment, criblé de fautes et de lacunes, est en grande partie inintelligible, mais Reinsch — qui ne possédait qu'une connaissance assez médiocre de l'ancien français — ne paraît pas s'en être aperçu ¹. Le poème est ici donné sans titre ni nom d'auteur, et Reinsch, qui a sans doute ignoré toutes les notices énumérées ci-dessus, n'a fait aucun effort

¹ Voir, pour un jugement sévère sur les publications d'ancien français de cet érudit, G. PARIS et A. BOS, *Trois versions rimées de l'Evangile de Nicodème*, Paris (S. A. T.), 1885, p. XLV ; cf. *Romania* VII (1879), p. 625, 636, et sur la notice en question, *Romania* X (1881), p. 622.

pour l'identifier. Aussi n'a-t-il pas soupçonné l'existence d'autres copies meilleures, dont la comparaison lui aurait permis d'interpréter celle qu'il avait sous les yeux. Dans ces conditions, l'édition qu'il en a donnée ne pouvait être que mauvaise. Les fautes de copie sont nombreuses : *elemenz* 9 pour *element*, *crestient* 32 (34)¹ pour *crestien*, *desfui* 189 (199) pour *deffui*, *maudit* 237 (250) pour *maudi*, *fist fist* 269 (277) pour *fist*, *contredie* 379 (403) pour *contredit*, *ne* 439 (473) pour *e*, *ciel* 462 (497) pour *cel*, *desportent* 469 (490) pour *deportent*, *eu* 462 (500) pour *en*, *troc* 526 (570) pour *crots*, *i auera* (*avra*) omis 530 (578), *muure* 534 (582) pour *mutire*, *suen li fussent* 577 (629) pour *suen fussent*, etc. Les fautes d'interprétation sont bien plus graves : *le demant* 22 (24) pour *ledement*, *nullimes* 99 (104) pour *nulli mes*, *seyt e* 120 (126) pour *seyte*, *le conte real* 189 (199) pour *le conte Real*, *Ja dient li pisant* (!) que *mult s'est bien pise* (!) 424 (457) pour *Ja dient li Pisant que mult sest bien Pise*, *agard* 428 (461) pour *a gard*, *l'ewe de ure* 527 (571) pour *l'ewe d'Eüre*, *seure* 579 (631) pour *sevré*. Mais ce qui rend l'édition presque totalement inintelligible, c'est la ponctuation, bien souvent hors de tout rapport avec le sens — ou le manque de sens — du texte.

7. Gustav GRÖBER, *Grundriss der romanischen Philologie*, t. II, I^{re} Partie (Strasbourg, 1902), pp. 867-868.

La notice de Gröber, basée principalement sur le

¹ Le premier de ces numéros est celui de l'édition Reinsch; le second correspond au numérotage de la nôtre, où les lacunes sont comptées comme les vers.

travail de Reinsch, est toute remplie d'erreurs. Le poème n'aurait que 600 vers environ, serait écrit dans le dialecte picard et « attribué dans un manuscrit à un certain Monseigneur Thibaut de Marly (Aisne, probablement) ». La dernière *laisse* du poème, publiée par Méon, devient sous la plume du savant allemand « un poème monorime de 104 alexandrins sur l'Antéchrist et le Jugement dernier », attribué aussi à ce même Thibaut. On ne saurait guère pousser plus loin la confusion et l'inexactitude.

8. E. WALBERG, *Deux anciens poèmes inédits sur saint Simon de Crépy*, Lund, 1909, pp. 5-7.

Après avoir donné une notice sur notre poème et une courte biographie de Thibaud de Marly, l'auteur cite, principalement d'après le manuscrit A, les passages où il est fait allusion à Simon de Crépy (vv. 196-219, 292-294). M. Walberg fait remarquer que « ce texte... offre un intérêt particulier en ce qu'il contient des allusions à divers personnages historiques, plus ou moins connus par ailleurs ». Il en annonce une édition critique qui n'a jamais paru.

9. John ORR, *Les Œuvres de Guiot de Provins*, Manchester, 1915, p. XXIV, note.

M. Orr constate que notre poème — qu'il ait jamais porté ou non le titre de « Bible » — a « une certaine ressemblance » avec la *Bible* de Guiot de Provins et celle du seigneur de Berzé. « Le poème de Thibaut, écrit-il, est assurément plus « biblique » d'allure que l'un ou l'autre de nos deux ouvrages, car il débute par une description de la création et termine par un récit apocalyptique de la fin du monde et du jugement dernier ». Il cite (d'après le ms. A) les vv 340-

344, pour donner « une idée du ton d'homélie qui règne dans tout le poème ».

10. Ch.-V. LANGLOIS, *La Vie en France au Moyen Age... d'après les moralistes du temps*, Paris, 1925, p. XXI.

Notre poème est ici appelé « la Méditation mélancolique d'un bon seigneur, d'ailleurs inconnu, sur les vices de son siècle ». L'auteur ajoute : « Cet opuscule, encore inédit en partie, et qu'on peut comparer au célèbre *Sermon en vers* de Guichart de Beaujeu (*sic*), est extraordinairement lourd et barbare ; mais il est sincère, et il serait assez intéressant de résoudre, si ce n'est déjà fait, les menues questions qu'il pose. »

En résumé, rien de très précis sur notre poème ne ressort des notices énumérées ci-dessus. On l'a appelé tour à tour une « satire », un « sermon », une « méditation » ; on a donné une idée très sommaire de son contenu et du ton qui y règne ; on a constaté sa ressemblance avec le *Sermon en vers* de Guichard de Beaulieu et avec les *Bibles* de Guiot de Provins et du seigneur de Berzé ; on a signalé quelques-uns des problèmes qu'il pose, surtout les allusions à des personnages historiques qu'il faudrait éclaircir. Enfin, on a publié une médiocre édition de la dernière *laisse*, une édition incorrecte et inintelligible du manuscrit le plus altéré et le moins complet et quelques courtes citations prises tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des deux autres manuscrits.

VI. L'AUTEUR ET LA DATE DU POÈME

Notre poème présente deux allusions historiques qui nous permettent d'en dater approximativement la

composition. Au v. 167 l'auteur parle de « saint Thomas qui fu ocis pour Dé » : ce saint Thomas ne peut être autre que Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, assassiné en 1170 et canonisé en 1173. Plus loin aux vv. 267-268, le poète, afin de nous encourager à mériter le bonheur du paradis, s'écrie :

Li plus povres qui iert ne retorneroit ci,
Qui li donroit l'enor le riche roi Henri.

Ici encore, l'allusion est claire : le puissant roi dont les terres sont si vastes est, à n'en pas douter, Henri II, roi d'Angleterre et suzerain de tout l'ouest de la France. Or, notre auteur n'aurait pu appeler Thomas Becket « saint » avant 1173 ; il n'aurait guère pu parler de « l'enor le riche roi Henri » après la mort de ce prince en 1189. Ces deux allusions nous fournissent donc un *terminus a quo* et un *terminus ad quem*, entre lesquels il faut placer la composition des cinq premières *laisses*, au moins, du poème. Nous verrons plus loin qu'il sera possible, d'après ce que nous savons de la vie de l'auteur, de resserrer considérablement ces deux dates extrêmes.

Le poème est attribué par le copiste A à *Monseignor Tiebaut de Mailli* et par B à *Monseignor Tebaut de Malli*, deux attributions qui évidemment n'en font qu'une. Qui était donc ce personnage ? Un seigneur nommé Thibaud, cela est clair ; mais quel était son fief ? Au premier abord, on pense tout naturellement à Mailly (Somme), fief qui a bien existé à l'époque qui nous intéresse ; mais c'est une hypothèse qu'il faut écarter, car ni au XII^e ni au XIII^e siècle aucun membre de la maison de Mailly n'a porté le nom de

Thibaud ¹. Il faudra donc chercher ailleurs. Or, l'examen des documents de l'époque nous montre que sous les formes de *Mailli* et de *Malli* se cache le nom de *Marli*, aujourd'hui Marly-le-Roi (Seine-et-Oise). Dans les chartes et les autres documents qui en font mention, le nom se trouve écrit de bien des façons : *Marli*, *Marleio*, *Marliaco*, *Marleti*, *Malli*, *Mally*, *Malieto*, *Malliaco*, *Malliacci*, *Mailly*, *Mailliaco*, *Mailliaci*, etc.². Au XII^e siècle ce fief appartenait à la famille de Montmorency et pendant la seconde moitié du siècle avait pour seigneur un membre de cette famille qui s'appelait Thibaud. Il va sans dire que les chartes ne parlent pas de lui comme auteur d'un poème, mais les faits attestés ne s'y opposant pas, il n'y aurait aucune raison sérieuse de rejeter l'attribution que lui en font les manuscrits.

Thibaud de Montmorency, seigneur de Marly, était le troisième fils de Mathieu 1^{er} de Montmorency et de sa première femme, Aline ou Adeline, fille naturelle d'Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, qu'il épousa vers l'an 1126 ³. De cette union naquirent cinq enfants : 1) Henri, mort jeune ; 2) Bouchard, qui, à la mort de son père, en 1160, hérita du fief de Montmorency et de plusieurs autres ; 3) Thibaud, qui reçut la sei-

¹ Voir Ambroise LEDRU, *Histoire de la maison de Mailly*, Paris, 1893, I, 45-66.

² La plupart des documents concernant la maison de Marly ont été publiés par André DUCHESNE, *Histoire Générale de la Maison de Montmorency et de Laval*, Paris, 1624. Cf. Adrien MAQUET, *Les Seigneurs de Marly*, Paris, 1882, p. 7.

³ DUCHESNE, *Hist.*, p. 97. Voir aussi la *Chronique de Normandie*, publ. par DOM BOUQUET, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, t. XIII, p. 253 ; ici le mariage a été mis par l'éditeur *sub anno* 1127.

gneurie de Marly ; 4) Hervé, qui dut embrasser très jeune l'état ecclésiastique, car, dès 1146, on le trouve parmi les sous-diacres de l'église Notre-Dame de Paris, dont il devint plus tard doyen ¹ ; 5) Mathieu, qui reçut d'abord la seigneurie d'Attichy-sur-Aisne et qui succéda à son frère Thibaud dans celle de Marly, devenant ainsi le fondateur de la maison de Marly. Tous ces enfants durent naître entre 1127 et 1140 ; car, dès 1141, on voit Mathieu 1^{er} de Montmorency, connétable de France depuis 1138, marié en secondes noces à la reine Adèle, veuve de Louis le Gros et mère de Louis le Jeune ². La naissance de Thibaud peut donc être placée vers 1132, en tout cas entre 1130 et 1135. Son père mourut en 1160 et il dut entrer immédiatement en possession de son fief de Marly. La date est établie par deux chartes de cette même année. Dans la première, Mathieu 1^{er}, avec le consentement de ses fils Bouchard, Thibaud et Mathieu, confirme une donation qu'il avait faite vingt ans auparavant à l'Abbaye du Val-Notre-Dame ³ ; dans la seconde, Thibaud, déjà seigneur de Marly, confirme les donations faites à l'église Saint-Eugène-de-Dueil par son aïeul, Bouchard IV, seigneur de Montmorency et de Marly ⁴.

Quelques années plus tard, nous trouvons le nou-

¹ Deux chartes datées de 1184 et de 1186 le montrent à la fois comme doyen de Paris et abbé de l'Eglise Collégiale de Saint-Martin de Montmorency. Il mourut vers 1192. Voir DUCHESNE, *Hist.*, p. 106 ; *Preuves*, p. 58.

² DUCHESNE, *Hist.*, p. 101 ; *Preuves*, p. 44. — DESORMEAUX, *Hist. de la Maison de Montmorency*, Paris, 1763, t. I, p. 182, fait remonter ce mariage à l'an 1138, mais il ne fournit aucune preuve de son affirmation.

³ DUCHESNE, *Hist.*, p. 105 ; *Preuves*, p. 52.

⁴ DUCHESNE, *Hist.*, p. 106 ; *Preuves*, p. 54.

veau seigneur de Marly aux prises avec un puissant ecclésiastique, l'abbé de Saint-Wandrille. Cette abbaye possédait à Aupec (aujourd'hui le Pecq) un prieuré près duquel Thibaud voulait élever un manoir. Pour ce motif, il échangea des terres qu'il possédait dans le voisinage contre d'autres appartenant aux moines de Coulombs, les jugeant sans doute plus convenables à son dessein. L'abbé de Saint-Wandrille s'y opposa et l'échange fut annulé. Ensuite Thibaud commença la construction d'une demeure sur la terre de Saint-Wandrille ; l'abbé se plaignit de cette « invasion » et le roi ordonna à Thibaud d'abattre la maison, ce qu'il fit. L'accord fut confirmé par une charte du roi Louis VII, datée de 1169 ¹.

En 1173, le nom de Thibaud paraît dans deux documents significatifs. Dans des lettres datées du 15 août de cette année, il donne aux moines de l'Abbaye des Vaux-de-Cernay les biens que tenait de lui, à Marly, un certain Ebroïn Groetel et en même temps il leur confirme un autre don déjà fait par Hosmond de Poissy, son homme ². Ici nous voyons un seigneur désireux d'assurer le salut de son âme en faisant des dons aux religieux ; mais évidemment cela ne lui semblait pas suffisant, car l'autre document le montre sur le point de faire un grand pèlerinage. C'est une charte où Bouchard, seigneur de Montmorency, fait savoir que son frère Thibaud de Marly, en

¹ J. DEPOIN, *Aupec aux XII^e et XIII^e siècles d'après des sources inédites*, Département de Seine-et-Oise, Commission des Antiquités et des Arts, t. XXX (Versailles, 1910), p. 78 et p. 80.

² *Cartulaire de l'Abbaye de Notre-Dame des Vaux-de-Cernay*, par LUC. MERLET et Aug. MONTRÉ, Paris, 1857, t. I, p. 56. Cf. C. PITON, *Marly-le-Roi*, Paris, 1904, p. 387.

prenant la croix pour se rendre à Jérusalem, a donné à son frère Hervé tout ce qu'il possédait à Montmorency et à Gonesse pour en disposer au profit d'une église ou d'une personne, à son choix, et a reçu en échange la somme de cent quarante livres ¹. Thibaud mit-il son projet à exécution ? On peut le supposer, mais les documents ne nous fournissent aucun moyen de préciser ce point. Dans une charte datée de 1174, Bouchard confirme une donation faite à l'Abbaye du Val-Notre-Dame avec le consentement de sa femme et celui de ses trois frères ; cette date est donc sans signification, car Thibaud aurait pu donner son consentement bien avant son départ ². A une date impossible à déterminer avec précision, mais probablement vers l'an 1169, Thibaud avait bâti une maison sur une terre contiguë à celles de ses anciens ennemis les moines de Saint-Wandrille ; mais la maison étant trop petite, l'abbé lui avait obligeamment cédé l'espace nécessaire pour l'agrandir ³. Plus tard, Thibaud renonça au pressorage qu'il prélevait sur les vignes appartenant à Saint-Wandrille et à un droit de cens sur d'autres biens monastiques. Cette donation fut approuvée par Bouchard de Montmorency dans une charte signée en présence de Thibaud et datée de

¹ DUCHESNE, *Hist.*, p. 106 ; *Preuves*, p. 54.

² Ego Bucardus de Montmorenci notum fieri volo... quod pro salute animiae meae, assensu Lauretae uxoris meae fratrumque meorum Theobaldi, Hervei et Mathei, dedi in elemosinam fratribus de Valle nemus... Actum anno 1174. *Chartularium Monasterii beatae Mariae de Valle*, B. N., lat. 5462, fol. 359 v^o ; *Extrait des chartes de l'Abbaye de Notre-Dame du Val*, B. N., lat. 10999, p. 13.

³ J. DEPOIN, *loc. cit.*, p. 80. — Malheureusement le document n'est pas daté.

1175¹. Nous savons, par conséquent, que si Thibaud fit le voyage de Jérusalem, il dut partir après le 15 août 1173 et qu'il était de retour en 1175. Dans une charte datée de 1179 on voit les quatre frères, Thibaud, Bouchard, Mathieu et Hervé, octroyer aux moines grandmontins de Notre-Dame du Bois de Vincennes le sel qu'ils avaient le droit de prendre sur les bateaux qui passaient sur la Seine². Ce fut Thibaud qui prit l'initiative dans cette affaire, comme le prouve la teneur du document en question, ainsi que celle d'une charte de 1200, par laquelle Mathieu confirme la donation déjà faite³.

En dotant des fondations religieuses et en allant visiter les Lieux Saints, Thibaud de Marly ne faisait sans doute que suivre l'exemple de beaucoup d'autres seigneurs de son temps. Mais il avait pour la vie religieuse une véritable vocation, et, peu de temps après la dernière donation dont nous avons la preuve, il prit la résolution de se retirer du monde. Son nom paraît toujours sous sa forme habituelle de Theobaldus de Marli dans une charte de son frère Bouchard, datée de 1182⁴ ; mais, un peu plus tard, il dut se faire moine à l'Abbaye du Val-Notre-Dame, de l'ordre de Cîteaux⁵. Il est impossible de fixer avec précision la

¹ J. DEPOIN, *loc. cit.*, p. 82.

² DUCHESNE, *Hist.*, p. 106 ; *Preuves*, p. 58.

³ DUCHESNE, *Preuves*, p. 394.

⁴ DUCHESNE, *Preuves*, p. 58.

⁵ Ce monastère cistercien s'appelle diversement dans les documents français : l'Abbaye du Val-Notre-Dame, de Notre-Dame du Val, du Val-Sainte-Marie ou tout simplement l'Abbaye du Val ; et dans les documents latins : Ecclesia de Valle Sanctae Mariae, Ecclesia beatae Mariae de Valle, etc. Il avait été fondé, vers 1125, par les seigneurs de l'Isle-Adam

date de cet événement. Dans un acte daté de 1184, où Maurice de Sully, évêque de Paris, confirme une donation faite à l'Abbaye du Val par un certain Radulphus Papilinus, on trouve, parmi les *testes ex parte monachorum*, le nom de Theobaldus de Montemorentiaco¹. S'agit-il de notre Thibaud ? C'est probable ; mais la preuve certaine qu'il est entré en religion nous est fournie par un document de l'année suivante. C'est une charte par laquelle Bouchard de Montmorency, pour le salut de son âme et de celle de ses parents, institue un anniversaire à l'église de Saint-Martin de Montmorency ; il y déclare qu'il le fait *de assensu et consilio fratrum meorum, videlicet Fratris Theobaldi, Hervei Parisiensis Decani et Mathei de Marleio*². En 1185 donc Thibaud de Marly est déjà devenu « Frater Theobaldus », et son frère Mathieu lui a succédé dans sa seigneurie de Marly. Bouchard mourut en 1189 et dans un acte de cette année, où ses trois frères se déclarent exécuteurs de son testament, Thibaud est ainsi désigné : *Theobaldus in Valle beatae Mariae Monachus*³.

et fut plusieurs fois favorisé des libéralités de la famille de Montmorency. L'Abbaye du Val, dont les restes subsistent encore aujourd'hui, se trouve à 1 km. du village de Mériel (Seine-et-Oise). Elle est située dans une riante vallée arrosée par un ruisseau qui autrefois faisait tourner un moulin, actuellement en ruines. Le bâtiment principal, contenant le réfectoire, le dortoir, la salle capitulaire, etc., est un très bel exemple du style de transition, mi-roman, mi-ogival ; bien que construit très probablement vers 1160, il se trouve toujours dans un excellent état de conservation.

¹ *Cartulaire de l'Abbaye de Notre-Dame du Val*, ms. du XIII^e siècle, Archives Nationales, LL 1541, fol. 26 r^o.

² DUCHESNE, *Preuves*, p. 60.

³ DUCHESNE, *Hist.*, p. 106 ; *Preuves*, p. 61. A la page 392

On a écrit que Thibaud de Marly mourut en 1190 ¹. La date semble reposer sur deux chartes de Mathieu de Marly, toutes deux datées de cette même année ². Dans l'une, censée être la première, Mathieu s'associe à ses deux frères encore vivants : *ego et fratres mei, Frater Theobaldus de Valle et dominus Herveus Parisiensis Decanus... id confirmamus*. Dans l'autre, Thibaud n'est pas mentionné et de ce fait on a sans doute tiré la conclusion qu'il a dû mourir au cours de l'année. Malheureusement, rien n'est moins sûr que la date véritable de cette charte, qui se termine ainsi : *Quod ut firmiorem obtineat vigorem, prae-sens carta sigillo meo et fratris mei domini Burchardi et Hervei Parisiensis Decani sigillis est confirmata*. Bouchard de Montmorency étant déjà mort en 1189, comment aurait-il pu apposer son sceau à un acte de 1190 ? D'autre part, si cette charte est antérieure à l'autre, comment expliquer l'absence du nom de Thibaud ? Le problème paraît être insoluble. Quoi qu'il en soit, le témoignage de la seconde charte est à rejeter. Celui de l'autre, au contraire, est confirmé par un acte de 1192 où figure encore le nom de notre Thibaud. C'est une charte par laquelle Robert comte de Meulan confirme une donation faite par son père à l'Abbaye Notre-Dame du Val ³ et dont voici le passage qui nous intéresse : *Huic elemosina[e] concessioni interfuer[un]t : Dominus Clemens primus abbas*

des *Preuves*, Duchesne reproduit une ancienne traduction française du même document ; ici Thibaud est appelé : *Thibaut Moine au Val sainte Marie*.

¹ A. MAQUET, *op. cit.*, p. 87, note.

² DUCHESNE, *Preuves*, pp. 392-393.

³ *Cartulaire de l'Abbaye de Notre-Dame du Val*, Archives Nationales, LL 1541, fol. 40 r^o.

Boni Portus, Frater Fulco prior de Estrea, Frater Petrus supperior Boni Portus, Frater Theobaldus de Marleio, Frater Rogerius monachus Vallis Sanct[a]e Mari[a]e. On voit que ce sont là les noms des témoins de la donation et non ceux de la confirmation. Or cette donation n'aurait pu être faite avant 1190, car parmi les témoins figurent l'Abbé et le Supérieur de Bonport, abbaye cistercienne, fondée par Richard d'Angleterre, le 28 février de cette année ¹. Ces deux témoignages aboutissent à la même conclusion : Thibaud était encore vivant en 1190. Il l'était peut-être en 1192, mais le cas reste douteux ; le fait que, dans un acte de cette date, son nom n'est pas suivi des mots *bonae memoriae* ne prouve pas nécessairement qu'il n'était pas mort ; il aurait pu mourir, dans l'intervalle, à l'insu de celui qui rédigea le document.

Maintenant que nous connaissons la vie de Thibaud de Marly, du moins dans ses grandes lignes, nous pourrions déterminer avec plus de précision l'époque où il a dû composer ses *vers*. Nous avons déjà vu que, même si le poème avait été anonyme, nous aurions pu fixer entre 1173 et 1189 la date de sa composition. L'idée maîtresse du poème est celle-ci : le « siècle » étant totalement corrompu, l'homme n'a qu'un seul moyen d'assurer son salut : le quitter. Or il est évident que l'auteur n'aurait pu donner ce conseil à ses lecteurs s'il ne l'avait pas déjà suivi lui-même. Il s'est retiré du monde entre 1182 et 1185, probablement avant 1184 ; c'est donc cette dernière date qui nous fournit un nouveau *terminus a*

¹ *Gallia Christiana (nova)*, t. XI (1759), col. 667. — L'Abbaye de Bonport était située près de Pont-de-l'Arche (Eure).

quo approximatif. A deux reprises (vv. 1-3 et 92-94), Thibaud nous dit qu'il avait beaucoup réfléchi sur le monde depuis qu'il l'avait connu et que c'est sur les instances d'un autre qu'il a entrepris la tâche d'exposer sa pensée. Dans le second de ces passages, il devient plus précis : c'est son « sire » qui, au moment de leur séparation, lui a donné cet ordre. Cette séparation semble avoir eu lieu lors de son entrée en religion, ou peu avant. Il est clair qu'il avait longtemps médité le dessein de composer un sermon ; on peut donc conclure que, ainsi encouragé, il commença aussitôt à le mettre à exécution. Rien dans le style de ce court poème ne laisse supposer un long et pénible travail de la part de l'auteur ; au contraire tout semble indiquer une exécution rapide et peu soignée. Ces considérations nous amènent à identifier la date de la composition du poème avec celle de l'entrée en religion de l'auteur. Cette date ne peut être qu'approximative : entre 1182 et 1185.

Qui était ce personnage mystérieux que l'auteur appelle son « sire » et qui avait le droit de lui donner des ordres ? Est-ce son suzerain ou un supérieur ecclésiastique qu'il désigne ainsi ? Examinons d'abord la première hypothèse. A l'époque qui nous occupe, la seigneurie de Marly relevait non pas directement de la couronne, mais des comtes de Champagne. Ce fait, assez surprenant et pour lequel on n'a pas encore trouvé d'explication, nous est révélé par les *Feoda Campaniae* ; il est impossible de dire combien de temps cet état de choses a duré, mais il est attesté depuis 1172 environ jusque sous le comte Thibaud V (1256-1270) ¹. Le suzerain de Thibaud de Marly était

¹ Auguste LONGNON, *Documents relatifs au comté de Cham-*

donc le célèbre Henri I^{er} le Libéral (1127-1181). Il eut pour successeur son fils Henri qui, lors de la mort de son père, n'avait que quinze ans ¹. Henri II étant hors de cause, il ne peut s'agir que du comte Henri I^{er}. Nous savons que ce fut un prince intelligent et très libéral pour les établissements religieux, mais rien ne nous permet de supposer qu'il eût jamais songé à composer un poème contre le « siècle ». Il est même difficile de croire qu'il eût pu s'intéresser à une telle composition. De plus, nous n'avons aucune preuve que le comte de Champagne eût jamais connu personnellement son vassal le seigneur de Marly.

Il semble beaucoup plus probable donc que, dans ces vers mystérieux, Thibaud fait allusion à son supérieur ecclésiastique. Au moment où il écrivait, son supérieur était sans doute l'abbé de Notre-Dame du

pagne et de Brie, Paris, 1901, t. I, n^{os} 1043 (p. 40), 2463 (p. 92), 3894 (p. 149), 4132 (p. 165), 4150 (p. 167), 5312 (p. 194), 5740 (p. 235) ; *Rôles des fiefs du comté de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier*, Paris, 1877, n^o 548 (p. 119). Cf. C. PITON, *Marly-le-Roi*, Paris, 1904, p. 9. — La première de ces mentions, datée de « 1172 environ », est bien faite pour nous surprendre, car ce n'est pas Thibaud que nous y voyons figurer comme seigneur de Marly, mais son frère aîné, Bouchard de Montmorency : *Bochardus de Monte Moranci. Feodum est apud Marli et Ferrières*. Comment expliquer cette anomalie ? Nous savons par le témoignage de deux chartes que Thibaud possédait le fief en 1173 ; nous savons aussi que ce fut très probablement vers la fin de cette même année qu'il partit en pèlerinage. La date approximative donnée par Longnon n'y faisant pas obstacle, on peut supposer que Bouchard, en sa qualité de chef de famille, jouissait du fief de son frère, en l'absence de ce dernier.

¹ H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, Paris, 1859-1869, t. III, pp. 9-112

Val, mais il ne peut s'agir de lui, car Thibaud nous dit expressément que l'ordre ne lui fut donné que lors d'une séparation. Le seul personnage de l'époque qui semble satisfaire à toutes les conditions imposées par les circonstances, c'est Maurice de Sully. L'évêque de Paris a dû connaître toutes les grandes familles de son diocèse et surtout celle de Montmorency, alliée par le mariage avec la maison royale. Il a pu s'intéresser particulièrement à la vie spirituelle de Thibaud, frère du doyen de sa propre église cathédrale. Ces deux hommes étaient bien faits pour se comprendre. On n'a qu'à parcourir quelques passages des sermons du célèbre évêque pour y voir déjà exprimées les mêmes idées qui se retrouvent dans le poème de Thibaud. Voici, à titre d'exemple, un passage qui pourrait lui servir d'épigraphe :

Seignor, prenons essample as apostres. Plorons nos pechiés en cest siecle ; soufrons bonement por amor Dieu les contraires, les enuis, les damages do siecle, s'il nos avienent. Despisons la vaine gloire de cest siecle, les mauvais delis en que cil se delitent qui eiment cest siecle et qui ne quierent [ne] n'atendent joie [se cele non] qu'il voient as iels do cors. Car se vous voles conquerre la joie do siecle qui est a venir, vos convient guerpir la vaine joie de cest siecle. Car, si com dit la sainte escriture, cil qui vieut estre amis de ce[st] siecle, s[i] devient anemis Damedieu. Despisons donques la vaine gloire terriene pour avoir la joie do ciel, pour avoir le bien qui iels ne voit ne oreille n'oït ne cuers d'omme ne puet panser, si est grans ¹.

Il va sans dire que ces expressions bibliques ne

¹ Sermon *Mulier cum parit*, ms. 2880 de la Bibl. Sainte-Geneviève, fol. 38 r^o-38 v^o, corrigé d'après le ms. Théol. fr. 2111 (anc. Th. fr. 65) de la Bibl. de l'Arsenal, fol. 15 v^o.

peuvent pas être considérées comme une « source » ; mais elles montrent que celui qui les a écrites aurait bien pu être le « sire de l'auteur des *Vers* ».

Rien dans la vie connue de Thibaud de Marly ne s'oppose formellement à l'identification de ce personnage historique avec l'auteur des *Vers*. Mais la lecture attentive du poème soulève deux questions auxquelles il faudra répondre avant que cette identification puisse être considérée comme tout à fait admissible. La première de ces questions concerne le pèlerinage en Terre Sainte que le Thibaud historique a très probablement accompli. Si l'auteur des *Vers* avait fait un tel voyage, ne s'attendrait-on pas à en trouver des échos dans son poème ? Pas nécessairement ; car il faut se rappeler que, outre les deux ou trois vers du début, où il allègue les motifs qui l'avaient poussé à exprimer ses pensées, le poète ne parle jamais de lui-même. Il est possible toutefois que cet événement ait laissé quelques traces dans son œuvre. Les vv. 235-237 présentent une énumération de peuples qui auront à comparaître devant Dieu, au jugement dernier. Parmi eux, il y en a quatre dont les noms nous surprennent : les Arméniens, les Bédouins, les Géorgiens et les Jacobites. Au XII^e siècle, ces peuples étaient fort peu connus en Occident et on peut se demander si notre poète aurait jamais entendu prononcer leurs noms, s'il n'avait pas été en Orient ¹. Il est à noter que, les Bédouins mis à

¹ Un siècle plus tard les noms des Géorgiens et des Jacobites seront répandus parmi les laïcs par un ouvrage dont les soixante-dix copies attestent le succès : *l'Image du Monde*. Les « Jacobins » y sont assez maltraités, mais les Géorgiens sont présentés sous un jour très favorable. Après avoir dit

part, ces peuples étaient des sectes chrétiennes ayant chacune sa chapelle dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem ¹. Si l'auteur avait visité les lieux saints, il aurait vu des représentants de tous ces peuples et ainsi l'inclusion de leurs noms s'expliquerait facilement.

Dans un autre passage curieux (vv. 457-461), notre poète prétend nous renseigner sur une ville fort distante de l'Ile-de-France : « Les Pisans disent que Pise est très bien située : d'un côté se trouve la mer et de l'autre la falaise ; la marchandise lui vient et par mer et par terre ; on n'a jamais songé à l'entourer de murs, car il n'y a pas de danger qu'elle soit assiégée. » Cette description était alors en partie exacte : au moyen âge, Pise était un port de mer important et faisait un commerce considérable ; mais la « falaise » qui la rendait imprenable n'a jamais existé. Il est donc évident que l'auteur n'en parle pas *de visu*, mais d'après les dires des Pisans. Où les aurait-il rencon-

que ce sont des gens si forts et si puissants que les Sarrasins qui les entourent n'osent les molester, l'auteur continue :

Cele gent sont bon crestien
Et ont a non Georgien,
Quar saint Jorge apellent touz jours
Em batailles et en estours
Contre paiens et si l'aurent
Sor touz autres sainz et honnurent...

Quant le Sepulcre aorer vont,
Li Sarrazin n'en osent prendre
Nul paage ne riens sorvendre,
Qu'il doutent, quand il revenissent,
Que cher as autres nel vendissent.
B. N., fr. 1548, fol. 21 v^o.

Cf. Ch.-V. LANGLOIS, *La Vie en France au Moyen Age... La Connaissance de la Nature et du Monde d'après des écrits français à l'usage des laïcs*, Paris, 1927, p. 173.

¹ Voir, sur ces chapelles, le *Voyage de la sainte cyté de Hierusalem fait l'an mil quatre cens quatre vingts*. Anonyme. Publ. par Ch. Scheffer, *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la géographie*, Paris, 1882, t. II, p. 73.

trés, ces patriotes vantards, sinon au cours de son voyage ?

La seconde question semble plus troublante : si c'est le Thibaud de Marly historique qui a composé notre poème, comment expliquer le fait qu'il a cherché à faire entre *an* et *en* une distinction qui n'existait pas dans le parler de l'Ile-de-France ? C'est probablement ce trait linguistique qui a amené G. Gröber à affirmer que le poème est écrit en picard et, par conséquent, à situer « Monseignor Thibaut v. Marly » dans l'Aisne¹. Mais cette distinction existait aussi bien en normand qu'en picard, et c'est de ce côté-là qu'il faut chercher notre explication. Nous savons que la mère du seigneur de Marly était fille d'Henri I^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Le lieu de sa naissance nous est inconnu, mais il nous importe peu de savoir si elle est née au delà ou en deçà de la Manche : dans l'un comme dans l'autre cas, elle a dû être de langue normande. En épousant Mathieu I^{er} de Montmorency, elle a sans doute amené en France les « pucelles » qu'elle avait à son service, toutes parlant le dialecte de leur pays. C'est dans ce milieu féminin que Thibaud a dû passer son enfance et apprendre à parler ; il n'y a donc pas de quoi s'étonner s'il a pris et gardé un léger accent normand.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré que des faits et des indices, les uns tirés de documents dignes de foi, les autres fournis par notre poème même, et tous concordant de façon à nous faire admettre le témoignage des copistes. Ceux-ci, en attribuant à « Mon-

¹ *Grundriss*, II, 1, p. 867. Il existe dans l'Aisne un village de ce nom, mais il n'a jamais été le siège d'une famille nobiliaire.

seigneur Thibaud de Marly » le poème qu'ils copiaient, ne faisaient sans doute que suivre une tradition ; mais c'était très probablement une tradition écrite et qui avait donc toutes les chances d'être exacte. Malheureusement, il arrivait fréquemment aux scribes, en rubriquant leurs copies, de ne suivre que leurs souvenirs, le plus souvent vagues et confus. De là, de très nombreuses erreurs se sont produites — noms similaires, titres pareils, ouvrages d'un même caractère, les uns pris pour les autres — et quelques-unes de ces confusions ont persisté jusqu'à nos jours. C'est le cas de notre auteur et c'est le cas de son poème. Il a existé, dans l'espace d'un siècle, deux personnages du nom de Thibaud de Marly ; il existe deux poèmes édifiants, chacun portant le titre de *Vers*. Ces deux coïncidences ont produit les résultats auxquels on pouvait s'attendre : confusion des deux hommes, confusion des deux poèmes, attribution à l'un des auteurs de l'œuvre de l'autre, attribution, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de l'œuvre d'un tiers, attribution d'un poème indéterminé à un Thibaud de Marly également vague.

Avant de pénétrer dans ce fouillis, il est nécessaire de dire qui était l'homonyme de notre auteur. Nous avons vu que Thibaud de Marly, en se faisant moine, abandonna son fief à son frère Mathieu. Ce Mathieu I^{er} de Marly, après une notable carrière dans les armes, mourut à Jérusalem, en 1205 ¹. Son fils aîné et successeur, Bouchard I^{er} de Marly, mourut le 13 sep-

¹ Voir le Père ANSELME, *Hist. Généalogique*, t. III (1728), p. 655 ss. (à la page 626 du tome VII, il y a confusion avec Mathieu de Mailly). Pour la narration de sa mort, voir VILLEHARDOUIN (éd. N. de Wailly, Paris, 1882), p. 116.

tembre 1226, laissant plusieurs enfants, dont l'aîné portait le nom de Thibaud. Mais ce Thibaud de Marly, que l'on trouve mentionné comme chevalier dans des actes de 1212, de 1224 et de 1225, n'hérita pas du fief et, par conséquent, ne porta jamais le titre de seigneur. L'année même de la mort de son père, il se fit moine dans l'Abbaye des Vaux-de-Cernay, dont il fut élu abbé en 1235 et où il mourut « en odeur de sainteté », le 7 décembre 1247. Il paraît avoir été pendant quelques années supérieur de l'Abbaye de Port-Royal et c'est là qu'il fut enterré ¹.

Le second Thibaud de Marly était donc le petit-neveu du premier et personne ne songerait aujourd'hui à lui attribuer un poème quelconque. Mais il était clerc et très connu du monde des clercs ; il était abbé et on l'appelait « saint » ; on connaissait l'existence d'un poème pieux intitulé *Vers*, composé par un certain Thibaud de Marly ; rien de plus naturel donc, à une époque où le sens critique et le souci de l'exactitude faisaient défaut, que d'attribuer à ce personnage si connu, non seulement les *Vers* de son grand-oncle mais un autre poème religieux portant un titre en partie identique : les *Vers de la mort*, attribué aujourd'hui à Hélinand, moine de Froidmont. Cette double confusion a été faite de très bonne heure, avant la fin du ^{xiii}^e siècle, peut-être même du vivant de « saint » Thibaud de Marly. Frater Jacobus Brito, moine de Saint-Victor, à Paris, en copiant à l'usage de ses frères les *Vers de la mort*, les a fait précéder de cet incipit : *Versus domini Theobaldi de Marliaco de Morte com-*

¹ Le Père ANSELME, *Hist. Généal.*, t. III, p. 657 ; *Gallia Christiana (nova)*, t. VII (1759), col. 889.

pilati apud Sarneum ¹. Plus tard, on a ajouté au manuscrit une Table et, toutes les autres pièces étant en latin, on a cru devoir préciser la langue de celle-ci : *Versus domini Thobaldi de Marliaco de Morte in gallico compilati apud Sarnayum*.

Cette attribution erronée a été répétée au XVIII^e siècle par le Père Anselme, qui, après avoir narré la vie de « saint » Thibaud de Marly, ajoute la phrase suivante : « Il écrivit un livre de la mort en vers françois, où l'on remarque un grand mépris des richesses et des grandeurs du siècle » ². Sans les trois mots « de la mort », cela s'appliquerait tout aussi bien au poème du seigneur de Marly qu'à celui du moine Hélinand, et on peut se demander si, dans l'esprit de l'auteur, il n'y avait pas confusion des deux ouvrages. Quoiqu'il en soit, c'est l'abbé Lebeuf qui a, le premier et sans équivoque, confondu les deux Thibaud. En parlant du « saint », il écrit : « On a quelques Poésies françoises de lui, sur quoi on peut consulter Fauchet, et voir un manuscrit de Saint-Victor de Paris, qui commence par ses vers sur la mort :

Mort qui mas mis muer en mue » ³.

En d'autres termes, Lebeuf attribue à « saint » Thibaud les *Vers* de son grand-oncle et les *Vers de la mort* d'Hélinand. Méon, nous le savons, a commis

¹ B. N., Lat. 14958 (anc. S. Victor 319), fol. 2. Cf. MÉON, *Vers sur la Mort, par Thibaud de Marly*, Paris, 1826, p. 1 ; FR. WULFF et EM. WALBERG, *Les Vers de la Mort*, par Hélinand, Paris, 1905 (Soc. des Anc. Textes fr.), p. LII.

² *Hist. Généal.*, t. III (1728), p. 658.

³ L'abbé LEBEUF, *Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris*, 2^e éd., 1883, t. III, p. 122. Cet ouvrage, dont la

l'erreur contraire : dans son édition des *Vers sur la mort* (1826, 1835²), tout en se basant sur la fausse attribution faite par Jacobus Brito, il attribue les deux poèmes au premier Thibaud de Marly. Il cite l'indication *apud Sarneum*, qu'il savait bien ne pouvoir s'appliquer qu'au second Thibaud, mais il ne la discute pas ; il l'élimine, sans nous dire pourquoi ! Malgré tout, Méon avait en partie raison et on aurait pu croire que la lumière se ferait avant peu. C'est le contraire qui s'est produit. Quelques années plus tard, Benjamin Guérard, parlant des fils de Bouchard de Marly, renchérit sur les dires de Lebeuf : « Thibaud, dit-il, s'étant fait religieux de l'ordre de Cîteaux, devint abbé des Vaux de Cernai. Il est mis au nombre des saints, et passe pour être l'auteur des vers sur la mort, et de quelques autres poèmes français, parmi lesquels on doit distinguer le roman qui porte son nom, ou celui de Thibaut de Mailli, et dont il existe deux exemplaires à la Bibliothèque du Roi. »¹ Alors Guérard de citer ses autorités : « le président Fauchet, l'abbé Lebeuf et feu M. Méon ! »

Ainsi toutes ces questions étaient, il y a cent ans, dans la plus complète confusion. Celle de l'attribution des *Vers de la mort* est depuis longtemps réglée ; mais le brouillard qui entourait Thibaud de Marly et son poème a persisté jusqu'à nos jours, les rares savants

première édition est de 1754, est rempli d'erreurs et de confusions. Nous verrons plus loin que l'auteur n'a pas hésité à suppléer par des inventions aux renseignements qui lui faisaient défaut. Voir notamment ce qu'il dit de Milon de Lagny et de Girard de Montigny, deux des personnages de notre poème (ch. IX, § 3-4).

¹ *Notices et extraits*, t. XIII (1838), Seconde Partie, p. 15, note.

qui se sont occupés tant soit peu de l'homme et de son œuvre n'ayant rien fait pour éclaircir le mystère. Gröber ¹, nous l'avons vu, veut bien que l'auteur soit un certain Monseigneur Thibaud de Marly, mais il le situe dans une autre région que celle où vivait le Thibaud de Marly historique. M. Walberg ² admet comme probable l'hypothèse de Méon, mais sans exposer les raisons qui l'avaient amené à cette conclusion. Ch.-V. Langlois ³, enfin, pousse le scepticisme jusqu'à appeler l'auteur des *Vers* « un bon seigneur, d'ailleurs inconnu » ⁴.

Voici, en résumé, les conclusions auxquelles cette enquête semble devoir aboutir. Notre poème peut être daté, d'après les allusions historiques qu'il présente, entre 1173 et 1189. Il est attribué, dans les manuscrits, à Monseigneur Thibaud de *Malli* ou de *Mailli* ; ce dernier fief n'ayant jamais eu de seigneur de ce nom, il est évident qu'il s'agit de *Marly*, dont *Malli* et *Mailli* ne sont que des variantes graphiques, très fréquentes au moyen âge. Le seul seigneur de Marly du nom de Thibaud vivait précisément à l'époque où le poème dut être composé : Thibaud de Montmorency, né vers

¹ *Grundriss*, II, 1, p. 867.

² *Op. cit.*, p. 5.

³ *Op. cit.*, p. xxi.

⁴ Je cite pour mémoire l'ouvrage le plus récent où il soit question de Thibaud de Marly : André MELLERIO, *Marly-le-Roi*, Marly-le-Roi, 1926. On y trouve (p. 48) le passage suivant : « Thibaud fut d'abord un preux chevalier qui, s'étant croisé, guerroya en Terre-Sainte. Mais après son retour, il devint Moine cistercien. C'est dans l'Abbaye de Notre-Dame-du-Val, près de l'Isle-Adam, qu'il composa de nombreuses poésies, dont la plus connue porte comme titre : *Vers sur la Mort*. » A la page 49, le lecteur est averti qu'il ne faut pas confondre les deux Thibaud !

1135 et mort en 1190 au plus tôt. Homme dévôt, il fit plusieurs dons à des établissements religieux et, après son retour d'un pèlerinage en Terre Sainte, se fit moine cistercien, entre 1182 et 1185. Le poème est évidemment l'œuvre d'un homme qui connaissait le monde, qui en était dégoûté et qui vraisemblablement s'en était retiré depuis peu de temps. Rien, ni dans le poème ni dans la vie connue de l'homme ne s'y opposant, l'identification du Monseigneur Thibaud de Marly des manuscrits avec le Thibaud de Marly historique est donc pleinement justifiée. Le fait que la question a été embrouillée, d'un côté, par l'existence au ^{xiii}^e siècle d'un autre Thibaud de Marly et, d'un autre côté, par l'existence d'un autre poème, attribué, à tort, tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux Thibaud, ne doit en rien préjuger le cas. L'attribution des *Vers* à Thibaud de Montmorency, seigneur de Marly, bien qu'elle ne puisse être démontrée mathématiquement comme certaine, offre toutes les probabilités d'être exacte et, jusqu'à preuve du contraire, doit être admise.

VII. ANALYSE DU POÈME

Dès le début du poème, l'auteur nous en annonce le sujet et nous dit pourquoi il l'a choisi et comment il va le traiter : il a longuement réfléchi sur ce qu'il voit se passer dans le monde ; on lui a demandé d'en dire sa pensée ; il le fera volontiers, mais, n'étant pas un lettré, il s'exprimera très brièvement (I, 1-5).

On s'attend à un réquisitoire contre la méchanceté et la corruption du siècle et cette attente ne sera pas déçue, mais l'auteur n'entre pas tout de suite en matière ; à son avis, évidemment, avant de parler du

monde actuel, il convient d'en expliquer l'origine. Le reste de la première tirade est donc consacré à une sorte d'abrégé de la tradition chrétienne : création du monde et des anges ; révolte et punition des anges orgueilleux ; création, chute et punition de l'homme ; naissance, mort et résurrection du Sauveur ; enfin, un paragraphe sur les effets contraires de la croyance et de l'incroyance (I, 6-91).

Ce prologue biblique et théologique est suivi d'une courte tirade de transition où l'auteur répète ce qu'il nous a déjà dit au début, en y ajoutant un détail intéressant : C'est son « sire » qui, au moment de leur séparation, l'a engagé à entreprendre sa tâche. En la remplissant, il s'efforcera d'être franc et sincère. Alors il énonce ce qui sera le *Leitmotiv*, le « texte », si l'on veut, de son sermon : quiconque ne fuit pas le siècle sera abandonné par le siècle (II, 91-100)

Plus on s'adonne aux plaisirs du monde, plus on est malheureux, même pendant cette vie temporelle. La mort nous attend tous et après la mort nous n'aurons pour demeure qu'un étroit fossé où nous serons vite oubliés. Nous y trouverons ce que nous aurons mérité par nos actes ; malheur à ceux qui n'auront pas obéi aux commandements de la Sainte Eglise, à ceux qui auront négligé les avertissements de ses ministres ! — Contraste frappant entre les joies du paradis et les tourments de l'enfer. Ces derniers sont si terribles que si l'homme le plus méchant du monde pouvait les éprouver tant soit peu, et qu'il pût revenir ensuite sur la terre, il serait meilleur que saint Thomas ! (III, 101-167).

Les deux ennemis de l'âme sont le corps et le diable ; ils aiment le péché et détestent la vertu. — Les gens qui n'ont pas le courage d'aller seuls et qui préfèrent

la société des loups iront en enfer, où des tortures horribles les attendent. Les damnés désireront avant tout que la mort vienne mettre fin à leur supplice, mais leurs vœux ne seront pas exaucés : ils vivront à jamais dans des tourments. Plus on sait de ces punitions, plus on en a peur. Deux hommes s'en sont bien aperçus : Guichard de Beaujeu et Milon de Lagny (IV, 168-195).

L'auteur ne veut pas nous parler d'Auchier et de Landri ; il veut rappeler à notre souvenir l'exemple de Simon de Crépy. Ce seigneur, en déterrants le cadavre de son père, le trouva dans un état si horrible qu'il en fut frappé d'épouvante. Il se convertit et, abandonnant toutes ses richesses, devint charbonnier et puis mendiant. Enfin il mourut à Rome. Nous pouvons être sûrs qu'il sera en paradis. Cette leçon a été bien comprise par Girard de Montigny et aussi par le saint archevêque qui nous exhorte de laisser nos péchés. Mais le siècle nous tient et le siècle est totalement dépravé. On n'y trouve ni amitié véritable ni piété filiale ; les enfants ne désirent que la mort de leurs parents, pour pouvoir hériter de leurs possessions. De tels gens auront grande honte au Jugement dernier, où nous aurons tous à comparaître devant Dieu. — Liste de peuples qui seront jugés. — Description du Jugement dernier. — Liste des patriarches et des prophètes qui furent sauvés lors de la descente de Jésus aux enfers. — Les bons auront une telle récompense qu'ils n'envieront pas « le grand bien de saint Rémi ». Le plus pauvre d'entre eux ne reviendrait pas sur la terre, si l'on voulait lui donner toutes les terres du « riche roi Henri ». Au paradis, l'amour sera parfait. (V, 196-271).

La misère et le sort lamentable de ceux qui perdent

Dieu. — Dieu a fait tout ce qui était nécessaire pour sauver les hommes ; s'ils sont perdus, c'est par leur faute (VI, 272-284).

Il est inutile d'avoir de l'argent, si l'on ne sait pas le dépenser. L'avarice vient du diable et seulement ceux qui aiment et qui servent Dieu en sont exempts. Personne ne peut reprocher à Simon de Crépy ce vice qui est tellement répandu et qui est la cause de mainte injustice. Ceux qui en sont coupables iront en enfer, où ils auront à souffrir des tourments indicibles (VII, 285-306).

Le siècle est très mauvais : aucun homme, si riche, si bien placé qu'il soit, ne peut y rester un an sans être frappé de quelque malheur. Il est donc stupide de perdre l'autre monde pour celui-ci. La mort nous atteint tous, même les hommes les plus redoutés : exemple de Renaud de Pomponne, chevalier célèbre, qui fut tué par un serviteur. Rien ne peut nous protéger contre la mort. C'est pourquoi il ne faut pas se laisser séduire par les plaisirs et par les apparences. Notre salut ou notre perdition dépend de nous-mêmes. — Les avocats mercenaires courent un grand danger, mais ils n'y font aucune attention : Si, par leurs plaidoyers, ils font prévaloir l'injustice, ils iront tout droit en enfer. — L'obscurité et la puanteur de ce lieu de punition. — Le monde devrait réfléchir sur ces vérités, mais il est trop corrompu et sa foi diminue constamment. Si quelqu'un pouvait dire devant un concile combien le monde s'est trompé, celui-là devrait bien être écouté (VIII, 307-366).

Les prélats simoniaques, ayant par leurs crimes perdu la « couronne royale », l'auteur leur défend de célébrer l'office divin ! Rien ne pourra les empêcher d'aller en enfer. Mais celui qui servira Dieu de quel-

que manière que ce soit ira en paradis, où il sera plus lumineux que le soleil (IX, 367-381).

Tout homme devrait assurer le salut de son âme. Si l'âme est perdue, c'est que le corps l'a trahie. Mais le vrai coupable, c'est la convoitise, cause de tous les crimes. A quoi servira la richesse lors du Jugement dernier ? Nous y serons tous, personne ne pourra s'y soustraire. — Description du Jugement dernier. — Nous devons nous repentir avant que la mort ne vienne nous surprendre ; la mort n'épargne personne. Plus on se fie au siècle, plus on est déçu. Personne ne peut nier ceci : l'homme le plus riche qui soit sera bientôt obligé d'abandonner toutes ses richesses, et quand même sa vie serait prolongée, il n'y trouverait aucune satisfaction. — Allusion obscure à Milon de Lagny. — Il faut donc laisser notre orgueil et notre méchanceté et confesser humblement tous nos péchés. Alors nos prières seront exaucées et Dieu nous récompensera si richement que nous n'envierons même pas les saints (X, 368-438).

La tirade suivante, très obscure au début, semble être dirigée contre ceux qui, étant entrés en religion, enfreignent la règle de leur ordre et commettent tous les péchés défendus par l'Eglise. Si Dieu les laisse agir pour le moment, il les punira au Jugement dernier. Les Pisans disent que leur ville a une situation si forte qu'elle n'a pas besoin de fortifications. Mais que valent les forteresses et les biens temporels ? Rien du tout ! Si celui qui possède de grandes richesses ne les a pas toutes abandonnées avant de mourir, il ne verra jamais la gloire que Dieu nous a gagnée par sa mort et sa résurrection. C'est par sa résurrection que Dieu nous a libérés de l'enfer qui nous attendait tous. Celui qui ne croit pas cette doctrine, le diable l'em-

portera dans un lieu où il souffrira, tour à tour, un froid intense et une chaleur excessive. L'horreur de cette habitation sera au-dessus de toute description (XI, 439-484).

Il y a dans le siècle certaines gens qui seront sévèrement punis. Ce sont les rois et les seigneurs qui enfreignent constamment les commandements que Dieu leur imposa en leur conférant le pouvoir, à savoir : de protéger l'Eglise et les faibles et de rendre la justice. Autrefois, les grands remplissaient leurs devoirs, mais il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui, le pauvre est sans protection. Celui qui donne de l'argent, qui sait employer des ruses gagne toujours son procès. Cet état de choses est dû à la négligence des princes, qui aiment tant leurs aises qu'ils ne veulent pas écouter la clameur des pauvres. Ils délèguent leurs pouvoirs à des subordonnés malhonnêtes qui, l'auteur oserait le proclamer devant l'empereur, ne sont que des traîtres. Peu s'en faut qu'il ne les condamne au bûcher ou à quelque autre mort violente — non pas pour le mal qu'ils font dans les tournois, mais pour le mal qu'ils font aux pauvres. Les humbles n'ont à qui se plaindre sauf Dieu, qui leur rendra justice : il condamnera leurs oppresseurs à l'obscurité et à la puanteur de l'enfer. Mais celui qui servira Dieu de bon cœur recevra une récompense hors de toute proportion avec le service rendu : il n'aura ni trop froid ni trop chaud, il portera une couronne, il sera sept fois plus luisant que le soleil, il sera toujours jeune et heureux (XII, 485-534).

Celui qui ne pense qu'au péché et au crime est bien malheureux. Chacun doit prendre des mesures pour ôter de son âme les taches que le péché y a laissées. Les usuriers, gens excommuniés, sont maudits de

Dieu ; cela est aussi certain que la naissance de Dieu sous la forme d'un enfant pauvre et humble. Ils ne vont à l'église que par hypocrisie ; ayant été maudits de Dieu, ils ont beau prier les saints ; le pape assure qu'ils sont maudits et l'on doit leur refuser la communion. Ils iront en enfer, dans une prison où il n'y aura ni lumière, ni joie, ni fleurs, ni verdure. Ceux qui tombent dans cet abîme seront déchirés par des crocs, bouillis dans des chaudrons, brûlés par le feu, tourmentés par une soif inextinguible. Il y aura toutes sortes de gens dans cette grande « bouture » : évêques, abbés, moines, prêtres, chevaliers, bourgeois et dames ; il y aura des commerçants et des artisans peu scrupuleux, des paysans malhonnêtes et ceux qui refusent de payer la dîme. Après le Jugement dernier, le diable les liera et les emmènera, tout en les battant de sa verge dure et lourde. Quand ils auront été enfermés dans la prison du diable, ils pueront horriblement et ils auront à subir des étranges alternatives de froid et de chaleur. Le diable les précipitera dans un gouffre où ils souffriront une éternité de tourments inimaginables (XIII, 535-606).

La mort cruelle nous frappe tous, les uns avant de naître, les autres vieux et impuissants. Mais même les vieillards riches et prospères auraient été plus heureux s'ils étaient morts en bas âge, car plus ils vivent, plus ils sont méchants. La mort les occira et alors ils se repentiront du mal qu'ils ont fait, mais ce repentir viendra trop tard. On ne doit pas se fier aux choses transitoires : richesse, puissance, beauté, amour maternel, rien de tout cela ne peut nous garantir contre la mort. La mort n'épargne personne, pas même les plus grands, tels que Charlemagne, Olivier, Roland et Guillaume de Normandie. Il faut que tout le monde

fasse le douloureux voyage ; ensuite chacun trouvera ce qu'il aura mérité par ses actes. Les méchants oublient cela, mais le diable les attend en « enfer le puant », où ils éprouveront des douleurs qu'on ne peut pas trouver décrites dans les livres. Si quelqu'un s'empare de la propriété d'autrui, ses héritiers ne la rendront jamais ; même s'ils savent comment l'héritage a été gagné, ils diront toujours : « La propriété est à moi, elle a été à mon père. » Mais ils auront beaucoup de terre le jour de leur mort ! Six pieds et demi ! Et un roi en aura autant, car nous serons tous égaux devant le Seigneur ; personne n'aura ni servante ni serviteur, mais celui qui aura bien fait aura une belle récompense (XIV, 607-659).

On a bien le droit de mépriser le siècle, puisqu'il trompe et trahit ses amis. Il n'y a pas d'homme, si élevé soit son rang, qui ne soit pris dans les pièges du siècle. Il n'y a pas de dame, si belle qu'elle soit, qui ne perde sa beauté. Donc il ne faut pas, pour de telles choses, perdre les richesses éternelles du paradis, richesses que Dieu nous donne en échange de quelques actes d'humilité et de bonté ; l'homme le plus pauvre peut en avoir sa part. Chacun doit y penser avant qu'il ne soit trop tard ; après la mort, personne ne pourra se repentir de quoi que ce soit. Mais les hommes ont le cœur dur et ils oublient les commandements de Dieu. C'est la convoitise qui a trompé et vaincu le monde et qui le perdra... Dieu n'a pas de pires ennemis que les usuriers, qu'il a mis hors la loi ; celui qui fait des affaires avec eux est à bon droit haï et il payera cher les bénéfices qu'il croit tirer de ce commerce maudit. Tel homme qui se flatte aujourd'hui d'être riche sera bien pauvre lorsque le diable l'aura dépouillé et mis en enfer, ce « doulou-

reux pays » où il n'y a que froid et chaleur (XV 660-703).

L'auteur veut dire son avis sur tous les hommes, sans distinction de rang. Ses auditeurs ne doivent pas s'en fâcher, car il n'a pas de mauvaises intentions. Le siècle, au lieu de s'amender, devient plus mauvais. Le cœur humain est comme un cheval qui tire à la bride ; chacun doit maîtriser son cœur et fuir le mal, pour éviter les peines de l'enfer. Mais le diable essaie sans cesse de nous prendre, comme il prend les Hébreux et les luxurieux : bien qu'ils soient enfermés dans de solides tombeaux, il les aura, corps et âmes, après le Jugement dernier. Ces gens maudits auront la punition qu'ils méritent : le diable les fera frire dans ses chaudières. L'enfer doit être bien grand pour contenir tous ceux qui haïssent le baptême depuis que Notre Seigneur le reçut dans le Jourdain ! Maint homme a subi le martyre pour avoir professé cette foi ; mais tous ces martyrs et les innombrables innocents massacrés par Hérode seront couronnés devant Dieu. Les pécheurs doivent s'humilier devant Dieu, qui ne veut pas les mépriser mais qui vint sur terre pour les sauver ; au lieu de se décourager donc, ils doivent se repentir et venir à Dieu : s'ils font cela, ils seront heureux (XVI, 704-743).

L'auteur a terminé ce qu'il avait à dire sur la corruption du siècle, mais il n'a pas encore achevé son sermon. De même qu'il l'avait commencé par un prologue, destiné, dans sa pensée, à nous expliquer les origines du mal, il croit devoir le terminer par un épilogue, où il nous expose ce qui en sera l'aboutissement : l'avènement de l'Antechrist, le Jugement dernier et la fin du monde. Ainsi le lecteur — ou l'auditeur — possédera tout ce qu'il faut savoir pour

s'armer contre les ruses du diable et pour assurer son salut éternel. — Lorsque le siècle sera arrivé au dernier degré de corruption et d'irréligion, l'Antechrist viendra régner sur le monde. Sa naissance, sa vie, tous ses actes seront une sorte de travestissement diabolique de ceux du Sauveur. Enfin il montera sur le mont des Oliviers pour prêcher devant une foule de Juifs. Elie et Enoch viendront le contredire ; il les tuera et puis s'envolera vers les cieux, mais le Saint Esprit le mettra à mort, lui et tous ses partisans principaux. Alors tous les peuples, effrayés par ce prodige, se repentiront et les Juifs se convertiront au christianisme. Ainsi tous les Juifs seront sauvés ; c'est pourquoi nous devons épargner ceux d'entre eux qui sont parmi nous. Après cinquante jours de pénitence, commenceront les effrayants « signes » de la fin du monde. Les signes terminés, une « voix » éveillera les morts, en les sommant de comparaître devant Dieu. Les morts se lèveront, tous du même âge, tous jeunes et agiles. Alors Dieu apparaîtra, sous la même forme qu'il avait lors de la crucifixion. Il nous reprochera les peines qu'il souffrit pour nous et il nous jugera, non pas pour avoir négligé de guerroyer contre les Sarrasins ou d'accomplir des pèlerinages, mais pour avoir négligé de secourir les malheureux. Alors tout le monde aura peur, même les saints et les anges ! Les diables courront lier les damnés et puis les précipiteront en enfer, où ils resteront dans la douleur éternelle. Celui qui mérite un tel sort a bien raison d'être en émoi ! Mais ceux qui seront sauvés devront être humbles : pour leurs petits services, Dieu les rendra plus riches que des rois et cette richesse durera toujours, car c'est le paradis, où seront ceux qui auront fait des actions

charitables. Que Dieu nous accorde d'y aller ! Amen (XVII, 744-851).

VIII. LES SOURCES DU POÈME

Thibaud de Marly, tout en s'embrouillant dans les détails, a su composer son poème d'après un plan bien défini et parfaitement logique. Il savait exactement ce qu'il voulait dire et il a su exprimer ses pensées toujours avec beaucoup de force et parfois avec une violence qui frise la brutalité. Mais il les exprime dans un langage dépourvu de charme et trop souvent fort obscur. Il n'était pas lettré ; il nous le dit, dès le début, et nous pouvons l'en croire. Qu'on n'objecte pas que, en s'avouant sans lettres, il ne fait que suivre un usage de son temps, usage qui veut que l'auteur d'un traité moral confesse humblement son peu de science et la « folie » de sa vie. Sauf dans les quelques vers de préface où il nous expose la genèse et le but de son discours, Thibaud ne parle jamais de lui-même. Il connaît bien le siècle, nous dit-il, et il le trouve tout à fait méprisable ; mais jamais il ne nous dit qu'il en avait goûté les fausses joies, jamais il ne nous dit qu'il avait été un pécheur et qu'il tremble pour son salut. Il n'est pas humble du tout : il emploie souvent la première personne et c'est toujours pour prononcer des jugements sévères sur les méchants de tout ordre. Il est très sûr d'avoir raison et il oserait soutenir la justesse de ses affirmations devant les plus grands personnages. Mais, étant sans lettres, il est obligé de s'exprimer avec brièveté.

Qu'entendait-il au juste par « ne savoir lettres » ? On peut hésiter sur toute la portée de son expression, mais une chose est certaine : il ne savait pas le latin.

La preuve de cette constatation n'est pas difficile à faire. Plusieurs fois au cours de son poème, il fait allusion en des termes mystérieux et presque incompréhensibles à des événements racontés ou prédits dans les Evangiles. Lorsqu'il parle de la naissance de Jésus (v. 551), ce n'est pas le bœuf et l'âne qui montent la garde près de la crèche, c'est la « vache qui couvrit » et « la mule qui découvrit » ! Quand il vient à parler des Rois Mages (vv. 60-63), ce n'est pas en signe d'adoration qu'ils font leurs présents au Nouveau-Né, c'est pour le mettre à l'épreuve ! Et par deux fois il nous dit (vv. 233, 397) que le jugement dernier aura lieu, non pas dans la Vallée de Josaphat, comme le dit la Bible, mais « en champ Flori » ! Or toutes ces bizarreries proviennent d'un poème français des plus naïfs et des plus populaires : le *Romanz de saint Fanuel*¹. Si notre auteur avait su le latin, jamais il ne serait allé puiser des renseignements à une telle source.

Thibaud de Marly n'avait donc aucune connaissance directe des œuvres des Pères et des théologiens. Faute de savoir la langue des clercs, il ne pouvait mettre dans ses *Vers* que ce qu'il savait de la tradition chrétienne, ce qu'il trouvait dans les écrits mis en français à l'intention des laïques et le résultat de ses observations personnelles. Dans les parties bibliques de son poème, il ne fait pas preuve de connaissances réellement supérieures à celles de tout bon chrétien de son temps. La narration par laquelle il remplit sa première tirade n'est guère plus érudite que les prières de longue haleine mises par les auteurs des chansons de geste dans la bouche de leurs personnages ; elle

¹ Voir, pour les détails, les notes aux vers indiqués plus haut.

ressemble étrangement au sermon de l'*apostole* Milon dans la *Chanson d'Aspremont* ¹. Il est vrai que plus loin il parle avec assurance de certaines prophéties (vv. 77, 282, 779), mais ce ne sont que des allusions vagues qu'il avait pu entendre maintes fois dans les sermons. Si, au contraire, dans la critique violente qu'il fait du siècle, il lui arrive de dire à peu près ce qu'on trouve dans d'autres poèmes didactiques, ce n'est pas une preuve d'imitation. La société du xii^e siècle avait son côté horrible aussi bien que son côté pittoresque ; les moralistes en voyaient le côté horrible, ils en éprouvaient le même dégoût et naturellement ils l'exprimaient en des termes similaires. Thibaud voit ce que voient ses confrères, mais il le condamne avec plus de véhémence et c'est là l'élément vraiment original de son poème.

Avant de passer en revue les écrits en langue vulgaire que notre auteur a pu connaître et ceux qu'il a dû utiliser plus ou moins sciemment, il est nécessaire d'accorder une attention spéciale à un poème qui présente avec le nôtre un nombre vraiment extraordinaire de points de similarité : le *Sermon* de Guichard de Beaulieu ². Ces deux poèmes, composés vraisemblablement vers la même époque, ont exactement la même forme : des vers alexandrins groupés en *laissez* monorimes. Le *Sermon* est plus de deux fois plus long que les *Vers* et ne semble suivre aucun plan défini : l'au-

¹ Ed. L. BRANDIN, II, 7612-69.

² Publié par Arvid GABRIELSON : *Le Sermon de Guischart de Beauliu*, Upsal, 1909. Cette édition, la seule complète qui existe, a été faite avec beaucoup de soin, mais elle est fort peu commode : le texte, à la fois critique et diplomatique, est donné sans ponctuation et n'est accompagné ni de notes explicatives, ni de glossaire.

teur épuise tour à tour toutes les rimes possibles, répétant dans chaque *laisse* une partie de la matière déjà traitée. Guichard est moins personnel, moins violent que Thibaud, plus banal, plus ennuyeux et un peu plus savant ¹. Mais les deux auteurs ont les mêmes pensées et ils les disent et les redisent de la même façon. Guichard, qui était anglo-normand, emploie quelques mots anglais ; autrement le style et le vocabulaire de ces auteurs sont presque identiques. On pourrait interpoler des tirades entières de l'un dans l'ouvrage de l'autre et aucun lecteur non averti ne s'apercevrait de la supercherie. On pourrait également remplir vingt pages de passages parallèles ², mais ce serait inutile. Tout lecteur qui prendra la peine de confronter les deux textes verra tout de suite pourquoi : il s'agit toujours de lieux communs, et la présence des mêmes lieux communs, quelque grand qu'en soit le nombre, dans deux ouvrages ne prouve pas que l'un ait été influencé par l'autre. Néanmoins il serait très étrange si cette surprenante similitude était due au hasard. N'est-il pas plus vraisemblable que l'un des poèmes ait inspiré l'autre ? Si cette hypothèse est admissible, le *Sermon* doit être considéré comme l'inspirateur ; c'est une véritable mine de platitudes pieuses, de lieux communs bibliques et

¹ M. GABRIELSON, *Archiv*, CXXVIII (1912), 309-28, cite un grand nombre de passages d'auteurs anglais où sont exprimées les mêmes idées que l'on trouve chez Guichard. La conclusion qu'il en tire est que tous ces auteurs ont dû utiliser les mêmes ouvrages latins (et non, comme le dit M. Voretzsch, *Einführung* ³, 126, que Guichard a utilisé des ouvrages anglais).

² On en trouvera quelques-uns plus loin ; voir les notes aux vv. 32, 245, 248, 272, 357, 385.

théologiques, tout cela répété jusqu'à satiété. Si Thibaud l'avait lu — ou entendu lire — une seule fois, il n'aurait pu s'empêcher d'en reproduire une grande partie.

Pour les raisons qui viennent d'être exposées, il est impossible de dire si les idées et les expressions communes aux *Vers* et au *Sermon* proviennent de ce dernier ou de quelque écrit antérieur. Il est possible que les *Vers* doivent quelque chose au sermon *Grant mal fist Adam* ¹, surtout le parti pris en faveur des pauvres et contre les riches et les puissants ; il se peut même que l'expression employée par Thibaud au vers 5 ait été inspirée par l'assertion presque identique faite par l'auteur de ce sermon (str. 35) : *Assez sai petit, briefment avrai dit cel tant que jeo sai*. Un autre poème didactique, *Li ver del Juïse* ², a peut-être fourni à Thibaud quelques renseignements sur les peines de l'enfer ; mais il est probable que toutes ces descriptions, avec leur insistance sur l'obscurité, la puanteur et les alternatives de chaleur et de froid, viennent directement d'une version française de la vision de saint Paul. Cela semble assuré par l'allusion (vv. 185-87) au désir de mourir qu'auront les damnés. Quant à ce qui est dit de la brièveté miraculeuse du jugement dernier (vv. 248, 401) et de la peur qu'il inspirera à tous les êtres (vv. 245-47, 404-7, 834-37), tout cela avait été dit tant de fois, dans tant de lieux, que Thibaud lui-même sans doute n'aurait pu dire où il l'avait pris.

Il en va tout autrement pour les emprunts faits au *Romanz de saint Fanuel*, déjà mentionnés, et pour

¹ *Reimpredigt*, hrsg. von H. Suchier, Halle, 1879.

² Publ. par Hugo von Feilitzen, Upsal, 1883.

les longs passages de la dernière tirade où sont exposés les événements qui précéderont la fin du monde. Ici nous sommes sur un terrain solide, car, dans tous ces passages, il n'est plus question de lieux communs, mais d'événements précis racontés d'une façon très spéciale. C'est la bizarrerie du fait ou de l'expression qui nous met sur la voie. En faisant ses emprunts au *Saint Fanuel*, notre auteur n'a reproduit que les idées et quelques mots du texte ; heureusement ce texte subsiste encore — peut-être sous une forme remaniée — pour nous expliquer des allusions qui autrement nous seraient inintelligibles. En rédigeant les narrations qui précèdent celle du jugement dernier, au contraire, il a dû suivre de très près des textes qui ne nous sont pas parvenus tels qu'il les a connus ; c'est pourquoi ces cas exigeront un examen spécial.

La première moitié de cette tirade, consacrée au règne de l'Antéchrist, est évidemment le résumé d'une version française du *De Antechristo* d'Adson ¹. Les cinq versions de cette légende, en vers français, qui subsistent aujourd'hui sont toutes du xiii^e siècle ² ; Thibaud a donc connu une version antérieure, et cette

¹ Texte dans MIGNE, P. L., CI, col. 1291 sqq. ; mieux édité dans E. SACKUR, *Sibyllinische Texte und Forschungen*, Halle, 1898. Voir sur Adson, *Hist. Litt.*, VI, 771-92.

² Paul MEYER a donné la liste des versions qui lui étaient connues dans l'*Hist. Litt.*, XXXIII (1906), 339 ; cf. *Notices et extraits*, XXXV, 1^{re} partie, 151 ; XXXIX, 1^{re} partie, 317. La version d'Henri d'Arci a été publiée, d'après le ms. de Londres, par L. E. KASTNER, *Modern Language Review*, I (1906), 269 sqq., et, d'après le ms. de Manchester (inconnu à P. Meyer), par R. FAWTIER et E. C. FAWTIER-JONES, *Romania*, XLIX (1923), 331 sqq. ; la version de Geffroi de Paris (Livre VI de la *Bible des sept Etats du Monde*) a été publiée par L. E. KASTNER, *Mod. Lang. Rev.*, II, (1906-7), 26 sqq. ;

version a bien pu être la même qu'ont suivie Henri d'Arci et Geffroi de Paris. En tout cas, le résumé de Thibaud est absolument conforme à la version de Geffroi, sauf au v. 771, où il donne un détail omis par celui-ci, mais rapporté par Henri d'Arci. Thibaud et Geffroi sont, à ma connaissance, les seuls à dire que nous devons épargner les Juifs, puisqu'ils seront tous convertis au dernier moment. Ce trait est suffisant pour prouver une parenté entre les deux versions ; à moins que Geffroi ne l'ait pris à Thibaud, il a dû se trouver dans leur modèle commun.

Le passage qui suit (vv. 801-13) annonce les prodiges qui précéderont le Jugement dernier et la fin du monde. Il provient, semble-t-il, soit d'un poème perdu sur les Quinzes Signes, soit de deux autres dont des copies subsistent encore aujourd'hui. Ces poèmes, assez nombreux au moyen âge, sont pour la plupart des versions très libres et très variées d'un petit morceau en prose latine intercalé dans les œuvres de Bède le Vénérable (éd. de Cologne, III, 494) : *Quindecim signa quindecim dierum ante diem iudicii invenit Hieronymus in annalibus Hebraeorum*¹. Aucune des versions françaises, provençales ou espagnoles ne

Paul MEYER a donné des extraits d'une version anonyme dans *Romania*, XXIX (1900), 78 sqq. ; les deux autres, celle de Berengier et la version franco-vénitienne (Arsenal 3645) ont été publiées par E. WALBERG, *Deux Versions inédites de la Légende de l'Antéchrist*, Lund, 1928.

¹ Texte donné par M. SEPET, *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, XXVIII (1867), 7. Une liste des quinze signes, un peu différente mais également attribuée à saint Jérôme, est donnée par Petrus Comestor (Pierre le Mangeur) *Historia Evangelica*, cap. CXLI ; voir H. SUCHIER, *Denkmäler der prov. Lit. und Sprache*, Halle, 1883, p. 492.

donne précisément les mêmes signes que le texte latin ni ne les donne dans le mêmes ordre, mais elles s'accordent pour attribuer leur découverte à saint Jérôme. La plus populaire des versions françaises (il en existe une vingtaine de copies) est celle qui se trouve à la suite du *Mystère d'Adam*, dans le ms. 927 de la Bibliothèque de Tours ¹. Le trait le plus caractéristique de cette version, c'est la peur des enfants qui ne veulent pas naître (vv. 73-80). Thibaud le reproduit en abrégé (vv. 807-8), et tous les autres « signes » qu'il décrit, à l'exception du second, se retrouvent dans cette version. C'est donc celle-ci qu'il a utilisée, ou une autre tout à fait semblable, aujourd'hui perdue.

Le second signe, au contraire (*Et la terre suer*, v. 804), ne se retrouve ni dans la liste attribuée à saint Jérôme, ni dans la version dont il vient d'être question. Il provient, indirectement sans doute, d'un autre texte très connu au moyen âge. C'est la traduction latine que saint Augustin avait faite de l'*Acrostichon* (poème grec de trente-quatre vers dont les lettres initiales forment les mots : Ἰησοῦς χριστὸς θεοῦ υἱός σωτὴρ στυγρός) et qu'il avait insérée dans la *Cité de Dieu* (XVIII, 23). Le premier vers de ce poème : *Judicii signum tellus sudore madescet*, reparait, comme une sorte de refrain, au début de chaque strophe d'un autre poème français sur les signes de la fin monde : *Toute terre tressuera au jour dou grant juïse* ². Il n'est pas nécessaire de supposer que Thibaud

¹ Texte dans V. LUZARCHE, *Adam, drame anglo-normand*, Tours, 1854, p. 69 ; Karl GRASS, *Das Adamspiel*, Halle, 1891, p. 57. Voir pour la liste des mss. : A. LÅNGFORS, *Les Incipit : Oez trestous communement*.

² Publ. par Paul MEYER, *Bulletin de la Soc. des Anc. Textes fr.*, 1879, p. 79. — Pour d'autres versions françaises, voir

ait connu ce poème, mais il en a certainement connu le refrain, sous une forme ou sous une autre.

Les *Vers* se terminent par une paraphrase du célèbre passage de l'Évangile (Matth. XXV, 31-46), où le jugement dernier est décrit en des termes si touchants et si différents des subtilités des théologiens. Que notre auteur ait connu le texte de la Bible ou non, peu importe ; de semblables paraphrases se trouvent dans une foule d'écrits en langue vulgaire, et un bon chrétien comme lui n'aurait pu ne pas les savoir par cœur.

Arrivés au terme de notre enquête sur les sources des *Vers*, il n'est peut-être pas hors de propos de nous poser une question : Comment Thibaud de Marly connut-il ces divers écrits ? Par la lecture ? C'est possible, mais rien ne prouve qu'il savait lire et écrire ; au contraire tout porte à en douter. Son extrême naïveté, la façon dont il parle des clercs et de leur science, le caractère populaire de ses sources, la façon brutale et souvent obscure dont il s'exprime, tous ces traits semblent bien les indices d'un manque de culture littéraire. Pour acquérir toutes les connaissances que notre auteur a mises dans son poème, il n'avait besoin que de ses oreilles. Il avait sans doute fréquenté la société des hommes de religion, il avait assisté aux sermons, et, assis « au mengier » dans le réfectoire de son couvent, il avait écouté attentivement la lecture de bien des livres édifiants. Lorsqu'on compare cer-

Romania, VI, 22 ; VIII, 313 ; XV, 290 ; XXXVI, 536 ; XLIX, 340 ; *Bulletin de la Soc. des Anc. Textes fr.*, 1895, p. 113 ; sur les origines et le développement de la légende, voir G. NÖLLE, *Die Legende von den fünfzehn Zeichen vor dem Jüngsten Gerichte*, dans *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, hrsg. von Paul und Braun, VI (Halle, 1879), 443-76.

tains passages des *Vers* avec les textes dont ils se sont visiblement inspirés, on a peine à croire que Thibaud eût jamais eu ces textes sous les yeux. On croit y voir, non des emprunts intentionnels à des écrits antérieurs, mais des expressions particulièrement frappantes restées dans le souvenir d'un auditeur attentif mais peu instruit. Thibaud était peut-être « sans lettres », au sens le plus littéral du mot ; et, tout comme il n'avait pas besoin de lettres pour composer ses *Vers*, il n'en avait pas besoin pour les mettre sur le parchemin, car il aurait bien pu les dicter à un confrère. Qui sait si ce n'est pas là l'explication des obscurités qui ont évidemment dérouté les copistes et qui déroutent encore le lecteur ? Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle n'est pas invraisemblable.

IX. LES PERSONNAGES

Un trait qui distingue Thibaud de Marly de tous les autres auteurs de poèmes didactiques, c'est la fréquence avec laquelle il fait allusion à des personnages historiques. Il nomme non seulement des prophètes et des saints mais de grands personnages de l'histoire séculière : Charlemagne, Guillaume le Conquérant, Henri II d'Angleterre, etc. ; d'autres personnages qui, sans avoir joué aucun grand rôle dans l'histoire, s'étaient acquis une certaine célébrité locale et passagère : Guichard de Beaujeu et Simon de Crépy ; enfin, des hommes dont l'histoire ne dit rien, mais qu'il connaissait bien, lui, soit personnellement, soit de réputation, et qu'il supposait connus de tout le monde : Girard de Montigny, Milon de Lagny, Renaud de Pomponne. Les noms appartenant à la première de ces catégories n'appellent pas de commentaire, mais cha-

cun de ceux des deux autres exigera une notice spéciale.

1. **Guichard de Beaujeu.** — Comme la plupart des personnages qui nous intéressent, Guichard de Beaujeu est cité comme un bon exemple que d'autres feraient bien de suivre. En manière de conclusion d'un développement sur les peines de l'enfer et la peur qu'elles doivent nous inspirer, l'auteur dit (v. 193) : *Molt s'en aperçut bien danz Guicharz de Biaugous* ; puis, après un vers (peut-être interpolé) où il est question d'un autre personnage, il ajoute : *Bien se garda d'aler en [c]el li[e]u tenebr[o]us*. Thibaud ne prend pas la peine de nous dire comment Guichard avait fait preuve de tant de sagesse, mais nous le savons : il avait « guerpi le siècle ». Guichard III seigneur de Beaujeu (Rhône), après avoir consacré aux armes la plupart de sa vie, prit, à un âge très avancé, l'habit monacal à l'abbaye bénédictine de Cluny, où il fit preuve d'un talent de poète non soupçonné jusqu'alors, et par ses compositions en langue française devint « l'Homère des laïques ». Son fils Imbert (Humbert) ayant été attaqué par ses ennemis, Guichard obtint la permission de sortir du couvent et, les armes à la main, reconquit toutes les terres qui avaient été perdues. Sa tâche accomplie, il revint à Cluny, où *devotus in voto persistens, diem suum felici clausit exitu*. C'est du moins ce que nous raconte Walter Map, dans son livre célèbre *De Nugis curialium* ¹ ; outre le fait qu'il mourut en 1137 ², c'est tout

¹ Ed. Thomas Wright, London (Camden Society), 1850, p. 20 ; éd. M. R. James, Oxford, 1914, p. 19.

² *L'Art de vérifier les dates*, II, 474.

ce que nous savons de Guichard de Beaujeu. On comprend facilement pourquoi les gens de la cour parlaient encore de lui, vers 1185 ; mais soyons sûrs que ce n'est ni à ses poésie « homériques », ni à ses exploits chevaleresques, mais à son « heureuse fin », qu'il doit sa place dans notre poème ¹.

2. **Simon de Crépy.** — Ce grand seigneur, dont Thibaud nous raconte brièvement la légende (vv. 198-216) et à qui il fait plus loin une allusion élogieuse (v. 292), fut très connu au moyen âge. Il fut même considéré comme un saint, et, à ce titre, fut l'objet de deux vies latines, écrites peu de temps après sa mort et de deux poèmes français, composés l'un au ^{xiii}e siècle, l'autre au ^{xiv}e siècle ².

¹ Guichard de Beaujeu a été l'objet d'une regrettable confusion qui persiste toujours et dans les livres et dans les esprits. Le ms. unique du *De Nugis curialium* porte *Gischar-dus de Belloioco* (= Guichard de Beaujeu) ; mais T. Wright, l'identifiant à tort avec l'auteur du *Sermon*, a « corrigé » *Belloioco* en *Bello loco* (= Beaulieu), et M. James a malheureusement répété l'erreur de son prédécesseur. Cette identification erronée, admise par G. Paris et d'autres romanistes, était peut-être excusable tant qu'on n'avait du *Sermon* que l'édition incomplète et fautive que Jubinal en avait donnée, en 1834 ; elle ne l'est plus depuis la publication du *Sermon*, d'après tous les mss., par M. Gabrielson (Upsal, 1909). Voir l'Introd. de cette édition, p. XLVII-LVII, et l'article de l'*Archiv* déjà cité. Il est maintenant hors de doute que le *Sermon* a été composé en Angleterre et non dans l'Est de la France.

² Voir E. WALBERG, *Deux anciens poèmes inédits sur saint Simon de Crépy* ; publiés avec une introduction, des notes et deux glossaires, Lund, 1909. M. Walberg donne, avec toutes les indications bibliographiques, une biographie succincte du comte Simon ; c'est à ce travail (p. 7-9, 13-14) que j'emprunte les détails donnés ci-dessus.

Le comte Raoul, père de Simon, type parfait du seigneur violent et rapace, était mort excommunié, vers 1074. Trois ans plus tard, Simon, suivant les instructions du pape Grégoire VII, fit exhumer le cadavre de son père, enterré à Montdidier (ville que Raoul avait prise de force à son propriétaire légitime et où il avait fait construire son tombeau) et le fit transférer à l'abbaye de Saint-Arnoul de Crépy. A l'occasion de ce nouvel enterrement, le comte Simon fit célébrer des messes solennelles et distribua des aumônes. Mais la vue du corps décomposé de son père l'avait frappé d'une telle épouvante qu'il songeait déjà à se retirer du monde. Il refusa, l'un après l'autre, deux mariages très avantageux qui lui avaient été proposés, fit de riches dons à des établissements religieux, partagea toutes ses terres entre ses parents et se fit moine à l'abbaye de Saint-Oyand. Là il se croyait l'objet d'une trop grande considération et bientôt il se retira avec quelques compagnons dans un ermitage situé au milieu d'une grande forêt. Il est même possible qu'il y devint « charbonnier », comme le dit Thibaud, mais les vies latines ne nous renseignent pas sur ce point ¹.

Quelques temps plus tard, il fut appelé à Rome par Grégoire VII, auprès de qui il joua un rôle assez important. Par suite de ses austérités imprudentes, il tomba gravement malade. « Après s'être confessé au pape et en avoir reçu l'absolution, il mourut le 30 septembre 1080 ou 1082, âgé d'un jour plus de trente ans.

¹ Selon Etienne de Bourbon et les auteurs des deux poèmes français, c'est à Rome qu'il aurait exercé ce métier. Voir *Anecdotes historiques, légendes et apologues, tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon*, publ. par A. Lecoy de la Marche, Paris, 1877 (Soc. de l'Hist. de France), p. 66 ; E. WALBERG, *op. cit.*, p. 13-14.

Il fut enterré dans la basilique Saint-Pierre, au milieu d'un immense concours d'assistants ¹. »

3. **Girard de Montigny.** — La légende de Simon de Crépy est suivie, dans notre poème, de trois vers assez obscurs ; puis (v. 220) vient ceci : *Molt l'a bien entendu Giraz de Monteigni*, ce qui semble signifier que le personnage nommé avait compris et par conséquent suivi l'exemple du comte Simon. Qui était Girard de Montigny et qu'avait-il fait ? Le retrouver après tant de siècles n'est pas facile ; il n'est même pas facile de savoir dans quel Montigny il faut le chercher, vu qu'en France il n'existe pas moins de 94 lieux de ce nom ! Cette difficulté toutefois n'a pas arrêté le célèbre abbé Lebeuf ; il a trouvé notre Girard sans la moindre peine : « Montigny sur Cormeilles, dit-il ², est désigné dans Fauchet comme la patrie d'un Poète François du xiii^e siècle » (!) ; dans la note marginale, il renvoie à « Fauchet sur les Poètes Franç., p. 95 ». Vérification faite, Fauchet avait avoué honnêtement son ignorance : « Je ne sçay qui est Girars de Monteigni. » Evidemment ce n'est pas l'abbé Lebeuf qui nous orientera vers la bonne piste.

Procédant par élimination, je suis arrivé à la conclusion qu'il doit s'agir en l'espèce de Montigny en Montois, aujourd'hui Montigny-Lencoup (Seine-Marne). Tout près de cette ville se trouvait l'abbaye cistercienne de Preuilly. D'après un historien de la région ³, les moines de cette abbaye avaient le défaut — généralement reproché aux membres de cet ordre

¹ E. WALBERG, *op. cit.*, p. 9.

² *Histoire de Paris* (1883), II, 56.

³ F. A. DELETTRE, *Histoire de la Province du Montois*, Nogent-sur-Marne, 1849, p. 84.

— de convoiter outre mesure les terres de leurs voisins. « Le fief-seigneurie de Montigny n'était pas exempt de leurs entreprises ; ils se firent céder une certaine étendue de terres, moulins et bois, par Girard de Montigny partant pour la Terre-Sainte, à la seule condition de prier Dieu pour son âme. » Voilà une action bien faite pour plaire à Thibaud et une explication suffisante de la présence de Girard de Montigny dans son poème. Mais quelles sont les preuves de cette assertion ? Quand l'événement eut-il lieu ? Notre érudit de province oublie de nous renseigner sur ces points.

Il est vrai toutefois que les moines de Preuilly s'enrichirent de la manière indiquée. La charte par laquelle Girard de Montigny leur céda une partie de ses terres a disparu, mais elle a bien existé. La Bibliothèque Nationale possède un manuscrit latin du *xviii*^e siècle contenant deux documents qui se rapportent à cette donation : 1^o L'analyse, très incomplète et à peine intelligible, de ce qui paraît avoir été l'acte original, portant une date dont le deuxième chiffre est indéchiffrable (1133 ?) et la mention du sceau d'Henri, archevêque de Sens ; 2^o La copie, sans date et très défectueuse, d'un document où les termes de l'acte de donation sont donnés en détail et où cet acte est autorisé par Odon, abbé de l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens. Aux Archives de Seine-et-Marne, à Melun, se trouvent trois analyses en français : 1^o Celle d'un acte qui paraît avoir été celui de la donation, sans date ni mention du sceau ; 2^o Celle de notre second document latin ; 3^o Celle d'une bulle du pape Alexandre III, datée de décembre 1163, confirmant aux religieux de Preuilly toutes leurs possessions,

entre autres les terres qu'ils avaient reçues de Girard de Montigny ¹.

La date de 1133 du premier document semble assurée par la mention du sceau : Henri I^{er} fut archevêque de Sens de 1122 à 1142 et aucun autre archevêque n'a porté ce nom avant Henri II, 1255-1257. La copie et l'analyse du second document sont sans date, mais la copie porte les noms des cinq témoins, tous abbés de maisons religieuses et faciles à identifier. En voici la liste avec leurs dates, d'après la *Gallia Christiana* (1770) :

Radulfus, abbas Sancti Petri Melodunensis (Saint-Pierre de Melun), IX^e abbé : « Radulfus cum aliis abbatibus occurrit in chartis Pruliaci circa 1155 », (t. XII, col. 172).

Theobaldus, abbas Culmae sive Calmarum (Chaume), VI^e abbé : « Occurrit in chartis Pruliaci circa 1155 & Joyaci 1153 & 1114 (sic), forte 1154 in chartis S. Dionysii » (t. XII, col. 184).

Rainaldus, abbas Joyaci (Jouy), II^e abbé : « Rainaldus praeerat annis 1150 & 1151 ex tabulis ». Abbé jusqu'en 1158 (t. XII, col. 223).

Norpaldus, abbas Valle-Lucenti (Vauluisant), I^{er} abbé : « Memoratur 1153 in charta Pruliaci, 1146 & 1155 in tabulis Pontiniaci » (t. XII, col. 231).

Hugo, abbas Sacri-porti (Barbeaux), II^e abbé : « Hugo permutavit cum Ascelino abbate Fossatensi, assentiente Ludovico rege an. 1151. Reperitur adhuc annis 1154, 1156 & 1160 » (t. XII, col. 237).

A cette liste il faut ajouter les renseignements de la même source sur Odon, abbé de Sainte-Colombe de Sens :

¹ Voir plus loin les Pièces justificatives.

Odo, abbas Santae Columbae Senonense, XXIX^e abbé : « Memoratur 1155 in chartis Prulliaci... Mortuus est 1164 nonis Octobris » (t. XII, col. 150).

Sur ces six abbés, trois sont censés être mentionnés dans des chartes de Preuilly, « vers 1155 », l'un d'entre eux y étant mentionné « avec d'autres abbés » ; il est dit d'un quatrième qu'il est mentionné dans une charte de Preuilly « en 1153 », peut-être une faute d'impression pour 1155. Il est donc probable que dans tous ces cas il s'agit de notre acte, mais il n'est pas trop clair pourquoi la date de « vers 1155 » lui est assignée par les auteurs de la *Gallia Christiana*. Cette date doit être assez exacte toutefois, car le troisième témoin n'était pas abbé de Jouy après 1158 ; d'ailleurs nous savons par la bulle du pape que la donation avait été faite quelque temps avant 1163.

Mais cette affaire présente des aspects qui éveillent nos soupçons. D'abord, si la donation avait eu lieu en 1133, comme le premier document semble l'indiquer, pourquoi l'abbé de Sainte-Colombe aurait-il attendu vingt-deux ans avant de l'autoriser ? Ensuite, que faire de cette mention du comte Henri, que Girard devait accompagner à Jérusalem ? Girard de Montigny était vassal du comte de Champagne ¹, et il est certain qu'il ne serait pas parti pour la Terre-Sainte dans la suite d'un comte autre que son suzerain. Or,

¹ On trouve de nombreuses mentions de ses descendants ou de ses parents dans les documents publiés par A. LONGNON : *Livre des Vassaux du Comté de Champagne et de Brie*, 1172-1222 (t. VII de l'*Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, par H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE), Paris, 1889, numéros 64, 65, 367 ; *Feodor Campanie, Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie*, Paris, 1901, t. I, numéros 1461, 1462, 2742, 3109, 3132.

en 1133 Henri I^{er} le Libéral (1127-1181) n'avait que six ans ! Il se croisa en 1147, mais à cette époque il n'était pas encore comte, car jusqu'à la mort de son père, en 1152, il s'appelait toujours *Henricus filius comitis Theobaldi* ¹. Il se croisa une seconde fois vers la fin de sa vie, en 1178. Entre ces deux expéditions en Terre-Sainte, Henri était occupé par le gouvernement de ses Etats, ce que prouvent les nombreuses chartes qu'il donnait à Troyes, à Provins et ailleurs. Il est fort probable que pendant tout ce temps, il ne songeait nullement à faire le voyage de Jérusalem. Il semble donc que nous soyons en présence d'un faux par lequel les moines de Preuilly auraient réussi à prouver leur droit à des terres appartenant au fief de Girard de Montigny. Quoi qu'il en soit, Thibaud de Marly, moine cistercien lui-même, a dû avoir connaissance de cette généreuse « donation » à une maison de son ordre, et il a dû la croire authentique.

4. **Milon de Lagny.** — Par trois fois (vv. 194, 223, 418) notre poème fait mention, toujours au présent, d'un certain Milon de Lagny. Ces trois mentions nous apprennent les faits suivants : Milon de Lagny « n'est pas orgueilleux » ; « si nous le croyions, nous serions assurés de la vie éternelle » ; il fait exception à une règle générale qui veut que le riche soit toujours malheureux et méprisé dans sa vieillesse, « car maint homme pauvre le remercie ». D'où il résulte que Milon de Lagny était encore vivant lors de la composition du poème, qu'il était doux et modeste, qu'il était un chrétien sincère, qu'il était riche et

¹ H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Hist. des comtes de Champagne*, II, 26.

généreux. Il est très probable, en outre, que Milon était déjà vieux et que Thibaud le connaissait ou l'avait connu personnellement. Et c'est tout ce que nous savons de Milon de Lagny. Aucune charte ne paraît avoir conservé son nom ; et même si on le trouvait dans une charte, vu la fréquence de ce nom au moyen âge, comment l'identifier avec le Milon de notre poème ?

Nous sommes donc réduits à la conjecture. Mais certains faits sont clairs. Milon était de Lagny (Seine-et-Marne), mais il n'en était pas le seigneur, car, à cette époque, la seigneurie de la ville appartenait presque entièrement à l'abbaye royale de Saint-Pierre de Lagny, dont l'abbé était vassal du comte de Champagne et de Brie ¹. Le comte avait un ou deux hommes ligés à Lagny, mais le nom de Milon ne figure pas sur la liste de ceux qui sont connus ². Il est infiniment plus probable que Milon était un bourgeois enrichi dans le commerce, Lagny étant alors le siège d'une foire très florissante. Comment Thibaud, ancien seigneur de Marly, aurait-il pu connaître un bon bourgeois de Lagny ? Mais le seigneur de Marly possédait un fief à Ferrières, tout près de cette ville ³ ; il y passait sans doute une partie de son temps et il ne devait ignorer rien de ce qui se passait d'extraordinaire dans le voisinage. Vu sa haine de la « covoitise », quoi d'étonnant s'il gardait un souvenir vivant des libéralités de Milon de Lagny ? On pourrait supposer que Milon, après avoir distribué sa fortune, se fût fait

¹ H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *op. cit.*, III, 214.

² A. LONGNON, *Livre des vassaux*, n^{os} 726, 900.

³ A. LONGNON, *Livre des vassaux* (1172-1222), n^o 84, XLIII : Dominus de Mally tenet ipsum a domino Campanie et Ferrarias juxta Latiniacum super Maternam et ex hoc totus ligius.

moine, peut-être à Notre-Dame du Val, et que ce fût là que Thibaud eût fait sa connaissance ; on pourrait même se les représenter comme des amis intimes. De telles suppositions seraient plausibles, mais elles ne sont pas nécessaires ¹.

5. **Renaud de Pomponne.** — Thibaud, parlant de la certitude de la mort, nous assure que souvent elle fait taire les gens les plus redoutés ; et, comme exemple de cette ironie du sort, il cite (v. 320) le cas

¹ Le poème de Thibaud de Marly, seul témoignage des bontés de l'excellent Milon, étant resté inédit jusqu'à ce jour, il semblerait que depuis le moyen âge aucun habitant de Lagny-sur-Marne n'eût jamais soupçonné l'existence de ce personnage. Néanmoins cette ville possède depuis quelques années une *rue Milon-de-Lagny*. La manière dont ce philanthrope du xii^e siècle a reçu cet honneur vaut la peine d'être racontée. En 1880, un citoyen de la ville nommé Jacques-Amédée Le Paire a publié à Lagny un ouvrage intitulé : *Annales du pays de Lagny depuis les temps les plus reculés jusqu'au 20 septembre 1792*. A la page 175 de ce livre, on trouve le chapitre suivant : « MILON DE LEIGNI. — En ce tems [fin du xii^e siècle], la Champagne et la Brie produisirent plusieurs écrivains : de quelques-uns, les œuvres sont perdues et le nom seul est arrivé jusqu'à nous ; de ce nombre est Milon de Lagny, le bon Milon, dont les richesses étaient le bien du pauvre et dont Guiot de Provins, l'auteur de la *Bible de Guiot*, a dit :

*Mes Milon de Leigni qui meint povere mercie
 Quel mōt oit si preudhom, tōt ert grād manādie
 Que en mout peu de tems ne l'oit tout guerpie.*

Mais Milon de Lagny qui maint pauvre secourt, le plus charitable qui fut au monde (littéralement, dont le monde entendit parler), tant était grande la misère, qu'en peu de temps il dépensa, pour la secourir, toute sa fortune. » Dans deux ouvrages postérieurs (*Petite histoire populaire de*

de Renaud de Pomponne, chevalier dont les prouesses furent tant louées et qui fut tué ignominieusement par un humble serviteur.

Pomponne (Seine-et-Marne), qui n'est aujourd'hui qu'un groupe de maisons relié à Lagny par un pont sur la Marne, fut au XII^e siècle un domaine assez important, dont la seigneurie relevait de l'abbé de Saint-Denis. En 1149, le seigneur Renaud dut être encore jeune et plein de vigueur, car en cette année il fit un de ces exploits auxquels il devait sa réputation. Dans un tournoi qu'avaient fait « crier » Robert, frère du roi et Henri, fils du comte Thibaud, Renaud de Pomponne fit prisonnier Anséric de Montréal, vassal du comte de Champagne. Après le tournoi, le jeune Henri, voulant négocier la mise en liberté du prisonnier, écrivit une lettre à Suger, abbé de Saint-

Lagny-sur-Marne, Lagny, 1906 et *Les Gloires de Lagny*, Lagny, 1913), le même J.-A. Le Paire répète cet extraordinaire petit chapitre, nous fait savoir que le nom de ce vieux « poète » a été donné à une rue et ajoute (*Gloires*, p. 25) : « Ainsi, plus que ses poésies, la charité a sauvé de l'oubli le nom de Milon de Lagny. »

Tout cela est bien bizarre ; mais le vrai coupable — on l'aura sans doute deviné — c'est l'abbé Lebeuf. Dans son *Histoire de Paris*, t. IV, p. 563, après quelques mots sur Geoffroy de Leigny (*sic*), il écrit : « Milon de Laigny fut aussi un Poète de ce genre et vers le même temps. » Suit l'inévitable renvoi à Fauchet. L'on sait que Fauchet avait reproduit les trois vers cités, mais sans y ajouter le moindre commentaire. Les « poésies » de Milon sont donc l'invention de l'abbé Lebeuf. Si l'on veut bien relire les premiers mots du chapitre de Fauchet, on y verra la source de la méprise de Le Paire, qui attribue à Guiot de Provins (!) ces vers de Thibaud de Marly.

Denis, suzerain de Renaud, prenant rendez-vous avec lui à Meaux, pour cet objet ¹.

Dans une charte datée de 1157, le nom de Renaud de Pomponne se trouve parmi ceux des seigneurs qui prêtèrent serment au roi Louis VII que le comte de Meulan observerait certaines conventions concernant sa terre de Gournay ². Son nom se trouve dans d'autres actes sans intérêt et aussi sur la liste des vassaux du comté de Champagne, car il possédait deux fiefs dans les châtelainies de Meaux et de Château-Thierry ³. Si les dates que Longnon attribue à ces listes sont exactes, Renaud dut être encore vivant en 1172. Dans une charte de l'abbaye de Notre-Dame du Val, datée de 1165 ⁴, on trouve parmi les témoins : Joh[ann]es filius Reinaldi de Pomponia, ce qui semble indiquer que Renaud n'avait pas encore été tué « par le coup d'un garçon ». Nous ne saurons probablement jamais la date de cet événement qui avait tellement frappé l'imagination de Thibaud de Marly ⁵.

Le but que j'ai poursuivi en faisant ces recherches a été l'éclaircissement de certains passages de notre poème. J'ai voulu donner la réponse aux questions

¹ H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, III, 24 ; texte de la lettre dans Dom BOUQUET, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, XV, 511. — Les tournois avaient été condamnés par l'Eglise et celui-ci avait été vivement opposé, mais sans résultat, par saint Bernard et par l'abbé Suger ; voir l'ouvrage cité plus haut, p. 22.

² DUCHESNE, *Historiae Francorum Scriptores*, Paris, 1641, t. IV, p. 585.

³ LONGNON, *Livres des vassaux* (1172-1222), nos 781 et 1062.

⁴ B. N., lat., 5462, p. 178.

⁵ Je cite pour mémoire deux ouvrages où il est question de Renaud de Pomponne : L'abbé LEBEUF, *Histoire de Paris*, II, 507-9 ; l'abbé RICHARD, *Notice sur Pomponne-les-Lagny*, Lagny,

que le président Fauchet dut se poser toutes les fois qu'il soulignait un de ces noms propres dans son « volume de la bible Guiot », et je crois y avoir en partie réussi ; si je n'ai pas trouvé la clef de tous ces mystères, ce n'est pas faute d'avoir cherché ! En même temps, si je ne me trompe, j'ai réussi à jeter un peu plus de lumière sur l'auteur du poème sur ce Thibaud de Marly qu'on avait déclaré « inconnu ». Si le Thibaud de Marly des chartes, le Thibaud historique, n'était pas le Monseigneur Thibaud de Marly à qui les copistes attribuent notre poème, ne serait-ce pas un peu étrange, vu que le second Thibaud possédait précisément les renseignements que le premier Thibaud n'aurait pu ne pas posséder ?

1889 (sans valeur). L'abbé Lebeuf cite, toujours d'après Fauchet, les vv. 317-18, 320-21 de notre poème ; il assure que « ces deux derniers vers disent clairement que le père de Renaud de Pomponne avoit été tué par un garçon », mais il ne sait pas de quel Renaud il s'agit.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. Chartularium monasterii Prulliacensis, ord. Cisterc., in dioec. Senon., quod ex chartis conf. Rog. de Gaignières, ms. xviii^e siècle. Paris, B. N., lat. 5469.

a. Petrus de Egliniaco miles [mot illisible] et hospites (p) sui de Egliniaco — 1133 (p) .Sciant pre[sente]s pariter et futuri q[uo]d Girardus de Montiniaco p[ro]fec[tur]us Jherosolima[m], reliquit S[ancte] Marie Pruliensis habendam partem decime qua[m] tenebat in terra Curtabovis — Testes : Ansellus, Erastus et [nom illisible], filius ejus, Ansollus fr. pagani Muceri, Angisus (p) et Guarnerus fratres Ermenjardis uxoris ipsius Girardi, Bosinus (p), Martinus et Rollandus filius ejus. Hoc concessit Ermenjardis, ux[or] dicti Girardi et filius eorum Hugo [deux mots illisibles].

Sigillum Henrici Senon[is] arch[iepiscopi].

[mot illisible] perdu. (P. 108.)

b. Quoniam preteritorum oblivio dissensionis existere solet occasio, eapropter tam modernorum quam postrorum consulentes concordie : In nomine S[ancte] et Indiv[isi]ue Trin[itatis] presentibus et futuris scripto presenti declaramus quod Girardus de Montiniaco et filius ejus Hugo, cum comite Henrico Jerosolimam profecturi, dederunt ecclesie Pruliensis terre particulas octo, hac libertate possidendas ut nec censum nec deciman nec aliam omnino consuetudinem pro eisdem terre particulis ulli prorsus Prulienses persolvant. Quarum alie quidem sunt juxta Pruliense stagnum, infra viam que de Pruliaco per Britone viam tendit usque ad terras et prata Anne matris Bonardi de Montiniaco. Alie vero ex altra parte stagni et rivi qui de Montiniaco in ipsum stagnum influit

usque ad boscum qui dicitur Willard, satis aperte designate et per metas ipsis terris affixas divise. Octava autem ipsius terre particula ultra boscum Coldretum sita est juxta montem Mellitum scilicet versus Villenas. Hec qui (?) ut suprascriptis Girardo videlicet et Hugone Prulicensi Ecclesie data, sic (?) ab ipsius Girardi ux[ore] Ermengarde apud Montiniacum benigne sunt laudata, audientibus his qui presentes aderant testibus : Odone scilicet Grignun, Odone pastorello, Herberto costardo de Nangeis (?), Lanfredo de Grandi-putuo (?), et Elrando fratre ejus. Hoc donum nepos etiam prefati Girardi Stephanus (?) Pinguis, uxor ipsius Stephani (?), soror ejus et sororis maritus Pruvini la[u]daverunt. Testibus his qui pr[esent]es audierunt f[rat]re videlicet Constantino, domus Dei Pruviniensis priore, Anselmo [deux noms illisibles], Beleri (?)... vico carnifice Teoderico Rufo. Quia vero terra predicta ad ecclesia[m] Sancte Columbe senonis feodum p..., Odo, Dei gratia ejusdem ecclesie abbas ordinatus, superscriptam Girardi et Hugonis donationem post... remoto calumpnie totius obstaculo Pruliacensibus cum libere et integre perpetuo possidendam ... ominus (sic) terras quas Ecclesia Pruliacensis ... scilicet Roscelino et Teobaldo Sancte Columbe abbatibus cum laude et assentu totius capituli... acceperat et ante mea tempora libere et integre diu sine calumpnia tenuerat eadem libertate a predecessorum meorum temporibus possederat predicta(?) ecclesia Pruliacensis concessi integritate q..... metas et loca determinata ipsi monachi Pruliacenses easdem terras integre possideant. Lib...ret secundum quod carte predictorum dompnis scilicet Roscelini et Teobaldi abbatum sigillis roborate continent nec decimam nec aliam omnino (?) consuetudinem nisi de censu offenderint persolvant quem videlicet censum singulis annis ubi et quando constitutum est reddent. Terram enim supradictam Girardi et Hugonis ita liberam possedebunt quod nec censum nec decimam nec aliam consuetudinem per (sic) ea dabunt. Hec igitur ora[tionem] ut presens carta continet, Ego abbas Odo laudavi et concessi in presentia et audientia eorum qui aderant adientibus, scilicet Dompno Radulfo Sancti Petri Melodunensis abbate, Teobaldo abb[at]e de Chalmis, Rainaldo abb[at]e Joiacensi, Norpaldo abb[at]e de Valle-Lucenti, Hugone abb[at]e de Sacri-portu. Harum

itaque terrarum que suprascripte sunt, terre scilicet de Curta-bovis et de Montemellito et terre Girardi possessio sicut in pre[sen]tia supradictorum testium Pruliacensibus est a me concessa ita postmodum a capitulo nostro laudata. (P. 11-12.) ¹.

II. Melun, Archives de Seine-et-Marne, H. 328 (Registre). In-folio, 534 feuillets, papier : Inventaire de tous les titres et pièces du trésor des archives de l'abbaye Notre-Dame de Preully, au diocèse de Sens.

a. Parchemin contenant la donation faite par Girard de Montigny étant allé à Jerusalem pour le salut de son ame et de ceux de ses predesseurs, à l'Eglise de N. D. de Prully perpetuellement [de] toute la dixme qu'il avoit et qu'il tenoit a Grateloup, savoir de tous les laborages que les Religieux de Prully faisoient valoir chaque année dans cette terre de quelque façon que ce fut ; ce qui fut accordé par Ermeniarde sa femme et Hugues leur fils. Sans date. (P. 121.)

b. Sans datte. Parchemin contenant la donation faite aux religieux de Prully par Gerard de Montigny et Hugues son fils à leur depart pour la terre sainte conjointement avec le Comte Henry ; de huit portions de terres à eux appartenant pour être possédé en propre par les dits Religieux sans être tenus d'aucun cens ny rente ; partie desquelles sont seituées près de l'Etang dudit preully, sous le chemin qui conduit par la bretonnerie de pruely jusqu'aux terres et pres d'anne Bonnard de Montigny, l'autre partie seituée, de l'autre coté de l'etang et du ruisseau qui coule de Montigny audit Etang, jusqu'au bois appelé Guillard, les dites terres sufisamment designées et divisées par les bornes, la 8^e partie de la ditte terre seituée audela du bois de Coudré près de Montmiel regardant Villene. Le tout confirmé par Ermengade femme dudit Gerard ses freres et neveux, et d'autant que les biens cydes-sus relevent de la directe et seigneurie de l'abbaye de Sainte Colombe de Sens, cet acte a été autorisé par Odon abbé de la d[it]e abbaye. Lequel s'en est demy et en a Investy la ditte abbaye pour en jouir avec les memes droits, honneurs et

¹ Les lacunes pointillées sont ainsi dans le manuscrit.

privileges investissant de plus les dits religieux de toutes les acquisitions par eux faites dans la ferme de grateloup, celles de montmiel comme les cy devant abbés de S^{te} Colombe, avec exemption de toute dixme par droit, usage, coutume et de tous cens quelconque. (P. 4.)

c. Déc. 1163. Bulle d'Alexandre III, qui à l'exemple d'Adrien IV, son prédécesseur, confirme à l'Abbaye de Prully et aux religieux ... tous les privilèges et fonds de terre qu'ils ont possédé jusqu'à ce jour par la liberalité des rois et des Princes, de même que par les oblations des fidèles, soit aussy par telle autre voye juste et raisonnable, et qu'ils pourront desormais acquerir ou obtenir par la concession des Souverains Pontifs : savoir La Grange appellée de Beveer, etc. La partie que la dite abbaye possede dans Villemongis, Ville-siou (?) et de Bruze tant en propriété que par droit d'usage, et tout ce dont elle jouit par les aumones et donations à elle faite par Galeron de Blene... De plus tout ce qui luy appartient dans les tenemens et communaux de Gaudefroy Eventet, d'Aveline de Souderie, Hatton et Simon d'Esligny, Gerard de Montigny, etc... La ditte bulle en latin et donnée à Sens sous Hugues abbé de Prully. (P. 18.)

TEXTE DE C

- I A ce ke uoi en le siecle ai pense longement
 Por ce uos uoil mostrer le mien entendement
 Puis ke lem me comande e nul nel me defent
 Si est bien ke jeo die la ou jeo pens souent
 Por ce ke ne sai de lettre le dirrai plus breuement 5
 Kant deu fist cel e terre e le commencement
 Le solail e la lune e tuit le firmament
 E le eir e les esteils e la mer e le uent
 De sa manere sunt tuz li quatre element
 Angles por lui seruir fist il dignement 10

 Mais vne grant partie en erra folement
 Encontre lui se orgoillèrent tant furent bel e gent
 Ke il uodreient regner uers deu omnipotent 15
 Icele creature pecha primerement
 Le eritage forfirent bien fu ne ki la tent
 Kar nostre deu ke tuit poet e aprent
 Por lorgoail kil uit en eus sen uenga durement
 Kil les fist trebucher du riche pauement 20
 Aual en sel abime en vn liu de torment
 En enfern le puant ou ia feu ne esteint
 Vnc puis ne amerent deu ne ceo ke a li apent
 Lur nun e lur beaute remua ledement
 Angles furent de primes ceo sachez a escient 25

I. 2 Placé après le v. 4 dans B || 3 Manque A || 4 pense A || 5 Manque B || 6 et le c. B || 8 A répète le second hémistiche du vers précédent ; la m. et la gent B || 9 De sa main sont ouvre B || 10 ceus B || 12 nus empereres B || 15 raignier B || 17 L'eri-

TEXTE RESTITUÉ

A ce que voi ou siecle ai pensé longuement ;
 Por ce vos vueil retraire le mien entendement ;
 Puis qu'en le me commande et nus nel me deffent,
 Si est biens que je die ce ou je pens sovent ;
 Por ce que ne sai lettres, le diré plus briement. 5
 Quant Dex fist ciel et terre des le commencement,
 Le solail et la lune et tout le firmament
 Et l'air et les estoiles et la mer et le vent
 (De sa manere sont tuit li . iiii . element),
 Anges por lui servir ces forma dignement 10
 Et estora les sieges si ordeneement
 C'onques rois n'empereres nou fist si richement.
 Mes une grant partie en erra folement :
 Contre lui s'orgueillirent, tant furent bel et gent,
 Que il voldrent regnier vers Deu omnipotent. 15
 Icele creature pecha premerement,
 L'eritaige forfirent ; buer fu nez qui l'atent !
 Car nostre sires Dex, qui tot puet et comprend,
 Por l'orgueil qu'il i vit s'en ven[ge]a durement :
 Il les fist trebuchier dou riche pavement 20
 Aval en cel abisme, en un leu de torment,
 En enfer le puant ; honis est qu'i descent !
 Ainz puis n'amerent Deu ne quant qu'a lui apent.
 Lor nons et lor beauté remua laidement :
 Angre furent a Deu, ce sai a escient ; 25

tage forfist bon fu nez B || 19 que il vit li annuia forment
 A, sen vencha ledement B || 20 Il le fist B || 23 nenmerent
 deu ne ce qua lui a. B || 24 lor servises renoia A || 25 ce sai
 certainement B.

Ore ont a nun debles partuit comunablement
 Solunc ceo ke furent beaus ore sunt leid e pulent
 Mult est fous e hardi ke pour ne ne prent
 Deu dist a sei meismes kil freit une gent
 Por reemplier les seges par sun comandement 30
 Fist adam en sa forme e eue ensement
 Du lumun de la terre sanz nul enseignement
 Puis lur dona memoire du seynt espirement
 Ke chescun crestien le auctorite prent
 Jl lur deuea la pome uos sauez bien coment 35
 Kant le diable le sout si len pesa forment
 Par mal e par engin e par deceuement
 Prist conroi kil pecherent asez hastiurement
 E deu por le forfait e por le frangement
 Les geta del seynt liu ke peche ne consent 40
 En la peine les mist ke chescun de nus sent
 E ceo siecle dura cinc mil aunz uerrayment
 Por mult petit pru i furent meint dolent
 Ke adam mordi en la pome sur le defendement
 Par ceo morerent primes nostre primer parent 45
 E furent en enfern sanz nul arestement
 Ne ia bien kil feissent ne lur vausit rien
 Nes il lour estust estere tuit parmanablement
 Par piete e par grace le fist deu sutiument
 E par seynte sapience e par anuciement 50
 Descendi en la uirgine e prist anumbrement
 En sun dreit terme nasqui en betlehent
 Si cum fu dit auant tot couertement
 Les angles les nuncierent le ior apertement
 Apres au pasturs chanterent ceo chant mult duzement 55
 Ke deu ert ne en terre tant glorieusement
 Ke pes a tuz iceus ke auereient bon talent
 Lors amena lesteile les treis reis del orient
 Jceus seignurs lui firent le premerein present

26 Or ont nons a deables trestoz communalment B||27
 Son ; sont il A||29 qui fera B||30 aamplir B||31 a sa f.
 B||33 *Manque* A||34 a bautestire tient B||37 Par art et
 par eging B||38 assez a escient A||39 por forfait A, por
 lor f. B||40 de saint leu A||42 Icil B||43 firent B||45 meil-

Or ont a non deable partot communement ;
 Sonc ce qu'il furent bel, sont or lait et pullent.
 Molt est fox et hardiz qui grant paour n'en prent.
 Dex dist a soi meïsme qu'il feroit une gent
 Por raemplir les sieges ; par son commandement, 30
 Fist Adan en sa forme et Evein ensement
 Dou limon de la terre, sanz nul enseignement ;
 Puis lor dona memoire del saint esperiment
 Que chascuns crestiens en baptestire prent.
 Il lor vea la pomme, vos savez bien comment. 35
 Quant deables le vit, si l'em pesa forment ;
 Par mal et par engin et par decevement,
 Prist conroi qu'il pechierent assez hastivement.
 E Dex, por le forfait et por l'enfraignement,
 Les geta deu saint leu qui pechié ne consent ; 40
 En la painne les mist que chascuns de nos sent.
 Et cil siecles durra . v . mil anz voirement.
 Por molt petit de preu i furent maint dolent.
 Qu'Adans mort en la pomme sor le deffendement,
 Par coi morurent primes nostre premier parent 45
 Et furent en enfer sanz nul retenement ;
 Ja biens que il feïssent ne lor vausist neant
 Que nes esteüst estre tout pardurablement.
 Par pitié et par grace le fist Dex soutilment,
 Par sainte sapiënce et par ennoncement, 50
 Descendi en la Virge et prist aombrement
 Et a son droit termine nasqui en Belleent.
 Qui qu'en eüst parlé devant covertement,
 Li ange l'anoncierent le jor apertement,
 Et as pastours chanterent cest chant molt hautement 55
 Que Dex est nez en terre tant glorieusement
 Et peis a touz ices qui avront bon talent.
 Lors amena l'estoile les trois rois d'Orient ;
 Icil seignor li firent le premerain present

lor parent *B*||46 retournement *B*||48 Ne li esteust *B*||51
 anombrement *B*||54 par tout communement *A*||55 cel
 chant *B*||56 ert nez *A*||57 *Manque B*||59 Il cil seignor *B* ;
 i firent *A*.

De offrendre deuise chescun par espirement	60
Or . e encens . e mirre . par bon entendement	
E deu lur enseigna e fist demostrement	
Ke il esteit li haut sires a ki le mund apent	
E ceus de lui a vrer ne furent mie lent	
.	65
.	
.	
E cil sire fu ne par semblant pourement	
Mais iceo demonstra il e fist chastement	
Ke riche home deit estre en cest siecle umblement	70
James nauera fiance en sancte nen iuent	
Ke se passe plus tost ke quarel se descent	
Mais iames ne passera cil ke a deu se prent	
Mult sunt beles a conter tot si errement	
E meillur a oir a celi ke les entent	75
Mais li ieus feluns igarderent malement	
La uerraie profecie de lur pontificent	
Ke lor dist ke vns morreit por tuz communement	
Por nos tuz morrut deu ne poet estre autrement	
Mult par deuons amer sun resuscitement	80
Kil nos en getta denfern e tret a sauueement	
E ki en ceo crerra par bon repentement	
Il ert en parais ou sunt li innocent	
Por ceo sunt cil perduz de la loi moisent	
E turc e arabi boideuin e persant	85
Ke sieuent ke tuit poet e par tuit se estent	
E si ne uelent crere le suen aduenement	
Mult en auerunt grant honte al ior de iugement	
Kil irrunt en enfern ieo le sai a escient	
E vient auant ke de ceo me dement	90
Le seynt ewangeliste entrai a garant	

60 D'offrandes devisees A, D'offrande devisee B ; chascuns AB || 61 Or et argent A || 63 ou tout li monz A || 64 Et cil qui laourerent B || 65 Chascuns AB ; repaire A, envoia B ; seinement B || 66 Que Herodes ne peust A || 67 Par ce B || 68 Icil B || 69 Mes ici A, Mes il se B ; fist hastivement B || 70 siecles A || 72 descent AB || 73 ja ni A, ja nel B ; se rent B || 74 tuit si boen e. B || 75 Et meillors B ; qui lentent A || 76

D'offrandes devisés chascun par esperment : 60
 Or et encens et mirre offrirent bonement.
 Et Dex lor enseingna et fist demostrement
 Qu'il estoit li hanz sires a cui li monz apent,
 Et cil de l'aorer ne furent mie lent.
 Chascun en son reaume envoi[e] sauvement 65
 Qu'Erodes ne lor puisse vendre son maltalent,
 Par qui furent ocis li milier et li cent.
 Et cist sires fu nez par semblant povrement,
 Mes ice demonstra et fist chastiement
 Que riches hom doit estre en cest siecle humblement ; 70
 Ja mar avra fiance en avoir n'en argent,
 Que ce passe plus tost que quarriaux ne destent,
 Mais ja ne passera cil qui a Deu se prent.
 Molt sont bon a conter trestuit si errement
 Et meillor a oïr a celui quis entent. 75
 Mes li Juif felon garderent malement
 La voire profecie de lor pontificent
 Qui lor dist c'uns morroit por touz communement.
 Por nos touz mourut Dex, ne pot estre autrement.
 Molt par devons amer son resuscitement, 80
 Qu'il nos gita d'enfer et traist a sauvement ;
 E qui ensi croira par bon esperement
 Si iert en paradis ou sont li innocent.
 Por ce sont cil perdu de la loy Moÿsent
 E Tur et Arrabi, Bedoïn et Persant, 85
 Qu'il sevent que tot puet et que partot s'estent,
 Et s'i ne vuelent croire le sien avenement,
 Molt en avront grant honte le jour dou jugement,
 Qu'il iroent en enfer, jel sai a escient ;
 Et se nus vient avant qui die que je ment, 90
 Le saint ewangeliste vous en trai a garant.

Mes li gieue felon garderont folement B || 77 profetiee A || 78
 Qu'il lor A || 79 Manque B || 81 Qui B ; mist a s. B || 82 Et qui
 si le A ; par boen entendement B || 83 En p. sera B || 86 Qui
 B ; sespant B || 87 Et se il vuelent A, Et si ne volent B || 88
 grant duel au jor B || 89 Qui B ; gel sai certainement
 B || 90 Et nul vient avant A || 91 Li B.

- II Mult ai pense au secle de ceo ke ieo le conui
 Mi sires me pria kant ieo parti de lui
 Ke teile chose feisse ke pensisum amdui
 Solunc ke ieo sei ke ieo pense e ke ieo sui 95
 Vodrai uerite dire sanz rien mettre danui
 Ja ne me disdirra nul ke leuast nui
 Ke le delit del monde ne ueine a tiel ennui
 Jnia home ne feme celui ne cetui
 Se il ne guerpi le siecle ke le secle ne gerpit lui 100
- III Du secle uodrai dire ceo ke ai en pense
 Mult par serra dolent ke trop lauera ame
 Cil ke plus se delitent plus sunt malure
 Puis ueez nulli mes ke uiue sur tae
 E cil ke plus iest solunc sa uolente 105
 Tant fait il noanz ieo le sai de uerite
 Si est par le monde de plusurs esproue
 Seignurs ne sumes pas ici en nostre herite
 Ainz sumes sanz faille a vn home comande 110
- Sur chescun tient sespee si a sun cop leue
 Ja ne refusera le iefne por leigne
 Le poure por le riche le fol por le sene
 Le grant por le petit le lai por le lettre
 Tuz nus couient morir issi est il garde 115
 Chescun auera de terre solement sun este
 Lors le cocherunt en si estreit fosse
 Ke si il serreit tuit seyn fort e en sancte
 Ne se turnereit il si il lauoit iure
 Puis ke i serreit couert est de uos oblie 120
 Ja ne uerrez nulli tant se est desire
 Ke ia puis ueer le uoille ke il ert en terre
 Lors trouera chescun ceo ke il a ouere
 Se il a eu richescs ne chastel ne cite

II. 92 el siecle B || 93 Mi sires me proia B || 94 que preissons
 B || 95 je pens et je sai qui je sui B || 96 sanz mestrie dautrui
 B || 100 Se il ne lest le siecle le siecle ne lest lui B || III. 101
 gi ai pense A || 103 Cil qui melz B ; se A ; cil sont B || 104

I Molt ai pensé au siecle despuis que jel connui.
 Mes sires me pria, quant je parti de lui,
 Que tel chose feïsse ou pensissons andui.
 Selonc ce que je sai et je pens et je sui, 95
 Voudrai verité dire sanz metre de l'autrui.
 Ja ne m'en desdira nus hons qui levast hui
 Que li deliz dou monde ne viengne a tel anui
 N'i a homme ne fame, ne cestui ne celui,
 S'il ne guerpist le siecle, qu'il ne guerpisse lui. 100

II Dou siecle vous vueil dire ce que j'ai enpensé :
 Molt iert chascuns dolenz qui tant l'avra amé ;
 Cil qui plus s'i delitent plus sont maleüré.
 Pou veez mes nului qui vive son aé
 Et cil qui plus i est selonc sa volenté 105
 Tant i fet il noauz, jou sai de verité ;
 Ainsic est de plusors par le mont esprové.
 Seignor, ne sommes pas ci en nostre herité,
 Ainz sommes a un homme sanz terme commandé
 Qui desor toz les autres a la grant poësté ; 110
 Sor chascun tient s'espee, si a son cop levé :
 Ja ne refusera le geune por l'ainz né
 Le povre por le riche, le fol por le sené,
 Le petit por le grant, le lay por le letré.
 Touz nos covient morir, einsi est esgardé. 115
 Chascuns avra de terre soulement son esté ;
 Lors le getera l'en en si estroit fossé
 Que se il restoit vis et forz et en santé,
 Ne s'i torneroit il, se il l'avoit juré.
 Puis que la est coverz, ez le vos oblié. 120
 Ja ne verrez nullui qui, tant l'ait desirrê,
 Ja puis veoir le quierre qu'il l'avra enterré.
 Lors trovera chascun[s] ce qu'il avra ovré :
 S'il a eü richesce ne chastel ne cité,

Poi voit en mes *B* || 107 Et ansint de *p. B* || 108 pas tuit
B || 110 *Manque A* || 112 *Manque A* || 114 Le grant por le
 petit *B* || 117 Lors le coverra len ainsi estroit f. *A* || 118 estoit
B ; vif *A* || 120 lavez vous oublie *A* || 123 chascun *AB*.

Tant serrat plus dolent si il nad issi erre 125
 Solunc ceo ke seyte eglise li auera comande
 Autre si de poure solunc sa pouerte
 De nul pelerinage ni auera ia parle
 Ne de chauce fere ne de moster leue
 Ne il porrunt pas dire ke il ne lur seit roue 130
 A meintenir les poures a estre en charite
 E leisser coueitise ke porte enfermete
 De tuz les maus ke sunt defenduz e ueez
 Mult angossement lur sera reprouez
 Al ior de iugement kant li boneurez 135
 Jrrunt en parais en la riche clartez
 Ja mar emblerunt eueske ne abbe
 Ceus ke les secrez sieuent de la diuinite
 Ke par dreit reisun lur ont dit e mostre
 Coment il porrunt estre a ihesu a corde 140
 Bien poet chescun de sei penser coment il a oure
 Kar cil sen deliuerunt e cil sunt encombre
 Mais kant de deu parolent pou sunt escote
 E dit li un al autre cestu ad bien sarmone
 Ja auereit bien tost beu plein hanap de clarte 145
 Jci perde dunc la merite e le gre
 Vne chose sachez bien du rei de maieste
 Si duns ne poent estre par nuli rechate
 Mais sa misericorde a meint home sauue
 Si tuz cil diseient ke erent de mere ne 150
 Puis deu out adam a sa ymage forme
 Jl ne porreient dire la *grant* bonurte
 Au plus poure ke ert en parais pose
 Tant serrunt hautement en parais apele
 Joefne sanz enuilir riche sanz pouerte 155
 Chescun serra plus cler ke solail en este
 E cil denfern sachez serrunt si malure

125 Molt B ; se il nen a erre B || 126 Selonc que B || 127 le
 pauvre AB || 128 mar i avra p. B || 129 faire (fere B) AB ;
 mostier cele A || 130 Nus ne porroit pas dire qui B || 134 Molt
 B || 138 Ne ceus qui lescrit B || 139 Que par d. r. lont oi et
 m. B || 140 Comment il pueent A, Coment il puent B || 141

Mont puet estre dolenz, s'il nen a si erré 125
 Selonc com seint' eglise li avra commandé ;
 Et autressi [dou] pauvre selonc sa povreté.
 De nul pelerinage n'i avra ja parlé
 Ne de chauciee fai[t]e ne de mostier levé,
 Ne ne porront pas dire que ne lor soit rové 130
 A maintenir les povres et estre en charité
 Et lessier covoitise qui porte enfermeté
 De touz les maus qui sont deffendu et veé.
 Mont angoissousement lor sera reprové
 Le jor dou jugement que li bonaüre 135
 Iront en paradiz en la riche clarté.
 Ja mar en blasmeront evesque ne abbé,
 Ceus qui les escriz sevent de la divinité
 Et par droite raison lor ont dit et mostré
 Com li [porroient] estre a Jhesu acordé : 140
 « Bien penst chascuns de soi comment il a ovré,
 Quar cil s'en delivrerent, cil en sont encombré. »
 Mes quant de Deu parolent, mont sont pou escouté,
 Ainz dit li uns a l'autre : « Cil a bien sarmoné,
 Ja avroit tost beü plain henap de claré. » 145
 Einsic perdent de Dieu l'amistié et le gré.
 Une chose sachiez dou roi de majesté :
 Si don ne peuvent estre par nului acheté,
 Mes sa misericorde a maint homme sauvé.
 Se tuit cil en parloient qui furent engendré 150
 Puis que Dex ot Adan a s'image formé,
 Ne porroient il dire la grant beneürté
 Des plus povres qui erent en paradiz posé.
 Tant erent richement la sus enluminé,
 Jone sanz enveillir, riche sanz povreté ; 155
 Chascuns sera plus clers que solauz en esté.
 Ce sachez, cil d'enfer seront maleüré :

Bien pert chascuns a soi coment il a garde B || 142 Car cil
 qui sen d. B || 144 Et B ; mont a bien s. A || 145 Il avroit
 B || 148 Se donc ne poet B || 150 le disoient A || 151 a sa forme
 forme A || 153 Des povres qui seront B || 154 *Manque* A || 155
Manque B || 157 Or sachiez B.

El monde nad nul home tant eit de leaute
 Sil aueit par mort le siecle trespasse
 E en enfern un oret este 160
 E sentu la peur e ueu le oscurte
 Sil reueneit en uie e en prosperite
 Ke iames fait mal tant serreit effree
 Le angoisse ne la dolur dunt il a a plente
 Plus ke porreit dire nul home de mere ne 165
 Bien sai a escient kil auereit plus bonte
 Ke unkes nout seynt estefne ke fu lapide

- IV Mult est le cors uers lalme fel e contrarious
 De sun *grant* damage est li plus enuious
 Dunt il serra vncore dolent e corecous 170
 Ke sei meismes oscit il fait ke outragous
 Mult deuereit chescun estre de bien faire enuious
 Por estre en parais od les boneurous
 E porter corone ouec les glorious
 Mais sathanas ne lesse ke mult est enuious 175
 Jl est lie del pechie del aumone est hontous
 Ke plus fait sun seruise plus fait de maleurous
 Cil lur rendra merite ke nest pas vblious
 Ore i a gent ke dient ie ne puis aler sus
 Dunc auerunt compaignie od les felons lous 180
 Jl auerunt *grant* pour en enfern le hidus
 Kar la est tuit li parmanables feus
 Debles les atendent ia ne serrunt pitous

 De nule rien del monde nerent tant desirous 185
 Cum de la mort auer tant ert anguissous
 Mais il serrunt tost dis chaitifs dolerous

 Apres la grant ardure serrunt plus frillus

158 El mont na un sol home B ; de tant de loiaulte
 A || 159 *Manque* B || 160 Se en enfer avoit demie leue este
 B || 161 Et sentist B ; et denfer la nerte A, del feu et
 lamerte B || 162 Sil revenist B || 163 Qu'il james B || 164 dont
 il a p. B || 165 puet dire B ; cil qui nuns piez(?) furent ne
 A || 166 avront AB || 167 Conques not s. T. qui ocis fu por
 De B || IV. 168 et fel et c. A || 169 molt liez B || 170 Donc
 B || 171 meismes A ; il est mont o. A || 173 o les bons aurous

Ou mont n'a pas . i . homme, tant ait deslealté,
 Se il avoit par mort le monde trespasé
 Et en enfer avoit demie lieue esté 160
 Et senti la puor et veü la nerté,
 S'il revenoit en vie et en prosperité,
 Que james feïst mal, tant l'avroit eeffré
 L'angoisse et la dolor dont i a a plenté,
 Plus que ne pueent dire tuit cil qui or sont né ; 165
 Ainz sai a escient qu'il avroit plus bonté
 Que n'en ot sain[z] Thomas qui fu ocis pour Dé.

IV Molt est li cors vers l'ame fel et contrarïous ;
 De son greingnor damage est plus liez et joïous
 Dont il sera encore dolenz et corrouçous. 170
 Qui soi meïsme ocit, molt fet que outragous.
 Molt devroit chascuns estre de bien faire angoïssous
 Por estre em paradis, ou leu beneürous,
 Et porter la corone avec les glorïous.
 Mes anemis ne lesse, qui mont est engignous ; 175
 Il est liez dou pechié et d'aumosne hontous.
 Qui plus fet son servise plus est maleürous :
 Cil l'en rendra merite, qui n'est pas oblious.
 Or i a gent qui dient : « Je ne puis aler sous. »
 Est ce donc compaignie d'oailles et de lous ? 180
 Il avront grant peor en enfer le hisdous,
 Que la est tot ades li parmenables fous ;
 Deable les atendent qui ja n'ierent pitous,
 Ainz ardront cors et ames, mains et piez et chevous.
 De riens qui soit ou monde n'ierent tant desirous 185
 Com de la mort avoir, si ierent angoïssous,
 Mes il vivront toz jorz cheti[f] et langerous.
 Cuers ne porroit penser com il seront tristous :
 Apres la grant arson s'ierent molt plus frilous

A || 174 Et por porter corone comme li g. A || 177 Qui miex
 B || 178 *Manque* A || 179 je ni puis A || 180 Est ce donques com
 paine doalles avec leus B || 181 Molt avront B ; ml't puor
 A || 182 Et A ; le pardurables feus B || 183 Deables B ; Deables
 les atent qui ja neniert p. A || 184 *Manque* A || 185 si desirreus
 B || 186 *Manque* B || 187 chetiz A, chaitis B ; maleureus B || 188
 com erent angoisseus B || 189 erent ml't plus frileus B.

- Ke ne porreie dire en vn an ou en dous 190

 Ke plus seit e plus ueit e plus est perecous
 Mult sen aparceut bien dan girard de baious

 Bien se garda de aler en sel liu tenebrus 195
- V Ceo ke ieo uus uoil dire auez souent oi
 Sachez ke ceo nest mie daucher ne de landri
 Ainz vus uoil ameintiuer de symon le cresp
 Ke le conte real sun pere deffui
 E troua en sa boche un crapout mult hai 200
 Ke li mangout la lange dont il auoit menti
 Li quens uit la merueille tuit sen espanti
 Dampnedeu reclama ken la croiz fu peni
 E de la seinte uirgine en bethleem nasqui
 E ceo doint le mien pere ke tant chastials basti 205
 Ja naueit il en france cheualer tant hardi
 Ke osast uers lui faire ne noise ne hasti

 Kankil aueit en siecle le lessa en hai
 Tuit le lessa por ueir kant sa terre en guerpi 210
 Dedenz vn forest en exil sen fui
 La deuint charpentiers icele ordre choisi
 Cele uie mena tant kil a febli
 Puis reuint al aumome engis demendi
 Mais cil nest mie poures ke deu a reempli 215
 Mult ifirent grant ioie kant a reme mori
 Ausi ont ore chescun sun age fini

 Si serra en la gloire dont lorgoail chei
 Mult la bien entendu dan Girard de montargi 220
 E li seynt arceueske ke cria a haut cri

190 ne en d. A || 191 Ml't essera honniz A || 192 Qui melz
 pert et plus vaut et plus est poereus B ; et plus croit A || 193
 dan guichart de beageus B || 194 Manque A ; Mile de Leigne...
 orgueilleus B || 195 Manque AB || 196 A ce que vos B || 197 dau-
 quier B || 199 raol B || 200 un bot et maint formi B || 201 Qui
 mengoient la bouche B ; dont jura et menti A || 202 ml't en
 fu esbahi A || 203 en la croiz fu mis A, en croiz se parti

Que ne porroie dire en un an ou en dous. 190
 Mal en sera bailliz cil qui sera de çous ;
 Qui plus set et plus voit plus en est pourous.
 Molt s'en aperçut bien danz Guicharz de Biaugous,
 (Et Mile[s] de Leign[i], qui n'est pas orgueilleus.)
 195

V Ce que je vos vueil dire et ce qu'avez oï,
 Saichiez que ce n'est pas d'Auchier ne de Landri,
 Ainz vos vueil amentoivre de Symon de Crespi,
 Qui le conte Raoul son pere deffoï
 Et trova en sa boiche un froit plus que demi 200
 Qui li mengoit la langue dont il avoit menti.
 Li quens vit la merveille, molt s'en espoeri,
 Damedeu reclama, qui en la croiz [pendi],
 Et de la sainte Virge nasqui par un mardi :
 « Est ce donques mes peres qui tant chastiauz broï ? 205
 Ja n'avoit il en France nul prince si hardi
 Qui osast vers lui fere ne guere ne estri ;
 Or le mengüent ci colovres et formi ! »
 Quant qu'il avoit ou siecle lessa et enhaï.
 Bien le lascia veoir, que sa terre en guerpi. 210
 Dedanz une forest en essil s'en foï ;
 La devint charbonieres, itel ordre choisi.
 Ceste vie mena tant que il affoibli,
 Puis revint a l'aumosne en guise de mendi.
 Mes cil n'est mie povres qui Dex a reampli ; 215
 Molt en firent grant feste a Romme, ou il mori.
 Ainsic eüst il ore son aage feni,
 Si fussons en dotance, mes or somes guarni
 Qu'il sera en la gloire dont il orguiex chaï.
 Molt l'a bien entendu Girarz de Monteingni 220
 Et li sainz arcevesques qui nos crie a haut cri

B || 204 a un m. *B* || 205 mi peres *B* || 207 vers lui osast *B* || 208
Manque A || 209 Quant quil lessa *A* ; maintenant enhaï *B* || 210
Manque B || 211 Et en une *B* || 212 Et... por deu qui ne menti
B || 215 Mes il *A* || 218 Si fust en aventure *B* || 219 la joie *A* ;
 dont li autres chei *B* || 220 retenu *A* ; girart de monttierri
B || 221 Et uns *B* ; prie *A*.

De lessier les pechez ou sumes en dormi
 Si nus creissum bien dan milon de lani
 De pardurable ioie porrum estre a fi
 Mais le siecle ne leisse ou sumus a lenti 225
 Ke mult par est malueis peior ke ieo ne di
 Kant ieo plus me conui e ieo plus me afi

 Kant le pere e la mere ont lur enfanz nori
 Lors uodreient kil fussent mort e en seueli 230
 Por auer leritage de ce il sunt seisi
 Quant quident il auer sel mal peni
 Mult en auerunt grant honte al plet en champ flori
 Ou tuz sumes mande e bani
 Li griu e li arabi. Li turc e ermeni 235
 Baudewin e persant geroine e iacopi
 E li gius ke pristrent deu en gestsamain
 E dient kil out lai mes il out failli
 Jl retendrunt la paille e lesserunt lespi
 E deu li nostre seignur se aparra issi 240
 Cum il fu mis en croiz a ior de uendredi
 Cher nos reprouera ceo ke por nos soffri
 Mult serrum pourus hontous e mari
 Quant nus uerum la plaie ou longis le feri
 J ni auera un sul ke ose crier merci 245
 Kar les seyns e les seintes ke plus lauerunt serui
 Tremblerunt de pour e sa mere autresi
 Le iugement ert fort a ceus ke serrunt peri
 Puis ke deu le uoudra tost serrunt departi
 Jl seignera les bons kant il auera maudi 250
 Ceus ke irrunt en enfern al puant enemi

 Lors se repenterunt e tendrunt a trai
 Kil unkes firent mal mais tart sunt repenti

223 Se nos icels et et A ; millon de leignei B || 224 De vie
 p. B || 225 endormi B || 226 *Manque* B || 228 homme charnel
 A || 229 le pere ou la m. B || 230 qui fussent B || 234 pleui
 B || 235 Li giu et li ermin li tur li arrabi B || 236, 237 *Inter-*
vertis B || 236 Indien et persant jordien jacobî B || 237 Et li
 giu qui prestrent deu dedenz gezemai B || 238, 239 *Manquent*

De lessier les pechiez ou sommes endormi.
 Se nos creüssons cels et Milon de Laingni,
 De pardurable vie porrions estre fi.
 Mes li siecles ne lesse, ou sommes alenti, 225
 Qui molt par est malves et pires que ne di.
 Quant je plus le connois et je mains m'i afi.
 Ou trovera l'en mes nul boen charnel ami ?
 Quant li pere et la mere ont lor enfant norri,
 Si voudroit il qu'il fussent mort et enseveli 230
 Por avoir l'eritaige de quoi il sont saisi.
 Quant cuident il avoir cel mal espenoï,
 Molt en avront grant honte au plet en Champ Flori,
 Ou tuit somes semons et mandé et bani :
 Li Grieu et li Hermin et Tur et Arrabi, 235
 Bedoïn et Persant, Jorgeïs, Jacobi,
 Et li Juïf qui pristrent Deu en Gessemani
 Et dient qu'il ont loi, mes il i ont failli :
 Il retindrent la paille et lessierent l'espi.
 Et Dex, li nostre peres, si appara ainsi 240
 Com il fu mis en croiz le jor dou venredi.
 Chier nos reproichera ce que por nos soffri.
 Mont serons peürous, hontouz et esbahi
 Quant nous verrons la plaie ou Longis le feri ;
 Ja n'i avra un seul qui ost crier merci, 245
 Quant li saint et les saintes qui miex l'avront servi
 Trembleront de paor et sa mere autresi.
 Li jugemenz ert corz a cels qui sont peri ;
 Puis que Dex le voudra, tost ierent departi.
 Il seignera les boens quant avra maleï 250
 Cels qu'iront en enfer au puant anemi.
 Deable les mainront, car d'els seront bailli ;
 Lors se repentiront et tenront a trahi
 Qu'il onques firent mal, mes tart sont repenti.

B || 240 si aparut issi *B* || 241 au jor del vendredi *B* || 242
 Dans *B* ce vers se place après le v. 244 || 243 correceus et marri
B || 246 qui bien *B* || 251 cil *B* ; le puant *A* || 252 Manque
A || 253 sen repeniront *A* ; a cheiti *A*, por trahi *B* || 254 Quant
 onques *A*.

- Aler les couendra en dolerous abbei 255
 Dunt le seynt escripture le conte e ieo le di
 Du dampnedeu ala kant de la croiz parti
 Si en geta adam e eue autre si
 Abraham e iacob. ysac e leiui
 260
 Daniel e ionas e li beau Vsai
 E les autres prodomes ke lores furent gari
 Cil seruient a deu ki lauront deserui
 A cinc mil doubles lur ert le iur rendi
 Kil auerunt lur seges ke lur sunt establi 265
 Ja nauerunt enuie tant erent en beli
 Li plus poures ke i serra ne retornereit ci
 Ke li dorreit le regne a riche rei henri

 Lors se entreamerunt plus leaument le uus di 270
 Ke le mere sun enfant ou oiselet sun ni

 VI Cil ke dampnedeu pert ueirement ad grant perte
 De tous les biens du monde chiet en si grant pouerte
 Ke quer ne poet penser coment ele seit sofferte
 Aler les couendra en dolerose deserte 275
 Ou senterunt tuit ke ceste parole est certe
 Kant dampnade de gloire fist parole aperte
 Ke en la seinte uirgine se umbra par la uerte
 Et out de humeinete char sa deite coueruerte
 Par ceo sumes enfranchiz nul alme nest couerte 280
 E la lei des gius est en fin deserte
 Ore est la prophecie daniel descouerte

 Ja perdu ne serrum si nest par nostre deserte

 VII Por nient ad auer ke nel siet despendre 285
 Le diable la saisi ke bien seit ces laz entendre

255 en doulerous abri A || 256 raconte en geremi B || 259 et
 ysac B || 260 *Manque* A || 262 sainz homes B || 263 qui lorent
 B || 264 ce jor A || 265 les hanz sieges qui lor sont e. B || 268
 au riche B || 269 de prophetes A || VI. 273 esce si grant p.
 B || 276 alisson B || 277 li rois des lors B ; en fist A || 279, 280

Aler les covendra ou doulerous abi 255
 Dont la seinte escripture reconté et je le di
 Que Damedex brisa quant de la croiz parti.
 Si en gita Adam et Evein autresi,
 Abraham, Ysaac et Jacob et Levi,
 Samouel, Geremie, Aaron, Moÿsi, 260
 Daniel et Jonas, Abacuc, Ysaï
 Et les autres prodomes qui lors furent gari.
 Cil s'en iront a Deu qui l'avront deservi ;
 A cent mile redoubles lor iert le jor meri,
 Qu'il avront la lor sieges qui tuit sont establi. 265
 Ja puis n'avront envie dou grant bien saint Remi ;
 Li plus povres qui iert ne retourneroit ci,
 Qui li donroit l'enor le riche roi Henri.
 Lors seront des prophetes tuit li mot acompli ;
 Il s'entraineront plus loialment vous afi, 270
 Que fame son enfant ne oiselet son ni.

VI Cil qui Damedeu pert voirement fet grant perte :
 De touz les biens dou mont chiet en si grant poverte
 Que cuers ne puet penser comment el soit sofferte.
 Aler les convendra en dolerouse herte 275
 Ou nos alions tuit, cest parole est certe,
 Quant Diex, li rois des rois, i fist miracle aperte,
 Qui en la sainte Virge s'aombra par la verte
 Qu'il ot d'umaine char sa deïté couverte.
 Par ce franchi noz ames, nule n'en est cuverte, 280
 Dont la loi des Juïs en fu et est deserte :
 Or est la prophetie Daniel descouverte.
 Il nos tendi ses mains, si a sa porte ouverte ;
 James n'iert nus perduz, se n'est par sa deserte.

VII Por noient a l'avoir cil qui no set despendre ; 285
 Deables l'a surpris, qui bien set ses laz tendre.

Intervertis B || 280 Por ce... nen est nule c. B ; couverte
 A || 281 Par quoi A ; gius B ; en fu or est d. B || 282 Et la
 grant p. B || 283 Si nos estent... la porte B || VII. 285 volt d.
 A || 286 son laz A.

E ceo est uerite nuls ne me poet reprendre
 Ke cil ne seit garri ke au bien se veut entendre
 E en uer deu auer le quer duz e pitous e tendre
 E por la sue amur a bien creire e a prendre 290
 Ke ieo neie au plus haut abesser e offendre
 Mais symon de crespî ne poet nuls entreprendre
 Mult hai coveitise mult uosit kele fust mendre
 Ke il la veit partuit largir e estendre
 Poi esparne de gent kele ne les vout suspendre 295
 Maint home fait ele malueis e meinte terre uendre

 Ou ele fait itant ke ele le fait pendre
 Quidez uos ke li tolur eit talent de rendre
 Nanil si il le ueist sacher le quer del uentre 300
 Ou ardeir en charbun ou en cendre
 Mais cil ke la tolu ne se porra defendre
 Ke ne li couienge son gueredon a tendre
 En enfern le puant lui couendra decendre
 En glace e en feu de angoisse le mal rendre 305
 Le ardur ne porreit dire nul clerc ke tant peust apprendre

VIII Mvlt est malueis cest siecle bien deit estre blame
 Ja nuls home en cest monde tant seit en parente

 Ke se puisse pestre tant ke vn an seit passe 310
 Kil noist tele nouele ke nest mie a sun gre

 Ki cest siecle lest por lautre il nest mie enseigne
 Ki or change por cendre il nest mie en seigne
 Kar tost est un age fini e trespasse 315
 E cil ke plus i est il ne vaut pas un dez
 La mort les consiut les iefnes e les eynez

287 *Manque A* ; cest *B* || 288 puet e. *A* || 290 prendre *A*,
 embrendre *B* || 291 enfreindre *B* || 292 pot *B* || 294 partout si
A ; esloignier *B* || 295 Por espaignier l'argent *B* ; quil nou *A*,
 que ne *B* || 297 soz le f. *A*, por le f. *B* || 298 Ou le grevoit tant
 quil le fet *B* || 299 Cuidiez vos que si ers *B* || 300 sil li veoit
A, sil i v. *B* ; sachier ou fendre *B* || 301 Et *A* ; gorge *B* || 302
 Mes qui la tolue ne se porroit pas d. *B* || 303 Quil li c. *A* || 305
 En a. et en f. *B* || 306 Ses dolors *B* || VIII. 307 bien doit *B* || 308

De cest[e] verité ne me doit nus reprendre
 Que cil ne soit garis qui a bien velt entendre
 Et vers Deu avoir cuer douz et pitous et tendre
 Et por la soe amor le sien servise em[p]rendre, 290
 Que je voi a plusors et brisier et offendre.
 Mes Symon de Crespi ne puet nuns entreprendre ;
 Molt haï covoitise (son vuel fust ele mendre)
 Que je voi ci partot eslargir et estendre.
 Pou esparne nului que nou vueille sorprendre, 295
 Maint avoir fet tolir et mainte terre vendre,
 Et au fort so[r] le foible la fait toz jorz porprendre,
 Ou il le laidit tant qu'il li fet au meins vendre.
 Cuidiez donc que ses fiz ait ja talent dou rendre ?
 Nenil, s'il [se] veoit le cuer sachier dou ventre 300
 Ou ardoir en un feu ou par la goule pendre !
 Mes cil qui l'a tolue ne s'en porra deffendre
 Que il ne li coviengne son querredon atendre :
 En enfer le puant le covendra descendre,
 En angoisse de feu et en glace et en cendre ; 305
 La dolor ne puet dire nus clers, tant sache aprendre.

VIII Molt est malves li siecles, molt doit estre blasmez.
 Ja n'i verroiz nul home, tant soit enparentez,
 Ne tant i ait richesce ne tant soit ennoiez,
 Qui i puis[t parester] tant c'uns ans soit passez 310
 Qu'il n'oie tel novele qui n'iert mie a ses grez.
 Povres si est [ou siecle] en plusors sens grevez.
 Qui por cestui pert l'autre, il n'est mie senez,
 Or m[ier] change por cendre et por noauz assez ;
 Car tost est nostre aages feniz et trepassez, 315
 Et cil qui plus i est, ne li vaut pas uns dez.
 La morz aconsieut touz, les vieuz et les puisnez,

Ja nus vers nului niert tant e. A ; en povretez B || 309 *Manque*
 B || 310 Que il puisse pas estre t. A ; Qui i puisse pas estre
 que B || 311 tiex noveles A ; que niert A, qui nest B ; mie
 sesez B || 312 *Manque* A ; Povres si est molt B || 314 Or molu
 change a A, Qui or change por B ; par noauz A || 315 Quar
 tost en uns aaiges f. et t. A || 316 Que... . iii . dez A || 317 tot
 le vilz B.

Les riches ne les poures ne sunt deportez

Dan renaud de pounpenne ke mult fu a losez	320
Par le coup de vn garcon fu a mort liurez	321
Mult est fous ke fait trop de sa uolentez	325
Por aler en enfern la ou le chemin est lez	326
Garir nel pout proesce ne beautez	322
Richesce ne deliz chasteaus ne citez	323
Vne chose sachez ke bien est ueritez	324
Par manger e par beiore tant kil seit sazez	
E les autres deliz ke uus tant desirez	
Ceo ke hem plus uos defent e plus le meintenez	
Ke issi porreit de vant deu estre coronez	330
Por nient out donkes ars seynt lorenz ses costez	
Ne prenez nule garde a ceo ke uus ueez	
Kar teus se fait tuit simples e en chaporonez	
Ke ert en parais le demenz refusez	
	335
Por le peche de adam niert iamaiz vn dampnez	
Kar nostre sire deu nus ad rechatez	
Chescun par sa deserte ert perdu ou sauuez	
Pleideurs pleideurs entendez entendez	340
Grant dolurs uus entent si vus ne vus regardez	
Auez uus mes ke uendre kant uostre lange uendez	
Sachiez bien ia ces maus ne uus serrunt pardonez	
Si par uostre parole est home desheritez	
Ouec eus en irrez ke deu a deseurez	345
Del seint ordre de ceus departirez	
Dreitement en enfern ou li chemin est mult lez	
Chiens puans en fossez porriz et enuersez	
Fleirent plus suef ke uus sachez ne frez	

318 nen est nus B || 319 deffreez B || 320 Dant renaut A ;
 Quant renaut de ponpone qui tant fu desirez B || 321 fu son
 pere a. A || 322-324 *Dans A(C) ces vers sont placés après le*
v. 326 || 322 Ce B || 324 que bien A, et bien B || 326 Quar A, A
 B || 327 tant que est B || 329 Ce que dex vos d. et vos melz le
 tenez B || 331 saint AB || 333 plus simples touz A, molt riches
 tot B || 335, 336 *Manquent* A || 337 nus d. B || 338 nos a toz

Les riches et les povres, nen iert nuns deportez.
 Sovent fet acoisier touz les plus esfrees :
 Dan[s] Renau[s] de Pomponne, qui mont fu alosez, 320
 Par le coup d'un garçon fu sempres aterrez.
 Ci ne retient nului proesce ne biautez
 Richesce ne deliz, chastiax ne fermetez.
 Une chose saichiez que bien est veritez :
 Molt est fox qui ci fait trop de ses volentez ; 325
 Por aler en enfer est li chemins molt lez ;
 Par mengier et par boivre tant c'on est enivrez
 Et les autres deliz que vous tant desirrez,
 Ce qu'on plus vos deffent et plus le maintenez,
 Qui einsic porroit estre devant Deu coronez ? 330
 Por neant ot donc ars sain[z] Lorenz les costez ?
 Ne prenez mie garde a ce que vous veez,
 Que tex se fet molt simples, touz enchaperonez,
 Qui iert en paradis laidement refusez.
 Chascuns se gart par soi, que Dex est apretez 335
 De droit jugement fere que ja nen ert faussez.
 Por le pechié d'Adan n'iert james hom dampnez,
 Quar nostre sires Diex nous en a rachetez ;
 Chascuns por sa deserte iert perduz ou sauvez.
 Pledeor loëis, entendez, entendez : 340
 Granz dolors vous vient pres, mes pou vos en gardez !
 Avez vos mes que vendre quant vostre senz vendez ?
 Ce saichiez, ja cist maus ne vos iert pardonez,
 Se par vostre parole est hom deseritez ;
 Avec cels en irez que Dex a dessevrez 345
 Des sainz ordres des ciels dont il est aorez
 Droitement en enfer ou est la granz nertez.
 Chiens puantz enfossez ou chaz qui est uslez
 Eult assez plus soef que nu[s] lig[n]aloez

achatez B || 339 dampnez B || 340 Pledeors loeiz oiez si men-
 tendez B || 341 Grant dolor vos atent si ne vos en gardez
 B || 343 que cist A, ja ci B || 344 iert hom A || 345 qui dex
 B || 346 De ses saintismes ordres dont il est aornez B || 348
 chien puant en fosse B ; porriz et chaz brullez A || 349 Eut...
 bien sai quest veritez B ; nul ligaloës A.

Muge ne basme ne encens ne brasez 350
 Enuers ke cil fra ke la est enterrez
 Ne par nule fenestre ni entra clartez 353
 Ceo est la lunge prison dont ia niert a getez 352
 La dolur ne porreit dire nul clerc tant seit lettrez
 Ne ja en cest siecle ne auerioms tant de noz aisez 355
 Ke ne seit en enfern en vn ior comparez
 Cil ke la se herberge mult auera mal ostelez
 Ja ne sauera quant ert iuern ne quant ert estez
 Ceo dit seynt Germein ke mult par fu senez
 Kant li membroit de enfern e des malurez 360
 Les denz ferroient en semble tant esteit effrez
 Cil ke ne se porpense mult est malurez
 Mais trop par est cest siecle en mal aseurez
 En tuz ordres abessez e fei e crestientez
 E ke issi poet dire com est li mien pensez 365
 Il en deuerait bien estre come sire escotez

- IX Erceuesque e euesque ke sunt simonial
 E ount de suz eus li ministres ke meintenent le mal
 Deu uendunt e achatent mult funt ke desleal
 Forfait en ont du cel la corone real 370
 Jeo defent kil ne pernient estole ne messal
 Por nent en est nus(?) sur lautel corporal
 Bien le oserai dire ueant vn cardenal

 Ki durreit por lur almes de argent tuit plein vn val 375
 Ne lur vausist il vn anel de cristal
 Ke aler ne les couenit en enfern le mortal
 E ki deu seruira a pie ou a cheval
 Les set clartez auera del esteille iornal
 Plus ert clere ke nest ameraude ne cristal 380
 Ki ert en paradis od deu lespirital

350 *Manque* AB || 351 Avers ne fera A ; Avers que ne feroit
 quant isseroiz entrez B || 352 Cest la l. p. dont nus niert ja
 getez B || 354 nus hom B || 355 cest siecle A ; ez A, lez B || 356
 Toz seront en enfer en un jor trespassez B || 359 Ce dist le
 sainz hermites qui molt par est letrez B || 360 menbra B ; A
omet le second hémistiche || 361 Les d. fremist B || 362 *Manque*
 B || 363 trop est icist B || 364 abesse fruis de c. A || 365 Sausint

. 350
 Avers que ne fera cil qui la iert entrez.
 Ce iert longue prison dont ja nuns n'iert gitez,
 Ne par nule fenestre n'i enterra clartez ;
 Vos dolors ne puet dire nuns clers tant soit lettrez.
 Ne ja en cestui siecle n'avrez tant de voz [s]ez 355
 Nes aiez en un jor en enfer comparez.
 Cil qui la se herberge, molt est mal hostelez ;
 Il ne savra james qu'est yvers ne estez.
 Ce dist sainz Geremies, qui tant par fu senez,
 Quant li membroit d'enfer des granz maleürtez, 360
 Les denz feroit ensemble, si estoit esfreez.
 Cil qui ne se porpense molt est maleüre.
 Mes trop par est cist siecles en mal asseürez ;
 En touz ordres abesse foiz et crestientez ;
 Et qui einsic puet dire com il est mespensez, 365
 Il en devroit bien estre en concile escoutez.

IX Arcevesque et evesque qui sont symonial,
 So[z] aus ont lor menistres qui maint[i]enent le mal,
 Deu vendent et achatent, molt font que desloial ;
 Forfet en ont dou ciel la corone roial. 370
 Je deffent qu'il ne prengnent estole ne messal.
 Por naient en met nus sus autel corporal,
 Bien le savroie dire devant un cardonal,
 Ja n'en serai dediz par nul home charnal.
 Qui donroit por lor ames d'argent tot plain . i . val, 375
 Ne lor vaudroit il mie un anel de metal
 Qu'il nes conviengne aler en enfer le mortal.
 Mes qui Dieu servira a pié ou a cheval,
 Les . vii . clartez avra de l'estoile jornal ;
 Plus ert clers d'esmeraude ne noel de cristal ; 380
 Ja iert en paradis o Deu l'esperital.

pooie dire B || 366 Jen devroie B || IX. 368 Sor... menistres de
 mal sont par igal A ; *manque* B || 370 el ciel B || 371 quon ne
 praigne A, qui ne prengnent B || 372 Pro noant est nuns sor
 a. c. A ; nus ou mis ? C || 373 Gel savroie bien dire B ; le
 chardonal A || 374 seroie B ; mortal A || 376 un cachol de m.
 B || 378 Et... et a c. A || 380 est clers A, ert fins B ; pierre de
 c. B || 381 Et... deu esperital B.

- X Chescun deuereit penser ke salme feust garie
 Cele kest perdue nest pas bien garnie
 Le cors ou a este e pris herbergerie
 Verraiment il li a fait malueis herbergerie 385
 Mult poet estre dolent kant par lui est perie
 Por co kele nad pas la dolur deseruie
 Ke plus trenche ke fauz ne ke espee forbie
 Mais ceo fait coueitise ke ad si *grant* baillie
 Ky na pechie el monde ou il nait de sa frarie 390
 Murdre e traison vsure e fei mentie
 Homicide . pariure . larrun e faus testmonie
 Ke dirrai de celi ke lem escumenie
 Deseuere est de deu e de sa compaignie
 Ceo sunt li granz pechez ke coueitis alie 395
 E ki en ceo morra queus ert sa manantie
 An pleit en champ flori a la *grant* departie
 Ou nus sumus somons nuls ne sei escondie
 Ne ieo ne nei celi ke seit ia de ceo garnie
 Le iur auera chescun sa deserte merie 400
 Del iugement ert tost la parole finie
 Deu le fra tost sul ke ne fu de marie
 Ne ia ne trovera ke point le contredit
 Kar les seyns tremblerunt e neis seynte marie
 Auera le jur pite de la gent maubaillie 405
 Kant les uerra torner a la senestre partie
 E aler en enfern en la chartre haie
 Plus ke poet conter bouche ke tant die
 Ceo est sanz misericorde e sanz terme finie
 Mult par est fous e fole ke sei ne chastie 410

 Ja ne sauom le vre ke la mort nos oscie

X. 382 devroit garder B || 383 la traie B || 384 Le AB ; prist A || 386 quant plus est p. A || 388 *Manque* B || 389 covoitise (coveitise B) AB || 390 Il B ; qui nait A ; ou il nait sa flarie B || 395 granz A ; *manque* B || 396 Et qui (Qui B) en ce (icest B) morra quix iert (est B) sa compaignie AB || 398 isseromes mis B || 399 *Manque* B || 402 qui est fiz de Marie A || nului qui

- X Chascuns devroit penser que s'ame fust garie.
 Cele qui est perdue malement est trahie :
 L[i] cors ou a esté et pris herbergerie
 Voirement li a fait malveise hostelerie. 385
 Molt puet estre dolenz quant par lui est perie,
 Por ce qu'elle n'a pas la doulor deservie
 Qui plus trenche que fauz ne qu'espec forbie.
 Mes ce fet covoit[ez], qui a si grant baillie
 Que n'a pechié ou monde qu'i[l] n'ait de sa frarie : 390
 Murtre ne traïson, usure, symonie,
 Homicide, parjure, larrecin, foi mentie.
 (Que diré de celui que l'en escumenie ?
 Dessevez est de Deu et de sa compaignie.)
 Ce sont li gran[t] pechié ou covoitiez s'alie, 395
 Et qui en ce[s] morra, quiex iert sa manantie,
 Au plet en Champ Flori, a la grant departie ?
 Tuit i sommes semons, nuns ne s'en escondie,
 Ne je ne voi nului qui ja s'en essonneie.
 Le jor iert a chascun sa desserte merie. 400
 Dou jugement iert tost la parole fenie ;
 Dex le fera toz seus, qui est sainte Soffie,
 Ne ja ne trovera nul qui le contredie.
 Car li saint trembleront, neïs sainte Marie
 Avra le jor pitié de la gent maubaillie 405
 Qu'elle verra torner a senestre partie
 Et aler en enfer, en dolor [plus] haïe
 Que ne porroit conter boiche qui tant en die.
 C'iert sanz misericorde, sanz terme et sanz fenie.
 Molt par est [e]ffolez cil qui ne se chastie 410
 Et porpense et repent et vers Deu s'umilie.
 Ja ne gardons nos l'ore que la mors nos ocie,
 Et por ce tieng la mort a mortel anemie
 Qu'el n'espargne nului por amender sa vie.

len desdie B || 404 Et A ; et s. Marie B || 407 en la dolor haie
 A, la dolor si haie B || 409 Car sanz... faillie B || 410 fox et fole
 A, affolez B ; len chastie B || 411 *Manque* A || 412 garderou
 lore A || 413 Mort por ce nos (vos ?) tienge B || 414 por esloin-
 gnier A.

.	415
.	
.	
Mais milun de lani ke tant poure marrie	
Kil nest el monde prodome ke tant seit aisie	
Ken mult poi de terme ne lest e guerpie	420
Ou sil en feblist ou sil e viellie	
Sa force ne sun poer ne lui uaut vn alie	
Ainz le torne len lors tus ses diz a folie	
Kant lem quident mes faire si fait redoterie	
Tuit nus couient lesser orgoil e felonie	425
E faire bien confes de tuite uilainie	
Puis ert nostre parole de dampnedeu oie	
Jl coueneit bien que home ke de bon quer lui prie	
Lors nus apelera a duzce uoiz serrie	
Ceus kil trouera sanz mal e sanz boisdie	430
Lors sa misericorde lur fra tele aie	
Ke ne porreit pas estre par nuli de seruie	
Jl les mettra en seges de la <i>grant</i> tour garnie	
Le plus poueres ke iert ne retornereit mie	
Ke li dorreit del mund tuitte la seigneurie	435
Tant en auera chescun ia ni auera enuie	
Del bient seynt nicholas ne seint Jeremie	
Beneit seit tele seruise ke si bien multiplie	
XI Malement fait la fleche ke au derein la brise	
Ke por son oure se pert mult fait malueise seruise	440
Ore le dirrum por ceus ke ount ordre promise	
Quant le deuoms prendre au baron seynt denise	
Kar par lui nos fu ia crestiente tramise	
.	
Kar le religius ke il out de de deu a prise	445
Ont malement sauuee e freint e freint e malmise	
Tuit en orgoillent aiment larcin e couertise	

415 morz est A || 416 decevauz (decevanz ?) B ; qui miex
A || 417 par droit qui B || 418 qui maint povre A ; *manque*
B || 419 Quel mont oit si prodome tant oit g. m. A, Qui na
preudom el mont qui tant et m. B || 420 loit A || 421 Et se
il enviellist ou se il a. A, Et sil envellist point ne se il a. B || 422,
423 *Manquent* A || 425 Lors B || 426-429 *Manquent* B || 431 *Lez*

Por c'est malves li siecles fox est qui s'i oublie, 415
 C'est li plus deceüz que cil qui plus s'i fie.
 Je ne troverai ja qui par droit m'en desdie,
 Mes Milon de Leingni, qui main[z] povre[s] mercie,
 Qu'i n'a preudom el mont, tant [a]it grant manantie,
 Qui en mont pou de tenz ne l'ait tote guerpie ; 420
 Et s'il [n]'enviellist point ne se il [n]'affoibleie,
 Sa force et si poers ne li vaut une alie ;
 Ainz li tornera l'en toz ses diz a folie,
 Quant il cuide miex fere, si fei redoterie.
 'Töz nos covient lessier orguel et felonie 425
 Et faire bien confez de toute vilonie.
 Puis iert de Damedeu nostre priere oïe.
 Il conoit molt bien homme qui de bon cuer lou prie ;
 Lors nos apeler a douce voiz serie.
 Cels que il trovera sanz mal et sanz boisdie 430
 Par sa misericorde lor fera tel aïe
 Qu'el ne porroit mie estre par homme desservie.
 Il les metra es sieges de la grant cort garnie ;
 Li plus povres qu'i ert n'en retourneroit mie
 Qui li donroit dou mont toute la seingnorie ; 435
 Tant i avra chascuns qu'il n'avra ja envie
 Dou bien saint Nycholas ne dou saint Jheremie.
 Ben[e]joiz soit servises qui si bien monteplie !

I Malement fet la fleche qui a drecier la brise.
 Qui par s'uevre se pert, mont fet malves servise. 440
 Or le diron por cels qui ont ordre promise ;
 Avant le devons prendre au baron saint Denise,
 Quar par lui nos fu ça crestientez tramise,
 Et puis apres partout, ne sai que j'en eslise.
 Quar la religion qu'il ont de Deu emprise 445
 Ont malement faussee et enfrainte et malmise,
 Quant orgueil en recovrent, larrecin, covoitise

A || 432 Que ne porreit pas *B* || 433 cort banie *B* || 434 Li mains
 povereus ne r. mie *B* || 436 ja ni avra envie *B* || 438 Benoiz *A*,
 Benoez *B* ; li servises *A*, servise *B* || XI. 439 en drecant *B* || 441
Manque A || 444 ge sai que jen *A*, ne se que en *B* || 445 Car lor
 r. quil ont a deu promise *B* || 447 retienent *A*.

Mult plus fait peche ke defent seinte eglise
 Par le conseil celi ke tuz maus a tise
 Mais nen ert par mei la parole reprise 450

Kar ieo lai par reison en cerche e en quise
 Ja ne mesdirra nul mestre tant haut lise

Si deu apertement nen prent ore iustise 455

Jl lur mettra en liu au grant iur de iuise
 Ja dient li pisant ke mult par sest bien pise
 De une part siet la mer e de autre la falise
 Par mer e par terre iugent marchandise
 Vnkes a bien fermer ne fu point entreprise 460

Ne agard deskes ele seit de nule part a sise
 E quei uaut tel chastel orgoil ne coueitise
 Ne tur ne fermete ke tant seit bien asise
 Or ne argent ne robe uert ne grise
 Richesce ne auer un nois de cerise 465
 Honiz ert ki naura honurs ne manandise

Mult anguisusement li en serra reprise
 Ne ki par mi la gole poet passer la falise
 Ne auera il la gloire ke deu nus ad tramise 470

Ou en gesainani la ou sa char fu prise
 Ou el munt caluarie ou sa char fu occise
 E leue a compas e en sepulcre mise
 Por la pour del sanc fendi la pierre bise
 Sa resurrection nos tret a coueitise 475

E nos geta d'enfern e nos tret a franchise
 Ke issi nel creit com ieo le uus deuisse
 Lenuios diable ke tuz iurs ten a prise
 Les en portera tuit nui en sa chemise

449 tot le mal B || 450 Mes nen ert plus A || 451, 452 *Manquent*
 A || 453 nis les mestres de cise B || 454 Ne c. ne loinz ne pres
 qui ceste chose lise B || 455 ne prent B || 456 Si... au grant jor
 del joise B || 457 li paien B || 458 en la mer A || 460 au bien B ;
 i ne fu A ; 461 Nont garde que ja soit B ; aqoise A || 463 Ne tor
 ne grant cite B || 463 argent en plate B || 465 *Manque* B || 466
 est AB ; robe ne m. B || 467 tote ne la devise B || 469 laguille

Et molt plus les pechiez que deffent sainte eglise,
 Par le conseil celui qui touz les mals atise.
 Or nen ert ja par moi la parole reprise ; 450
 J'en dirai la verté si com el m'est aprise,
 Car je l'ai par raison encerchie et enquise.
 Ja ne m'en desdira li mestres de l'asise
 Ne clers ne lois ne estoire d'eglise.
 Se Dex apertement n'en fet ore justise, 455
 Il lor metra en lieu au jor dou grant juise.
 Ja dient li Pisant que molt par siet bien Pise :
 D'une part est la mer et d'autre part falise,
 Et par mer et par terre i vient marcheandise ;
 Onques a bien fermer ne fu point entreprise, 460
 N'a garde qu'ele soit de nule part assise.
 Et que vaut donc chastiax, orgueils ne covoitise
 Ne tors ne forteresce qui tant soit bien assise,
 Or ne argenz ne plate, robe vaire ne grise,
 Richesce ne jonesce ? Un Noël de cerise ! 465
 Honiz ert qui avra avoir ne manandise
 Se, ançoiz que il muire, ne l'a toute demise ;
 Molt angoissousement li estera requise.
 Ne que par mi la gole puet passer la falise
 Ne avra il la gloire que Dex nos a conquise. 470
 Ou ? En Gessemani, la ou sa char fu prise,
 Et ou mont de Calvaire traveillie et ocise
 Et levee a compas et ou sepulcre mise.
 Por la paor du sanc fendi la pierre bise.
 Sa resurrections nos traist de cuivertise. 475
 Il nos gita d'enfer et nos dona franchise,
 Et qui einsic nou croit, com cil le nos devise,
 Li engingnouz deables, qui toz jorz tent a prise,
 L'enportera vilment, tout nu en sa chemise,

A, sa gole B ; porroit passer f. B || 470 Ne verra A, Ne navroit...
 promise B || 471 O anges sen ira B ; mise A || 472 el mont
 escalvaire B || 473, 474 *Intervertis* B || 473 Sa char fu mise en
 croiz et el sepulcre asise B || 474 Por langoisse B || 476 si nos
 rendi la vie A || 477 no li croit B ; con cil vers le d. A || 479 Sil
 len enportera sanz robe et sanz c. B.

E si ne le lerra iamaïs par nul engise	480
Après greignur freidur ke nest glace ne bise	
Les fra il plus chaut ke nest forneise esprise	
Morir les couendra en dolerous occise	
Plus ke porreit dire nul clerc ia tant ne lise	
XII Une gent a el siecle ke mult auerunt dolor	485
Rei. e duc. e prince. chasteleins vauassur	
Ke le comandement en faussent chescun iur	
Ke deu lor comanda kant les mist en lonur	
De garder seynte eglise come lur creatur	
E ne mie tensor les genz ke uiuent de labour	492
E de faire iustise au feble du forcor	493
E pleisir li orgoillus en contre le menur	494
Jssi soleient faire ia dis nostre anceisur	495
Mais la meillur costume remeint por la noelur	496
Poure home na mes dreit . ceo sieuent li plusur	497
.	498
Cil ke mielz seit tricher . cil tient em por meillur	499
Mais lem poet bien dire solum le positor	500
.	501
Par la defaute au princes ke tant ont en seior	502
Ke ne uelent escoter du poure la clamor	503
Si ont de soz euz lur ministres larons e traitor	504
Seneschal e conestable prouost e comandur	505
Ne deportent heremite ne nonein ne prior	490
Ne orfanin ne uedue ne poure hem ne langor	491
Jeo loserai bien dire ueant un empereor	
.	
Par poi ke ieo nes iug a arder en un for	
Ou a faire saillir a terre dune haute tur	
.	510

480 Dont il ne partiront (*placé après le v. 482*) B || 482 Lors
 refera plus B || 483 Menair les covendra en dolor en jostisse
 B || XII. 486 Roi duc et conte et p. B || 487 le commandement
 B || 488 les c. A ; a enor B || 490, 491 A *place ces deux vers après
 le v. 505 et sous une forme altérée* : Ne deportent hermite ne
 nonain ne prior Ne orphelin ne veve ne povre homme en
 labor || 490 et moine B || 492 dennorer B || 493 del graignor
 B || 494 lor orgueil A || 495 Manque B || 496 por foleor B || 497

Et si nou lessera james en nule guise ; 480
 Apres greignor froidure que n'est glace ne bise,
 Le fera il plus chaut que n'est fornese esprise.
 Mener le covendra en dolerous hostise
 Plus que ne porroit dire nuns clers qui chant ne lise.

II Une gent a ou siecle qui molt avront dolor : 485
 Roi, conte, duc et prince, chastelein, vavassor
 Qui les comandemenz enfreignent chascun jor
 Que Dex lor commanda quant les mist en l'enor :
 De garder sainte eglise come lor creator,
 De deporter hermite et nonain et prior 490
 Et orfelin et vueve et povre home en langor,
 Et de tenser les gens qui vivent de labor
 Et de faire jostise au foible dou forçor,
 De plessier l'orguellos encontre le menor.
 Ainsinc soloient faire jadis nostre ancessor, 495
 Mes la bone coustume remaint por la poior.
 Povres n'a mes nul droit, ce sevent li plusor ;
 Cil qui plus done a cort si a [graignor] valor,
 Et qui miex set trich[i]er cel tient l'en a meillor.
 Mes l'en puet bien jugier, selonc le positor : 500
 Qui porchace autrui mal, si s'abat de son tor.
 Par la defaute as princes, qui tant aiment sejour
 Qu'il ne vuelent des povres escouter la clamor,
 S'ont souz euls lor menistres (larron et robeor!) :
 Seneschal, conestable, prevost, conmandeor : 505
 Je savroie bien dire devant l'empereor
 Qu'il ne sont pas meillor que autre traïtor.
 Par pou que je nes juge a ardoir en un for
 Ou a faire saillir a terre d'une tor ; —
 Ne mie por pechié qu'il facent en estor, 510

Povres hom na mes droit... meillor B || 498 meillor AB || 499
 Et cil qui melz B ; trahir A, traire B ; en le tient A, sel tient
 len B || 500 Mes ne puet B ; lespoentor A || 501 autrui honte
 si labat A || 502 Por AB ; le default A ; qui quierent lonc s.
 B || 503 des genz A || 504 Se il le monstre ensint B ; larrons A,
 larron ne B || 505 Seneschaus conestables provoz B || 506 Jou
 A || 508 Par poi je nes envi B || 510 Non... en la tor B.

	Ja desur li riche hom ne currunt a nul our	
	Mais les pources destruient e tolent le lour	
	Kil ont gaigne a peigne easuour	
	Souent les maudient od lermes e od plur	
	Ki chiet entre lor meins mult auera dolor	515
	Mais il ne sieuent ou pleyndre fors a lur creatur	
	Cil lur fra iustise deu ke est lur seignur	
	Deu ne comande mie de lou faire pastour	
	En enfern les mettra en la <i>grant</i> tenebrou	
	Jl na ualerunt mie ne rose ne flour	520
	Mais en la flambe neire ou plus a de peur	
	Ke ne porreit dire iuste ne pecheur	
	E ki deu seruira de bon quer par amur	
	A cent mil duble li rendra sanz demour	
	Por son petit seruisse lui rendra deu greignour	525
	Ke il ert en parais ou ia nauera tristour	
	Ja puis ia nauera suffert ne peine ne dolor	
	Ne sentirā trop freidor ne trop de chalur	
	Au plus poure ke ert auera deu tiel amur	
	Kil serra a sis en rosiers e en flur	530
	Les set clartez auera du solail en pascour	
	Tuz iurs uiuera la sus en si fresche color	
		
	La nos doint deu uenir por la sue docour	
XIII	Larcin et coueitise homicide e pariure	535
		538
	Traison fei mentie auerice e lecherie	537
	Mult est malurez ke en uus sa sure	536
	Ore deit chescun sauer sun peche par dreiture	
	E se deit porpenser par sen e par mesure	540
	E par confession oster le cocheure	
		

511 Ne ja de sus le riche B || 513 et a dolor B || 514 a l. et a p.
A || 515 de dolor B || 516 Mes il ne sont ou p. A || 517 Cil les
A || 518 *Dans A ce vers est intercalé entre les vv. 491 et*
506 || 521 Mes en flamme noire qui plus art que puor A || 523
iror A || 524 lor rendra B || 525 lor rendra B || 527 son cors B ;
de poine ne de plor A || 528 Que A ; sofferront pas trop froit

Que ja sor le riche homme ne corront demi jor ; —
 Mes les povres destruiënt, si lor tolent le lor
 Qu'il ont gaaignié a paine et a ssuor.
 Sovent les en maudient o lermes et o plor.
 Qui chiet entre lor mains assez a deshonor ! 515
 Mes ne s'en osent plaindre, fors a lor criator,
 Qui lor fera justise d'eus et de lor seignor.
 Dex ne conmande mie dou leu fere pastor !
 En enfer les laira, en la grant tenebror.
 Il n'avaleront mie en roses ne en flor, 520
 Mes en la flambe noire ou il a plus puor
 Que porroient dire juste ne pecheor.
 Et qui Deu servira de bon cuer sanz retor,
 A cent mile redobles li rendra sanz demor ;
 Por son petit servise li rendra tant greingnor 525
 Qu'il ert en paradis ou ja n'avra tristor ;
 Ja puis n'avra soffrete ne poine ne dolor
 Ne ne sentira trop froidure ne cholor.
 Au plus povre qui ert avra Dex tele amor
 Qu'il ert hauz coronez devant nostre seignor ; 530
 Les . vii . clartez avra dou soleil en pascor ;
 To[z] ans vivra o Deu en si fresche color
 Et toz jorz mes vivra en joie sanz iror.
 La nos doint Dex venir par la soue douçor.

II Larrecin, covoitise, avoutire et luxure, 535
 Molt est maleürez qui en vos s'ass[e]üre ;
 Traïson, foimentie, homicide et parjure,
 Molt est maleürez qui en vos met sa cure.
 Or doit chascuns savoir son pechié et sa pure,
 Et se doit porpenser par senz et par mesure 540
 Et par confession oster sa mespresure.
 Quant li cors se reprent, lors est l'ame seüre

ne trop c. B || 530 avec son creator A || 531, 532 *Manquent*
 B || 533 sanz tristor A || 534 par sa sainte d. B || XIII. 535 a. et
 usure A ; a. luxure B || 536 sassure A ; *manque* B || 537 avou-
 ture et p. A || 539 avoir... cure B || 541 ou est lentoscheure
 B || 542 repent B.

.
 Deu maudit l'arbre dunt le fruit ne mure
 Gent sunt escumegez ke meinent en usure 545
 E ke uiuent de rauine e de tonsnure

 Si ueirs come deu en terre fist cest mostrure
 Kil fu mis en la creche en poure uesture 550
 Kant le buefe e la uache entre lui e la mure
 Si estes estes uos maudiz de tote creature
 Par la buche de deu e par seint escripture
 Mult en deuez bien crere celi ke tant iure
 Que querrez uos en moster ne en forte couerture 555
 Ke deu escumige cil ke de lui na cure
 Li apostle comand somont e coniore
 Ki est sires du mund par dreit e par mesure
 El lui deu est en terre e porte sa figure
 560
 E uus deit a uoer en la comune pasture
 En enfern irrez plus tost ke lambleure
 La serrez uus liez de denz tele fermure
 Ke mult est tenebruse cruel e oscure
 Ja plus norrez parler de nule enuoisure 565
 Ne ni aparra nule flur ne uerdure
 De la nus geta deu par sa bone auenture
 Sa resurrection nus tret a noreture
 E ki ceo ne creit que il est la sepulture
 En crots e en chaudere e en feu e en ardure 570
 Li meins chaut beuerait tuit lewe de vre
 Deus tant eniauera en cele grant boture
 Eueskes e abbez moynes a grant couture
 Si i (?) auera de prouieres ke ont humeyne cure

543 loscheure B || 546 Et B || 547 au cuer lentoucheure B || 548
 se si vers nemen pure B || 549 Si voir A || 551 mule B || 552
 Estes tuit maudiz B || 555 au mostier ne est fors B || 556 nul
 saint AB || 557 La postole (La postoile B) AB ; le commande
 B || 558 Qui est del mont B || 559 Et en lui croit (croi B) en
 t. AB ; et porter la f. B || 560 de tote B || 561 veer ja c. p. A || 563
 La vous quide (cuide B) lier en tel en tel (dedanz tel B)

Que ja de ce pechié n'avra mes tacheüre.
 Ja est maudiz li arbres dont li fruiz ne meüre.
 Gent escomenie qui maintenez usure, 545
 Qui vivez de rapine, de tort et de tolture,
 Encor n'avez vos pas osté cele pointure ;
 Et vos orrez par moi, se cist vers ne m'en pure,
 Si voirs com Dex en terre fist ceste mostreüre
 Qu'il fu mis en la creche comme povre faiture, 550
 Quant le covri la vache et descovri la mure :
 Si estes vos maudit de toute creature
 Par la bouche de Dieu et de sainte esriture.
 Molt en devez bien croire celui qui tant en jure.
 Que querez en mostier ? Niant fors couverture ! 555
 Qui Dex escomenie nu[s] sain[z] n'a de lui cure.
 L'apostole[s] commande et semont et conjure,
 Qui est sires dou mont par droit et par nature,
 [En lieu] Deu est en terre et porte sa figure,
 Que vous estes maudit sour toute creature, 560
 Et vous doit l'en veer la commune pasture.
 En enfer en irez plus tost que l'ambleüre ;
 La serez vous lié dedanz tel fermeüre
 Qui molt est tenebrouse et cruel et obscure.
 Ja puis n'orrez parler de nule envoiseüre, 565
 Ne ja n'i aparra nule flor ne verdure.
 (De la nos gita Dex par sa bone aventure,
 Sa resurrection est nostre norreture.)
 Et cil qui la cherra, quiex ert sa sepulture ?
 En cros et en chaudieres, en feu et en ardure. 570
 Li mains chaux bevroit bien tote l'eve d'Eüre.
 De tantes gens avra en cele grant bouture :
 Evesques et abbez, moines a grant tonçure,
 Si avra des provaires qui ont humaine cure

enfermeure (fermeure B) AB || 564 Qui est ml't t. et sest noire
 et o. A || 566 Ne ni aparra ja jaune f. B ; une f. en v. A || 569
 Et qui i cherra mes B ; poosture A || 570 croz A || 571 trestote
 leve dure B ; manque A || 572 De toute gens avra dedenz tele
 b. A || 573 a grant murmure A, o grant toncure B || 574 de
 p. B.

.	575
.	
.	
Chevaliers i auera ardan ^z chuuauchure	
E burgeis ni auerunt pas bone robe a uesture	
Ne dames ni auerunt blianz a forure	580
La ert li tauerners od sa fauce mesure	
E si ert li moniers ke prent trop <i>grant</i> muture	
E si ert li suors ke triche en sa costure	
.	
E li gaigneur ke prent ke autrui couture	585
Ke la dime retint de doner ne a cure	
Après les le iugement serra ou deu fra dreiture	
Partyrunt cil des bons a mult <i>grant</i> amblure	
Tuit en char e en os ia ni auerad desiunture	
Por ceo dublera le plus <i>grant</i> malaaventure	590
Kil ne uoleient crere la diuine escripture	
Tuit lur ert a damage cele chuuauchure	
Le iur auerunt chescun doleruse enture	
Li deables le tendrunt en si <i>grant</i> liure	
Kil les irra batant mes la uerge ert mult dure	595
Plus pesera le coup ke la tor de aumure	
E quant il les auera tuz mis en fermure	
Dunc poet bien sauer mult par ert <i>grant</i> la poure	
Plus puera ke farcin ne ke autre coture	
Li diables lur fra un estrange bouture	600
De chalur en freidure de freidure en chalure	
Les fra trubicher tuit nu sanz uesture	
Tant mettrunt au char si cum dit lescription	
Ke lay ne poet sauer ne clerc par lettreure	
Quer ne porreit penser la dolur ne lardure	605
Ke lur couient soffrir tuz les iors ke deu dure	

575 *Manque B* || 576 molt amere et ml't dure *B* || 577 oleure
A || 579 *Manque B* || 582 emble en sa molture *B* || 583 sieurres
A || 584 qui emble en sa c. *B* || 585 *Manque A* || 586 Et sa desme
retient *B* || 588 o ml't *A* || 589 Tout *A* ; nen faudra *B* || 590 la
A || 591 *Manque AB* || 592 nes la *A*, ne la *B* || 593 Ce *A* || 594 forte

Et de ces i avra qui font contre nature.
 Donques sera lor ordre molt laide et molt oscure,
 S'avra en lor estole mont puant orleüre.
 Chevalier i avront ardant chevalcheüre,
 Borgois n'i avront pas robe vaire ne bure, 580
 Dames n'i avront pas bliauz a forreüre.
 La iert li taverniers qui fet fausse mesure,
 Et si ert li monniers qui amble la mouture,
 Et li suors qui triche en sa remendeüre,
 Si ert li peletiers qui fet fausse costure,
 Si ert li gaaignierres qui prent autrui couture, 585
 Et qui sa disme tient et doner ne l'endure.
 Apres le jugement ou Dex fera droiture,
 Partiront cil des bons a molt grant aleüre,
 Tuit en char et en os, ja n'i faudra jointure.
 Por ce doblera plus lor grant malaventure 590

 Tout lor ert a damage [en] la chevalcheüre.
 Le jor avra chascuns dolerouse çainture ;
 Deables les tenra en si fort liëure,
 Et ses ira batant, mes sa verge ert si dure 595
 Plus pesera li cops que la tor d'Autemure.
 Et quant il les avra toz mis en sa closture,
 Dont poez bien savoir molt par ert grant l'ordure,
 Plus purront que farain[s] ne seite ne cuiture.
 Deables lor fera une estrange bouture 600
 De froidor en cholor, de cholor en froidure ;
 Les fera trebuchier touz nuz sanz vesteüre :
 Tant metront au cheoir, que tiex est l'enfonture,
 Que lais nel puet savoir ne cler[s] par letreüre.
 Cuers ne porroit penser la dolor ne l'ardure 605
 Qu'il lor convient soffrir touz les jorz que Dex dure.

liture (?) B || 595 sa vie B ; ert dure A || 596 li cros... dautre mure B || 598 Molt B ; veoir que puanz est lordure A || 599 purroit B ; que farcins A, de farain B ; ne ordure A, de cuiture B || 603 a choir... la fouture B || 604 ne puet A ; cler AB || 606 Qui B.

- XIV Mort mult par est cruel ke tuit uas osciant
 Lun el uentre sa mere e lautre le suen ueant
 En trestuz les ages ua le siecle en peirant
 Teus i fu longement a sassez e manant 610
 Mielz li auenist morir kant il fu leitant
 Tant plus uirient e pis font e plus uont en peirant
 Mais mort les oscira ia ne tariera tant
 Ke bien ne siet a chescun tenir son couenant
 Mult se repentunt des ilec en avant 615

 Mais icele repentance ne lur uaudra nient
 Poi se pout lem fier en chose trespasant
 Ja nul por sa richesse en cest mund ne se auant
 Kar ni a si haut home en cest siecle uiuant 620

 Ke encontre la mort poet auer garant
 La ne poet pas aider le pere sun enfant
 Veez ke ne deporte ne petit ne grant 625
 Nient plus ke ne fist Charles Rollant
 Querrez par normendie Gillam le normant
 Ke iesque as porz de Jrlande ala tuit conquerant
 Sil uesqui longement suen fussent li irrant
 Nuls ne trouereit mie kore lirreit querant 630
 La mort len ad seure ke nos vait porswant
 Passer nos couient en dolerous chaland
 Tuit uerons en lautre siecle ke nus ua prométant
 Ki lors auera bien fait tost li serra deuant
 Mult malement se gardent plusurs e li akant 635
 Larron traitour. vsurer mescreat
 Ne quident pas trouer angoisse perisant
 Les debles les entendent en enfern le puant
 La auerunt plus de dolur ke lem ne treue lisant
 Si aucuns par sa richesse uait gent desirant 640

XIV. 607 Mort *AB* ; par ieulz c. *A* ; qui (que *B*) tot *AB* || 610
 assaze longuement *A*, l. essauciez *B* || 613 Mes morz tu les ocis
A, Mort tu les ocierras *B* ; tu les targerass *B* || 614 lor *A*, son
B || 615 sen *A* || 617 Mes *B* || 621 si haut *B* || 622 le cuer *B* || 629

V	Mor[z], mont par es cruïex, qui to[z] vas ociant, L'un ou ventre sa mere, l'autre viel, nonpuissant. En trestoz les aages vas le siecle prenant. Tel i sont longuement assa[si]é et manant	610
	Miex lor venist morir quant erent aleitant : Quant plus vivent pis font et plus vont empirant. Mes morz, les ociras, ja ne tarderas tant, Quar bien sez a chascun tenir [t]on covenant ! Molt se repentiront des illeuc en avant	615
	Qu'il onques firent mal, mes tart sont repentant, Que cele repentance ne vaut ne tant ne quant. Pou se puet l'en fier en chose trespasant. Ja nus por sa richesce en cest mont ne se vant, Quar n'i a tant haut homme si fort ne si puissant,	620
	Arcevesque n'evesque, si bien lise ne chant, Ne dame ne pucelle, tant ait le cors vaillant, Qui encontre la mort puisse trover garant. La ne puet pas aidier la mere son enfant. Veez qu'el ne deporté le petit ne le grant,	625
	Ne que fist Charlemaine, Olivier ne Rollant. Querez par Normendie Guillamme le Normant, Qui dusqu'as porz d'Irlande ala tout conquerant - S'il vesquist longuement, sien fussent li Irlant : Cil nou troveroit mie qui or l'iroit querant ;	630
	La mors l'en a porté, qui nos va aguaitant. Passer la nos convient a dolerous chalant. Tost verrons l'autre siecle c'on nous va prometant ; Qui lors avra bien fait, tout li venra devant. Molt malement se gardent plusor et li auquant :	635
	Larron et traïtor, usurier, mescreant Nel cuident pas trover angoissous ne pesant ; Deables les atent en enfer le puant, La avront plus dolor qu'en ne trove lisant. S'aucuns par sa richesce va genz desheritant	640

si fuissent irlant B||630 Len A ; ne le t. qui B||631 sevre
B||633 Toz... qui nos vet B||635 Malement si garderent
AB||637 Ne A ; cuidiez B||639 quen ne trovent lisant A, que
ne voldront auquant B||640 vet gent B.

E autri heritage par force conquerant
 E si leir le saueit deueir a escient

.

Ke de cest heritage deit estre tenant 645

.

E puis se face a soudre ke le coullant
 Saueir si le retrerreit de flambe quisant
 Si prendra conseil e si respont en pleidant
 Jco frai bien dreiture sil est riens ke lem me demant 650

Ke ia par nul home ne me ueireit rendant
 Bien me porreit hom donkes tenir a recreant
 Mien est le heritage mun pere en ui tenant
 Cil claiment de eir en eir en enfern a remenant
 Mais il auerunt mult au ior demourant 655

E en sis piez e demi en auerunt autretant
 Tuz serront de vn age deuant le rei amant
 Ke nuls ni auera ancele ne seriant
 Mais ke mielz auera fait mielz auera auant

Le reste manque.

641 *Manque B* || 642 si oirs *B* || 643 Ne rendroit il *B* ; non
 (ne *B*) plain grant *AB* || 644 Et se... le comant *B* || 646 qui droit
B || 647 si face *B* ; dolant *A* || 648 sil troveroit *A*, si le treroit *B* ;
 luisant *B* || 649 Sil... cil *B* || 651 me veroiz *B* || 652 porroit tenir le

- Et autrui herberjage par force porprenant,
 Se ses oirs le savoît de voir a escient,
 N'en rendroit pas por s'arme demi pié ne plain g[u]ant.
 Et s'il est qui li die ne por bien li commant
 Que de cest heritage doit estre redevant 645
 As oirs cui droiz ce fu por fere lor commant,
 Et puis se face assoudre et lui et le tolant,
 Savoir se le troyoit de la flamme cuisant,
 Cil penra son conseil, si respont en plaidant :
 « Je ferai bien droiture, s'est qui riens me demant. 650
 Quant vos m'en verrez ja por nul homme rendant,
 Bien me porrez le jor tenir a recreant. »
 « Miens est li herberjages, mon pere en vi tenant »,
 Si claîment d'oir en oir, enfer[m] a remenant.
 Mes il avront molt terre le jor dou moriant : 655
 En .vij. piez et demi, et uns rois autretant.
 Tuit serons d'un parage devant le roiamant,
 Que ja nus nen avra ancele ne serjant ;
 Mes qui bien avra fet en miex ira avant.
- XV Vous oez bien dou siecle a quel tort jou despis 660
 Quant deçoit et engingne et traïst ses amis,
 Quar je l'ai par reson encerchié et enquis.
 Il n'i a si haut homme, tant i soit esforcis,
 Roi, duc, conte ne prince, chastelain ne marchis,
 S'il auques i demore, n'i remaingne si pris... 665
 Ne dame ne pucele qui tant ait cler le vis
 Que sa biaulte n'empirt en .XV. anz ou en dis.
 Ja nus por tant ne perde l'enor de paradis,
 Que cele grant richesce durera a touz dis ;
 Dex l'a mis en verté — meditant m'esbaudis. 670
 C'onques si granz avoirs ne fu mes si bien pris,

jor B; por recreant A || 654 claime A; enfer AB || 658 Que ni avra a. ne s. A || 659 et miex A || XV. 660 Vous veez B || 661 se amis B || 663 qui tant soit B; posteis A || 665 Sil a auques il demeure ne soit si entrepris B || 669 Mes icele richesce B || 670 Or la dex mise en verite mais ditant A.

Quant il ne demande or, samit ne vair ne gris,
 Fors dismes et relies et povres dras malmis
 Et menues aumosnes departir as mendis.
 Ou mont n'a un soul homme, tant soit d'avoir despris, 675
 Nel puist avoir par tant com Dex li a promis.
 Chascuns i doit penser dementres qu'il est vis,
 Que ja puis qu'il est morz nen est nuns poëstis
 Ne de batre sa corpe de riens qu'il [ait] mespris.
 Mes li cuer sont si dur com est uns chaillouz bis, 680
 Les commandemenz Deu ont touz arrieres mis.
 Covoitise a le mont deceü et conquis,
 Vilains en est li siecles et avers et penssis
 Et en vet en enfer ou il n'a geu ne ris.
 (Li Juif qui ocistrent lor seignor par Longis... 685
 Mes sor les Crestiens que noauz et que pis.)
 Oez des usuriers que Dex tient a fedis :
 Ne cuidons pas qu'il ait plus mortex anemis,
 Et cil qui les maintient en est a droit haïs ;
 (Qui por son grant servise est laidement ocis...) 690
 Toz biens a obliez, s'onques li fu apris.
 Molt achatera chier l'avoir qu'il en a pris,
 Nou trovera pas la ou le cuide avoir mis.
 Mes j'en dirai le voir selonc le mien avis :
 Tiex cuide ore estre chiers qui encore ert chetis, 695
 Que li portiers d'enfer est gaingnarz et eschis ;
 Molt est liez dou riche homme quant il l'a entrepris,
 Mes cel jor le fet povre qu'en enfer l'a assis.
 Ja puis n'avra secors ne ja nen iert requis,
 Manoir le covendra en dolerous païs 700
 Ou ja n'ara rosee, tant est li leus froidis,
 Et apres iert plus chاوز que n'est uns feux espris,
 La n'aparra ja flor de rose ne de lis.

672 ore A || 673 relief B || 675 espris B || 676 por tant B || 678
 nert nus B ; posteis A, poesteis B || 679 ne de rien coit A ;
 de riens quil est et B || 680 plus dur que nest nul callou bis
 B || 681 Li commandement deu sont ml't arriere mis B || 682
 deceuz A ; maumis B || 684 Vilain... aver B || 685 Li giue B || 686
 Manque A || 687 Oez de B ; faillis A || 689 adoxs harsarsis B || 692
 sil la enpris A || 696 iert B || 698 le jor B || 699 jamais A || 701 ne
 croistra rose B || 703 La parra B.

I Sor touz onniement vuel ma parole dire,
 Autretant sor celui qui sire est de l'empire 705
 Comme sor le pior — ne sai qui est le pire,
 Que n'espargne nului au jugement eslire.
 Por Deu, vos vueil prier, nen aiez vers moi ire ;
 Je no di por nul mal, bien m'en puis escondire,
 Que quant li siecles doit amender si empire. 710
 Quant en se puet dampner solement par mesdire,
 Que feront traïtour, parjure et avoultire ?
 Molt sont d'une matiere cuers e^t chevax qui tire :
 Chascuns deüst avoir sor le sien maïestire,
 S'il se traïst en loing dou mal quant il l'ot dire, 715
 Puis se porroit sauver en joer et en rire.
 Quar molt devons douter d'enfer le grant concire,
 Ou il a plus dolor que clers ne puet escrire.
 Mes anemis ne lesse, qui touz nos vult ocire ;
 Volontiers nos prendroit, un a un, tot a tire, 720
 Com il fet les Ebrex, ce ne puet nus desdire,
 Et cels qui por luxure se lessent entredire.
 Ja n'ierent enfoui en si fort cemetire
 Qu'il [nes ait] cors et ames, enpres le grant concire.
 Cui Diex avra maldit n'i a plus que maudire ; 725
 Selonc ce qu'avra fet, tornez ert a martire ;
 Deables les fera en ses chaudieres frire.
 Mont par est granz enfers qui tout ce puet confire,
 Quant tuit cil i seront qui heent baptestire
 Depuis qu'ou flun Jordein le reçut nostre sire ; 730
 Mainz hauz hom por ce nom en reçut puis martire,
 A armes et a feu et a pois et a cire,
 Qu'aloient par la terre ceste verité dire.
 Les cenx et les milliers ne vos sai pas descrire
 Que Herodes ocist, qui en enfer sospire. 735
 Et cil ont devant Deu corone de remire ;

XVI. 704 communement B || 705 Autresi B || 707 Nen B ; niant
A || 709 Je nel B || 710 Car B || 711 lesdire A || 713 matire et
cuers B || 714 maiesture A || 715 il ot B || 720 les prendroit A ;
uns a uns toz B || 723 cimeliere B || 724 Quil naient AB ; ame
B || 725 Que B ; A *place ce vers après le v. 717 || 726 Manque*
B || 727 sa chaudiere B || 728 soffrire A || 729 cil isseront tuit
B || 730 Depuis que flun jordan recut n. s. B || 736 devant
corone B.

Molt est en grant clarté qui en lor piez se mire.
 Chascuns pecherres doit de tot son cuer [s]'afflire
 [Vers] Deu, qui ne veut les pecheors despire,
 Mes por aus vint en terre et se fist circoncire ;
 Por tant ne se doit nus de pechié desconfire,
 Mes a Damedeu viegne de touz maus trove[r] mire.
 Molt est beneürez cil qui vers lui se vire.

- XVII Tant est malves li siecles pou puet mes empoirier ;
 Chascuns oublie ce qui plus li puet aidier. 745
 Or venra Antecrist por le mont empirier.
 Ja se fist Dex en terre par saint ange anoncier ;
 Autressi nestra cil par conseil d'aversier,
 Toz tens sera o lui, au main et au couchier,
 De tot l'avoir du siecle le fera clacelier. 750
 Quant il avra .XXX. anz, lors prenra a regnier ;
 Enchantementz fera por le siecle enlacier :
 Les sorz fera oïr et les torz redrecier
 Et les muez parler et les orbs esclerier
 Et les arbres revivre par delez lou ramier 755
 Et reverdir en terre et florir sanz chargier.
 Sien ierent li tresor, li argent, li denier.
 As riches se voudra tot avant acointier,
 Et as povres donra a boivre et a mengier,
 Les biens revoldra fere por [e]us parengingnier. 760
 Par trestotes les terres iront si messagier,
 Qui diront que c'est Dex, por plus monteplioier
 Lor mal et lor dolor et lor grant encombrer ;
 As bons clers se feront par clergie cuidier,
 Et par lor covoitise s'i tendront chevalier 765
 Et autres genz par force ne l'oseront lessier.
 Or sachiez, li Ebrieu s'i tendront de legier,

737 a lor A || 738 Chascuns de tot son cuer pechierres doit B ;
 afflire AB || 739 Damedex A, Damledeu B || 742 trove AB || 743
 en lui se mire B || XVII. 744 empirer A || 748 cist B || 749 Tout...
 au soir A || 750 clacelier A || 752 Enchantement B || 755 par devers
 B || 760 rovera B ; plus AB || 761 li messagier B || 764 le feront
 B || 766 Que autre gent B || 767 le tendront B.

Mes il l'ont fait pieça entr'aus crucefier.
 N'iert pas li granz damages legiers a alegier,
 Qu'en ne chantera messe ne lira en sautier. 770
 En .ij. anz et demi cuide tant exploitier
 Que tout le plus dou siecle fera Deu renoier.
 Mes lors iert un[s] termine[s] qui ne puet esloingnier,
 Que a lui s'en vendront cil qui plus l'avront chier ;
 Sor le mont d'Olivete ira por preeschier ; 775
 Si seront des Juïs li cent et li millier.
 Elyes et Enoch vendront a lui tencier
 Ses diz et ses paroles et ses faiz abessier,
 Selonc les prophecies qui sont dou tens premier ;
 Le clameront larron, traïtour, losengier, 780
 Plus le desmentiront que vilein[s] so[n] bergier.
 Et il lor fera sempres les testes rooingnier,
 Puis dira : « Or sont mort cil gloton pautonier ;
 D'aus est il nule chose, n'i a nul recovrier.
 En moi devez vos croire, qui vous avra[i] mestier, 785
 Quar je m'en vois lassuz voz lieus apareiller. »
 En l'air enmontera le tret a un archier,
 Mes li Sainz Esperiz l'ocirra au lancier ;
 La clartez du seignor, qui tot puet jostisier,
 L'abatra a la terre plus puant que fumier, 790
 Et morront avec lui si prince conseillier.
 Lors s'en fuira li pueples tot le chemin plenier,
 Chascuns plus esfreez que cers por liemier.
 Si feront chanter messes et iront au mostier
 Et se feront confes, s'iront commenier. 795
 Et li Hebrieu s'iront lever et baptisier ;
 S'il en i avoit tant comme areine en gravier,
 Si seroient il sauf sanz mot de mençongier ;
 Por itant les devons entre nos esparnier.

769 esligier *B* || 770 moustier *A* || 774 Qua lui se revendront
A || 775 mont olivete *B* || 776 Et si... gius *B* || 781 sor bergier
 (berchier *B*) *AB* || 783 losengier *B* || 784 Et ce est n. c. *B* || 785
 qui vous avra *A*, que vos avez *B* || 786 vos sieges lasus *B* || 787
 enmontere *B* || 790 dun femier *B* || 792 li siecles tout son *A* || 796
 laver *A* || 798 Si se feront il s. sanz dit de m. *B* || 799 Por tant
 les devons en terre e. *B*.

Et cil . XL . jors seront peneancier, 800
 Mes en la fin seront molt orgueilleus et fier :
 Que verrez en la mer les estoiles plungier
 Et la terre suer et les nues saignier,
 Les aigues et la mer contremont redrecier
 Et ravaler en bas qu'en i porroit puisier, 805
 Les bois et les forez et l'erbe arrachier,
 Et les enfanz des ventres et crier et huchier
 Qu'i[l] ne volent pas nestre por veoir cel tempier.
 Mes lors corra uns feus por tot paracoisier ;
 Tout ardra : bois et terre, la mer et le vig[n]ier ; 810
 N'en verrez eschaper pucele ne moillier.
 Apres vendra uns ven[z] por le mont a[n]joier
 Et apres une voiz por les morz esveillier ;
 Par . iij . foiz lor dira por aus apareiller,
 Qu'il se lievent tost sus et si vendront pledier, 815
 Quar ce n'est mie pleiz qu'en puisse respitier.
 Chascune ame a son cors ira sanz atargier,
 Ja n'iert tant departiz qu'il ne soit touz entier ;
 Tuit serons d'un aage, bachelier et legier
 Et chascuns plus igniauz d'ostour ne d'esprevier. 820
 Qui lors avroit tot l'or que l'em porroit noncier
 Ne li vaudroit il pas la monte d'un denier :
 La ne covendra mie por plet donner loier,
 Quar nostre sire De[u] verrez si repairier
 Com il fu mis en croiz por enfer peçoier. 825
 Ce que por nos soffri nous vendra reprochier.
 Il ne nous dira mie : « Vous fustes hostoier
 Et en estrange terre Sarrazins detrenchier,
 Ne les pelerinages par les terres cerchier .»

802 Or verroiz B || 803 fouir A || 804 Les eves et les mers
 B || 805 porra A || 806 dou vergier enrachier A || 807 *Manque*
 A || 808 pas estre A || 809 partout por acoisier A || 810 viguier A,
 vinguier B || 811 Ne verroitiz B || 812 uns feus A, un vent B ;
 ahuchier A, avoier B || 815 ploidier B || 816 quil puissent res-
 poitier B || 817 Chascune a son cors ira sanz enseigner A || 818
 Ja nert tant departi quil ne soient entier B || 819 seront B || 820
 et desprevier A, ne despervier B || 821 avra... puisse A ; cerchier
 B || 822 plus dune cloche dacier A || 823-829 *Manquent* B || 824
 dexA || 828 estranges A.

Mes [i]cel aime Diex de tot son cuer entier	830
Qui les povres se[t] pestre et vestir et chaucier.	
Ceuls qui sont sanz hostel rueve Diex herbergier,	
Et rouve visiter le povre en charterier.	
Paour avra chascuns quant il s'orra jugier ;	
Ja li saint ne les saintes ne l'oseront prier,	835
Ne li ange, qui n'ont nul talent de pechier ;	
Que feront donc larron, traïtour, usurier ?	
Il remaindront chetif en lor grant encombrier :	
(Qui Dex avra maudit n'i a que corroucier !)	
Deable les corront a cheennes lier,	840
En l'angoissous enfer les feront trebuchier.	
Cele tres grant doulor ne puet amenuisier ;	
Au chef de cent mil anz iert a recommencier.	
Qui tel deserte fait bien se doit esmaier !	
Cil qui o Deu ira molt se doit pou prisier ;	845
Por son petit servise le fera si paier :	
De chascun fera roi plus riche que Lohier,	
Il lor donra chastiaux sanz chaux et sanz mortier ;	
Ja lor tres grant richesce ne porra abaissier,	
Quar ce est paradis ou sont li aumosnier.	850
Or nos doint Damedex qu'i puissons repairier	
Amen. Explicit.	

830 *Manque A* ; Mes cels aime de tot son diex cuer entier
B || 831 Ne les repestre *A*, Qui les povres ses pestre *B* || 833 char-
trier *B* || 835, 836 *Manquent B* || 838 chaitis orfelin estraier
B || 840 Deables *AB* ; es cheaines *B* || 841 le feront *B* || 842-851
Manquent B.

NOTES

6. Le *des* de *A* est probablement une correction du copiste ; la leçon primitive a pu être : *et el*.

29-30. Cf. le *Sermon* de Guichard de Beaulieu (éd. Gabrielson), 1566-67 : *Ke le regne des ciels dunt il (le diable) fu fors juté Deveit estre par hume empli e restoré*. L'idée que l'homme fut créé pour remplacer les anges déchus provient de Grégoire le Grand (*Moralia*, lib. XXXII, 23 ; *Hom.* XXXIV), mais elle avait été répétée bien des fois par des théologiens postérieurs. Voir A. Gabrielson, *Archiv*, CXXVIII (1912), 325.

32. *sanz nul enseignement* ; cette expression semble s'appliquer à Adam et à Eve, pour indiquer leur état d'innocence ; mais nous la retrouvons dans un passage du *Sermon* de Guichard de Beaulieu, 818-820, où elle ne peut s'appliquer qu'à l'acte de Dieu : *Ki fist terre e cel a sun comandement E le jorn e la nut sanz nul enseignement, Le soleil e la lune e tut le firmament*. L'éditeur ne dit pas comment il entend le passage, qui semble tout à fait inintelligible ; il est possible que ce soit une interpolation due à un vague souvenir de ce passage de notre poème.

42. Ce chiffre de cinq mille ne s'accorde guère avec la tradition. D'après l'Evangile de Nicodème, cinq mille cinq cents ans s'écoulèrent entre la création et l'avènement du Christ ; voir *Evangelia Apocrypha* (éd. Tischendorf, Leipzig, 1876), *Evangelium Nicodemi*, Pars II, Latine A, cap. XII (XXVIII) ; *Trois Versions rimées de l'Evangile de Nicodème*, publ. par G. Paris et A. Bos, Paris (Soc. des Anc. Textes fr.), 1885, Version A, 1507, Version B, 1149.

44. *sor le deffendement*, contre (malgré) la défense ; cf. Blondel de Nesle (éd. Tarbé), XXI, 6 : *Car nule riens el mont Ne fais sur son deffens* ; pour d'autres exemples, voir Bartsch-Horning, à l'article *sore*.

46. *sanx nul retenement*, « sans retard », selon Godefroy — interprétation qui est appuyée par la leçon de C ; mais les exemples allégués par G. ne sont pas bien probants et dans les deux suivants le sens paraît être plutôt : « sans restriction », « absolument » : *Sa fille m'a donee a fene Et sa terre tot ansement, Sanx nul autre retenement*, *Enéas* (éd. Salverda de Grave, Paris, 1929), 4130-32 ; *De tut le (Adam) fist seignor senz nul retinement*, *Sermon* de Guichard de Beaulieu, 825. Peut-être faut-il comprendre ici : « irrévocablement » ; cette interprétation est appuyée, à son tour, par la leçon de B.

60. « D'offrandes chacune désignée pour servir d'épreuve. » La source de ce passage sur les Rois Mages se trouve dans un poème français dont il existe plusieurs versions et dont une seule a été publiée en entier : *le Romanz de saint Fanuel et de sainte Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses Apostres*, publ. par C. Chabaneau, *Rev. des langues romanes*, XXVIII (3^e série, XIV, 1885), 157-258. Dans ce poème « les Trois Rois, incertains si le petit enfant qu'ils sont venus voir est réellement le Créateur, décident de le mettre à l'épreuve ; si c'est un roi, il choisira l'or ; si c'est un homme, il prendra la myrrhe ; si c'est un dieu, il voudra l'encens ». L'enfant prend tous les dons, prouvant ainsi qu'il est à la fois roi, homme et dieu. Après avoir raconté l'épisode, l'auteur ajoute (vv. 1936-38) : *Li troi roi furent molt estraigne Qui si ont Dex espermenté Par l'offrende c'ont presenté*. Il est à noter que *offrende* est ici masculin, comme dans notre poème. Voir, pour une liste des autres versions de cette légende et une discussion de leurs rapports avec le *Misterio de los Reyes Magos, Romania*, LIV (1928), 540-43.

65-66. Cf. Matth. II, 12 ; *Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam*. Ces deux vers évidemment altérés présentent plusieurs problèmes que je n'ai pu résoudre d'une manière tout à fait satisfaisante. Le verbe *envoier B* (ayant pour sujet *Dex*, v. 62) a été admis dans le texte parce qu'il s'accorde mieux avec la source biblique que *repairier A*, et cela a exigé la correction de *Chascuns AB*. Tout ce passage narratif étant raconté au prétérit, c'est le temps qui conviendrait ici ; mais la correction de

envoia en *envoie* a été nécessaire pour éviter le *peüst* de A, leçon inadmissible, car la conservation de *lor* est nécessaire pour compléter le sens de la locution *vendre son maltalent*. Sauf les deux corrections notées, c'est donc la leçon de B qui a été admise.

69. *Mes* n'a pas toujours un sens adversatif ; quelquefois, au contraire, il introduit un détail du même ordre que celui qui précède et qui le renforce. Cet emploi, en harmonie avec l'étymologie du mot, peut se traduire : « et de plus », « et voici que », « et en effet ». Cf. vv. 595, 698 et 809. Cf. aussi *Roland* (éd. Bédier), 1155 et *Commentaires*, p. 211 ; *Eneas* (éd. Salverda de Grave), 2882 ; *Vengeance Alixandre* (éd. Ham), 957.

77. La prophétie ne peut être que celle d'Isaïe, ch. LIII ; mais pourquoi ce prophète est-il appelé le *pontificent* des Juifs ? Je ne connais pas d'autre exemple de ce mot, dont l'étymologie est d'ailleurs claire : *pontificans*, *antem*, « qui exerce le pontificat ». Notre auteur semble croire que les grands prophètes étaient des évêques.

84-85. Cf. vv. 235-239 ; voir *Introd.*, ch. VI.

94. *pensissons* ; sur le subjonctif par attraction, voir Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 308.

104. « Vous ne voyez guère plus personne qui vive sa vie » ; c'est-à-dire qui vive jusqu'au terme naturel de la vie, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, selon la Bible. Les mêmes plaintes sur la brièveté de la vie se retrouvent dans le *Roman des Romans* (éd. Tanquery), vv. 241, 257.

109. Cet « homme », aux ordres duquel nous sommes soumis, c'est la Mort, représentée sous la forme d'un squelette d'homme portant une faux (ici, une « épée »).

112. Au premier abord, *refuser* ne semble pas convenir ici ; on s'attendrait plutôt à *epargner*. Mais « ne pas refuser » est synonyme de « accueillir » ; cf. le *Roman des Romans*, 221-224 : *Mort ne redote richesce ne lignage, Ne fieblete, ne bonte*,

ne eäge ; Trestoz acoilt e le fol e le sage : A la parfin somes tuit d'un parage.

119. « Il ne pourrait pas s'y retourner, même s'il avait juré de le faire. »

121-2. « Jamais vous ne verrez nul homme, quelque amitié qu'il ait eue pour lui, qui cherche à le voir après l'avoir enterré. » La proposition *tant l'ait desirré* se traduit plus exactement en anglais : « however much he may have loved him. » Cf. le *Roman de la Violette* (éd. Buffum), 2016 et la note.

127. J'entends : « Et [il en sera] ainsi du pauvre, selon sa pauvreté. » L'auteur veut dire que tout homme, riche ou pauvre, devra rendre compte de l'usage qu'il aura fait de ses possessions.

128-33. Ces vers se rattachent à tout le passage qui précède et non pas seulement au v. 127, comme le pourraient faire croire les vv. 128-29. En effet, il semble que l'auteur pense plutôt aux riches, puisqu'il parle de la nécessité de *maintenir les poves*. Les œuvres pieuses énumérées dans les deux premiers vers ne sont pas nécessaires au salut ; ce que Dieu exige de tous, c'est l'obéissance aux commandements de l'Evangile (vv. 130-3). L'alternance du singulier et du pluriel, lorsque le sujet est assez vague, est fréquente en vieux français, surtout chez notre auteur.

129. La correction de *faire* (ABC) en *faite* est exigée non seulement par la grammaire (cf. *mostier levé*) mais par le sens ; il ne s'agit pas de ce qui est à *faire*, mais de ce qui *aura été fait* lors du Jugement dernier. La faute (commune à tous les mss.) s'explique sans doute par la fréquence de l'expression *chauciee faire* ; cf., par exemple, *Guillaume de Dole* (éd. Servais), 1630-33 : *Com il parlast ja volontiers ! Ce ne fust mie de moustiers Couvrir, ne de chaucies faire, Mais de la preus, la debonaire.* — La leçon de A. *mostier celé*, laisse supposer l'existence d'un verbe *celer*, synonyme de *couvrir*, « pourvoir d'un plafond, d'un toit ». Meyer-Lübke,

Wb., 1466, admet que *celé*, « plafond », peut provenir soit de *caelum*, « ciel », soit de *celer* (*caelare*), « tailler », « sculpter », « ciseler » ; pourquoi ne pas admettre l'existence d'un verbe *celer*, sorti d'une confusion entre *caelum* et *caelare*, ou plutôt entre *celé*, « plafond » et *celer*, « ciseler » ?

141-2. Le sens est : Que chacun pense à ses actes, car c'est par leurs actes que ceux-ci (les bienheureux) se sont libérés, tandis que ceux-là (les damnés) sont lourdement chargés des leurs : ce qui sert à sauver les justes, sert également à damner les méchants. Ces deux vers, tout en résumant l'enseignement du passage qui précède, interrompent fâcheusement la suite des idées, car le sujet de *parolent* (v. 143) doit être *ceus* (v. 136).

158. « Il n'y a pas au monde un homme, si méchant qu'il soit... » Cf. la note du v. 121.

163. *Que* peut dépendre de *sachez* (v. 157) ou d'un sous-entendu, tel que « je dis », « je sais ».

173-4. La leçon du texte est celle de *B*. Dans *A*, le premier de ces vers est irréprochable, mais le second semble avoir été refait pour éviter la répétition, que l'on trouve dans *C*, de la même préposition sous une forme différente.

183. La leçon de *A* est irréprochable, mais son admission aurait entraîné la correction, au vers suivant (omis dans *AC*), de *ardront* en *ardra*.

185-7. Ce passage provient sans doute d'une version française de la *Visio Sancti Pauli*, écrit apocryphe où les auteurs du moyen âge puisaient une grande partie de leurs renseignements sur les peines de l'enfer. Cf. le passage suivant de la version d'Henri d'Arci, publ. par L. E. Kastner, *Rev. des langues romanes*, XLVIII (1905), 385-95, vv. 37-40 :

Iloec ardent et plurent mult dolurusement ;
Mort demandent mult suvenement ;
Mes pur nient le desirent ; ja alme ne murra,
Mes en peines u en joie tuz jurz vivera.

Le texte latin porte : *Et alii flent, alii ululant, alii gemunt, alii ardent et querunt mortem, quam non inveniunt, quia anime non possunt mori*. H. Brandes, *Visio S. Pauli*, Halle, 1885, p. 75. Cf. aussi la version d'Adam de Ross, publ. par L. E. Kastner, *Zeitsch. f. französ. Sprache u. Lit.*, XXIX (1906), 274-90, vv. 76-79.

193. Sur Guichard de Beaujeu voir *Introd.*, ch. IX, § 1.

194. Cf. vv. 223 et 418. Sur Milon de Lagny voir *Introd.*, ch. IX, § 4.

195. Ce vers, qui ne se trouve que dans *C*, paraît se rattacher au v. 193. S'il est authentique, il faut supposer l'omission dans *AB* d'un ou plusieurs vers après le v. 194, à moins que ce dernier ne soit une interpolation dans *B*. Le plus probable, c'est que les copistes, ne connaissant pas les personnages nommés et ne pouvant déchiffrer facilement leurs noms, les ont omis sans scrupule.

197. Auchier et Landri ont dû être les héros d'un roman aujourd'hui perdu, car on trouve leurs noms accouplés de la même façon qu'ici dans d'autres poèmes du moyen âge. Ces allusions laissent supposer que leur histoire était considérée comme le contraire de ce qui est sérieux ou digne de foi. Voir F. Lot, *Romania*, XXXII (1903), 1 ; E. Walberg, *Deux poèmes inédits sur Simon de Crépy*, Lund, 1909, p. 6 ; A. Bayot, *Le Poème Moral*, Bruxelles-Liège, 1929, p. CXIX-CXXIX ; H. Spanke, *Literaturblatt, f. germ. u. rom. Phil.*, 1931, 272.

198. Voir, sur Simon de Crépy, *Introd.*, ch. XI, § 2.

200. « Et trouva un crapaud [assis] plus qu'à moitié dans sa bouche. » Les trois mss. s'accordent pour indiquer le même animal, tout en le désignant par des noms différents. Pour ce qui suit ce nom, chaque ms. présente une leçon différente. Celle de *A*, étant assez bizarre, a des chances d'être authentique et cette bizarrerie explique probablement pourquoi *B* et *C* la remplacent, soit par un emprunt au v. 208, soit par une cheville. D'après l'un des poèmes publiés par E. Walberg,

op. cit. (*Dou Conte Symon*), il y avait deux bêtes assises sur la bouche du comte Raoul :

Sur la boiche le [conte vit] seoir sans mentir
 .I. crapout enchancous grant et gros et entir 100
 Et avoit son darriere a sa boiche torné,
 Vilainement l'avoit d'anemi atorné.
 Par semblant li fesoit li crapaus grant ahan.
 Et desouz le crapaut ot assis .I. huan ;
 An. II. ont le darriere torné de[vers] la boiche, 105
 Chascuns le point et pince et laidement le toiche...
 Chascuns sa vilenie dedenz le cors li cole... 115
 Chascuns ot son derier torné droit a sa boiche,
 Ce semble vrai[e]ment que l'un l'autre i boche.
 Quant li quens l'a veü, si fu si tres confus
 Qu'il ne set qu'il puist dire fors parler :
 « Com mars fus ! 125
 Pere, or est aparant a cui tu as servi.
 Or a ta bouche ce qu'au monde a desservi :
 Trop menti, trop jura, trop dist de faussetés ;
 Trop fustes orgueilleus, trop fustes assotés... »

201. Le texte reproduit *AC* pour le premier hémistichie, *BC* pour le second. La mention de la *langue* dans *A* explique mieux la position du crapaud ; et les leçons *bouche* (*B*) et *jura et menti* (*A*) s'accordent trop bien avec le poème cité plus haut pour ne pas être suspectes. Si ce poème est du *xiii^e* siècle, comme le croit M. Walberg, il n'a pu influencer sur notre auteur ; mais il a bien pu être connu des copistes.

202. La leçon primitive a pu être *espoenti*, même sens que *espoeri* (cf. *espanti C*).

203. Les leçons des mss. étant inadmissibles, une correction s'imposait ; *pendi* a été préféré à *souffri* pour une raison d'ordre paléographique : sa ressemblance avec *parti* (*B*) et *peni* (*C*).

204. La leçon de *AB*, admise dans le texte, me paraît suspecte à cause de la fâcheuse rime intérieure (*nasqui* : *mardi*), contraire aux habitudes de l'auteur ; mais elle est plus intéressante que la banale leçon de *C*. Je n'ai pas réussi à découvrir l'origine de l'assertion que Jésus « naquit par un mardi ».

208. Ce vers, bien qu'il ne se trouve que dans *B*, est certainement indispensable, car il exprime d'une façon très vive le contraste entre l'état du comte de son vivant et son état dans le tombeau. Il ne s'accorde guère avec les vv. 200-201, et c'est peut-être pour cette raison qu'il a été omis dans *AC*.

217-19. Ce passage a dû être altéré de très bonne heure. *A* et *B*, quoique divergents, s'accordent pour déclarer que le salut de Simon de Crépy est certain ; *C*, au contraire, semble remonter à une version qui tirait de la vie et de la mort de ce personnage un enseignement applicable à tout homme, quelque chose comme ceci : Si chacun achève ainsi sa vie, il sera dans la gloire, etc. La suite (vv. 220-24), qui semble se rapporter à un précepte, nous permet de supposer que *C* a gardé un reste de la leçon primitive. Mais un autre fait rend douteuse cette supposition : tous les mss. présentent (v. 217) le mot *ore*, qui a dû être dans l'archétype. Malheureusement *A* et *B* font une distinction très nette entre ce mot et *or* (v. 218) ; aucune distinction de sens entre ces deux formes du même mot n'étant admissible, les leçons qu'ils présentent sont inintelligibles. On pourrait corriger *ore* en *lores*, mais le sens du passage n'en serait pas grandement amélioré, car c'est précisément *alors* (après être redevenu mendiant) que Simon de Crépy est mort. Voici ce que les copistes *A* et *B* semblent vouloir dire : S'il avait achevé sa vie plus tôt (avant sa conversion), nous aurions pu craindre pour son salut (il aurait pu être en danger *B*) ; mais maintenant nous sommes certains qu'il sera dans la gloire, etc. L'allusion à la pauvreté volontaire de Simon de Crépy (vv. 214-15) suggère toutefois une autre hypothèse : *ore* serait une altération dans tous les mss. (et par conséquent dans l'archétype) de la leçon primitive, qui aurait été : *l'or*. Dans ce cas, il faudrait considérer les trois mots suivants comme une espèce d'ablatif absolu et comprendre : S'il avait eu (gardé) l'or (sa fortune), sa vie terminée, etc.

220. Sur Girard de Montigny voir *Introd.*, ch. IX, § 3.

221. Il est impossible de dire à quel archevêque notre auteur fait allusion. On pense naturellement à l'archevêque de Sens,

alors métropolitain du diocèse de Paris ; mais Guy de Noyers (1176-1193) était connu plutôt comme savant que comme prédicateur et aucun de ses sermons n'a été conservé. Voir Daunou dans l'*Hist. litt.*, XV, 611.

223. Cf. vv. 194 et 418 ; voir *Introd.*, ch. IX, § 4.

233. Cf. v. 397. Le *plet en Champ-Flori* signifie : le Jugement dernier. Cette substitution du Champ Flori à la Vallée de Josaphat avait déjà été faite dans deux passages du *Romanz de saint Fanuel*, où notre auteur avait coutume de puiser des renseignements (cf. la note du v. 60). Voici les passages en question : *Camp Flori ot cel lieu a non, Et Camp Flori l'apele l'on. La tenra Dex son parlement, Quant il venra jugier la gent* (vv. 339-42) ; *Icil* (les pécheurs) *n'aront ja raenchon Que nes praigne[nt] li anemi Devant Jhesu, el Champ Flori* (vv. 360-62). Il est possible que cette méprise de la part de l'auteur du *saint Fanuel* remonte aux *Vers del Julse* (publ. par Hugo von Feilitzen, Upsal, 1883), où le Champ Flori est mentionné à trois reprises, sans que la Vallée de Josaphat y soit nommée une seule fois. Dans ce poème Champ Flori est synonyme de Paradis, comme le prouve le passage suivant (vv. 119-28) :

Se li cors at bien fait, et il est en bien pris.
 l'anme li rent de deu et grasces et mercis :
 « Cors, benoiz soie tu ! bon sanior ai servit,
 j'ai veüe la joie qui est en camp florit.
 Vie manrai toz jors avoc les deu amis.
 Je m'en irai, beaz sire ! deus soit garde de ti.
 A la joie enterrai, qui est en camp flori,
 la venront trestuit cil qui avront deu servit. »

Mais plus loin (vv. 378-82) le contexte est moins clair et un lecteur inattentif pourrait facilement s'y méprendre :

Al quart jor sonerat Lucas en camp florit :
 trestuit istront de terre, ja uns nen iert a dire...
 tot en iront al plait devant deu al juïs.

Où se trouvait le Champ Flori ? Sur ce point, nous sommes fort bien renseignés par plusieurs des Guides à l'usage des pèlerins, rédigés au *xiii^e* siècle. Voir *Itinéraires à Jérusalem*

et *Descriptions de la Terre Sainte rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles*. Publ. par H. Michelant et G. Raynaud, Genève (Soc. de l'Orient latin), 1882. Dans une description rédigée, vers 1231, par un certain Ernoul, nous trouvons ceci (p. 66) : *Entre Bethleem & Jherusalem a un moustier u il a moines gris que on apiele le Gloria in Excelsis Deo. Ce fu la u li angele le canterent, quant Jhesu Cris fu nés... Pres de cel moustier a un camp de tiere c'on apiele Camp Flori*. D'autres auteurs ajoutent d'autres détails, par exemple (p. 196) : *De suth Jerusalem vers ponent si ad une liue petite iekes la ou le arbre de la Seint Croiz crust. E devers mi jor si ad une liue iekes a Saynt Helyes. Apres un poi est le Champ Fluri, e de la un poi est la Sepulture de Rachel*. Mais ce n'est que dans un écrit assez tardif, les *Pelrinages et Pardouns de Acre* (vers 1280), que nous retrouvons la méprise qui nous intéresse (p. 232) : *... si vous alez de Jherusalem vers la cité de Bedlehem, vous irrez par Seinte Elye . j. liue de la cyté de Jherusalem, e la de lees si est le Champ Flori, un tres bel lu ; e la recevra, a ce qe um dit, chescun[s] solum ce qu'il avera si deservi*. Dans cette dernière phrase, l'auteur ne fait que répéter une légende qu'il avait lue ou entendue, peut-être sans la comprendre. C'est sans doute l'écho d'un poème, mais pas nécessairement de l'un de ceux que nous connaissons. La dernière mention que je connaisse du Champ Flori, dans la littérature, se trouve dans le *Dit dou Lyon* de Guillaume de Machaut (éd. Hoepffner, t. II, p. 209), où il est question (v. 1427) d'un chevalier revenu *De Josaphat, de Champ Flori* et de beaucoup d'autres lieux. Ici le nom a perdu toute signification ; c'est un nom de lieu quelconque.

235-39. Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter que dans deux de ces vers l'auteur énumère quatre peuples mahométans et quatre peuples chrétiens, ceux-ci, hérétiques au point de vue de l'Eglise romaine, ceux-là, ennemis jurés de la foi chrétienne. Il se contente de les nommer, sans plus. Mais, au vers suivant, il ajoute les Juifs, et alors il éclate en reproches, qui remplissent trois vers entiers. Cette haine des Juifs, qui fait contraste avec la considération qu'on avait pour les mahométans, est tout à fait caractéristique du moyen âge.

245-47. Cf. vv. 404-7, 834-37. Des passages semblables (sauf ce qui est dit de la mère de Jésus) se trouvent dans un grand nombre d'écrits en prose et en vers. Cf., par exemple, le poème sur les Quinze Signes du Jugement dernier publ. par V. Luzarche, à la suite de son édition d'*Adam, drame anglo-normand* (Tours, 1854), vv. 225-27, 293-94 ; le *Sermon* de Guichard de Beaulieu (éd. Gabrielson), vv. 319-22, 446-47, 788-91. La plupart des expressions employées par les auteurs de ces écrits proviennent sans doute des commentaires des Pères de l'Eglise ; une seule peut remonter directement au texte de la Bible : I Petr., IV, 18 : *Et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ?* L'auteur de notre poème a dû connaître une partie de ces écrits en langue vulgaire ; il a probablement connu le *Sermon* et il a certainement utilisé un poème sur les Quinze Signes, mais il est impossible d'indiquer la source précise de ses affirmations. D'autres poèmes parlent de la *pitié* de Marie, mais non de son *tremblement* ; notre auteur a pu le déduire de l'expression souvent employée : « tous les saints et toutes les saintes trembleront ».

248. Cf. v. 401. Cette bizarre assertion doit être le résultat d'une confusion. Saint Paul, I Cor., XV, 51-52, écrit : *Ecce mysterium vobis dico : Omnes quidem resurgemus, sed non omnes inmutabimur. In momento, in ictu oculi, in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti : et nos inmutabimur.* Ce passage a été commenté par tous les commentateurs depuis saint Jérôme jusqu'à Honorius Augustodunensis, et aucun de ces théologiens n'a commis l'erreur d'appliquer l'expression *in ictu oculi* autrement qu'à la Résurrection des morts. Mais la Résurrection sera suivie immédiatement par le Jugement dernier ; les auteurs de nos poèmes en langue vulgaire semblent confondre ces deux événements, car, chez eux, ce n'est plus le premier mais le second qui aura lieu « en un clin d'œil ». Dans le passage suivant du *Poème Moral* (éd. Bayot), vv. 3717-20, la confusion n'est que partielle :

Quant Nostre Sires Deus al de(a)rrain jor venrat,
Tos li pueples qui fut, qui est et qui serat,
Plus tost c'on l'uel puist cloure, devant lui amenrat
Et, solonc son merite, chascun son lieu donrat.

Mais dans le *Sermon* de Guichard de Beaulieu, v. 445, le pas est franchi :

En tant come li oil clot serrat li plaiz finez.

Même assertion plus platement exprimée dans le *Conflictus* (Thomas Wright, *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, London, 1841, p. 330), v. 26 :

Li rei igneusement ferat sun jugement.

Ainsi la brièveté du Jugement dernier était probablement devenue un lieu commun avant la composition de notre poème ; l'auteur ne fait que répéter ce qu'il a lu ou entendu lire. Pour d'autres références, voir mon commentaire sur le passage du *Poème Moral* cité plus haut, *Romania*, LVI (1930), 292-94.

255-62. Tout ceci vient de l'Evangile de Nicodème, considéré alors comme faisant partie de la « sainte escripture ».

266. Il s'agit probablement du saint Remi (Remigius) qui fut archevêque de Reims au ^{vi}e siècle. Le *bien* d'un saint semble signifier la récompense qu'il aura reçue des peines souffertes au service de Dieu. Cette interprétation résulte des vv. 430-38, où il est question des « biens » de saint Nicolas et de saint Jérémie.

268. *Qui*, si quelqu'un. Sur cette allusion à Henri II d'Angleterre, voir *Introd.*, ch. VI.

270. Il est difficile de dire si *loialement* se rattache à *s'entra-meront plus*, comme le sens semble l'indiquer, ou à *vous afi*, comme la structure du vers l'exige. Dans ce dernier cas, il pourrait être l'équivalent de « sans mentir ».

272-74. Cf. vv. 313-14. On peut rapprocher de ces passages les vers suivants du *Sermon* de Guichard de Beaulieu, où les mêmes idées sont exprimées dans des termes presque identiques :

Ki Deu pert por cest secle, mult par est nun savanz.	18
[K]i se fie en cest secle, por fol tenc mult celui.	32

Ki l'altre pert por cest, [bien] fols changes i fait.	68
Ke cil ki Deu guerpist, senz fin seit en tormenz ;	
Celui ad fait fols change, si ad mals chasemenz.	105
Ki por lui (le diable) Deu guerpist, mult chet en grant poverte.	154
Ki Deu guerpist por lui, mult ad fol encient.	748

La ressemblance est frappante ; mais ce ne sont là que des lieux communs de la prédication et rien ne prouve que les uns soient la source des autres.

278. *par la verte* ; la forme *verte* (veritas) à côté de *verté* (veritatem) n'a rien d'étonnant (cf. *poverte* à côté de *povreté*), mais je ne connais pas d'autre exemple de la locution où elle se trouve ici. On peut traduire : « en vérité » (cf. *par verté*, *Fierabras*, éd. Kroeber et Servois, v. 1810) et prendre le *Que* du v. 279 comme l'équivalent de « car » ; mais c'est escamoter la difficulté plutôt que la résoudre.

282. Daniel, IX, 27 : ... *et erit in templo abominatio desolationis : et usque ad consumationem et finem perseverabit desolatio.*

292. *entreprendre* paraît avoir ici le sens de « faire des reproches à », « critiquer », mais je ne connais pas d'autre exemple de cet emploi du mot. Cf. le *Poème Moral* (éd. Bayot), v. 2422, où le sens semble encore plus fort (peut-être « punir ») :

Se nus fait l'autre tort ; je li pri qu'il l'ament ;
S'il nel welt, dont se gart que je ne l'entreprend.

Mais l'exemple n'est pas probant, car *entreprendre* peut avoir son sens ordinaire : *entreprendre* (le redressement du tort).

293. *son vuel fust ele mendre* : « si sa volonté eût été faite, elle (l'avarice) eût été moindre ».

295. Le sujet est *covoitise* et non *Deables* (v. 286), comme l'a cru le copiste de A. Le sens est : Il n'y a guère personne qu'elle épargne et qu'elle ne vueille subjuguier.

297-98. Le sens est : Elle fait toujours usurper par le fort la terre du faible — ou il (le fort) le force à la lui vendre au plus bas prix (m. à m. ou il le maltraite tellement qu'il la lui fait vendre, etc.).

299. *rendre* doit être pris substantivement : l'action de rendre (la terre).

300. Vers altéré dans tous les mss. Une correction s'imposait et celle que j'y ai introduite donne un sens satisfaisant, car il ne peut s'agir ici que du fils (l'héritier) du « tolant ». Mais est-il probable que l'auteur se soit contenté d'une simple assonance ?

310. La correction de *pas estre* (AB), *pestre* (C) en *parester* (« demeurer ») s'imposait. Celle de *puisse* en *puist* n'était peut-être pas nécessaire ; il est possible en effet que l'auteur ait écrit *Qui* = *Qu'i*. En tout cas, *i* (= au siècle) est exigé par le sens.

312. Vers omis dans AC, estropié dans B. Peut-être y a-t-il aussi une lacune dans tous les mss. Le part. pas. *grevez* ne peut guère s'appliquer qu'à un homme, mais s'agit-il toujours de l'homme riche et puissant des vers précédents ou de l'homme pauvre ? Dans ce dernier cas, on s'attendrait à une expression comme *Li poves* ou *Poves hom*. La correction que j'ai faite ne sert qu'à compléter le vers.

313-14. Cf. la note des vv. 272-74. La correction de *molu* en *mier* se justifie par la nécessité de rétablir la mesure ; c'est évidemment pour atteindre ce résultat que le copiste de A change *por* en *a*.

320. Sur Renaud de Pomponne, voir *Introd.*, ch. IX, § 5.

340. *Pledeor loëis*, « avocats mercenaires ». Cf. la *Bible* de Guiot de Provins (éd. Orr), 2462, où ces « legîtres » sont qualifiés de *faus pladoiors lowais* ; cf. aussi Montaiglon et Raynaud, *Recueil*, V, 158, v. 50, où il faut lire *loëis* (l'édition porte *desloiaus*, les éditeurs ayant lu à tort *locis* dans leur ms. base).

341. *vous vient pres* ; *vous* est un datif, régime de la préposition *pres*. Sur cette construction, voir J. Vising, *Mélanges Thomas*, Paris, 1927, p. 475.

342. *Avez vous mes que vendre*, « Avez-vous quelque chose de plus (autre chose) à vendre ». Cf. *Dolopathos* (éd. Brunet et Montaignon), 4889-90, où il semble qu'il faille lire : *Cil qui ne vouloit espargnier, Fist tant k'il n'ot mes que despendre* (les éditeurs ont rejeté *que* en note et transformé *Fist* en *F[é]ist*, pour combler la lacune). Le v. 51 du fabliau cité dans la note du v. 340 adresse la même accusation aux avocats : *Lor san et lor parole vandent*.

348 et suiv. Entendez : « Un chien puant jeté dans une fosse, ou un chat brûlé, exhalent une odeur beaucoup plus suave que celle d'aucun bois d'aloès... en comparaison de celle qu'exhalera celui qui y est entré. » Cette comparaison compliquée a évidemment dérouté tous les copistes, surtout celui de C.

350. Il est regrettable que ce vers ait été omis dans AB et altéré dans C, car il aurait ajouté une force considérable à la comparaison. Il est probable que l'auteur a écrit quelque chose comme ceci :

Ne nus muscs(?) ne nus baumes ne encens embrasés.

351. *Avers que ne fera* ; cf. *Chevalier de la Charrette*, 4683 (cité par Tobler-Lommatzsch, *Wb.*) : *Car a toz autres cuers failli Amors, avers qu'au suen ne fist*, « Car Amour n'a rien fait pour tous les autres cœurs, en comparaison de ce qu'il a fait pour le sien ».

355. La correction de *ez A*, *lez B*, *aisez C* en *sez* (satis) me paraît justifiée par le sens et au point de vue paléographique.

357. Cf. v. 385. Même métaphore chez Guichard de Beaulieu : *dur ostal* (v. 53), *mal ostel* (v. 122), *malveis ostal* (v. 222).

359. *sainz Geremies* ; l'archétype portait sans doute un nom écrit en abrégé, que chaque copiste a interprété différemment

et probablement à tort. Ce n'est pas à « saint » Jérémie, mais à saint Jérôme (*saint Geronime*) qu'il aurait fallu attribuer ces frémissments. Cf. Matfre Ermengaut, *Lo Breviari d'Amor* (éd. Azaïs, Béziers, 1862), 16166-70 : *Per que sang Jheronimes dis* : « *Lo cors mi trembla em fremis Quan mi recorda del cornar Qu'en aquel jorn l'angels deu far, Tant qu'ieu no puese re far ni dir...* » La confusion de ces deux noms est fréquente. Voici, par exemple, comment le même vers du Poème d'Henri d'Arcy sur l'Antéchrist et le Jugement dernier se présente dans les mss. de Manchester (*Romania*, XLIX, 331-40), de Paris (B. N., fr. 24862) et de Londres (*Mod. Lang. Rev.*, I, 269-82) :

Cum Jeronime dit que en tenum garant	(M, 261),
Cum saint Jeroime dit traum a guarant	(P),
Si cum Jeremie nus dit que est nostre garant	(L, 250).

Inutile d'ajouter qu'il ne faut pas prendre au sérieux toutes ces attributions chez nos auteurs de poèmes en langue vulgaire.

364. La correction de *abesse* en *abessent* aurait été inutile ; le verbe s'accorde avec le sujet le plus proche. Voir Foulet, *Petite Syntaxe*², § 291.

365. *il* a pour sujet *cist siecles*, v. 363. Ici et au vers suivant, *B*, qui emploie la première personne, a peut-être conservé la bonne leçon ; cf. vv. 371-74. 450-54, 506, où l'auteur exprime clairement son désir de prendre la parole devant un concile.

368. Il y a probablement ici une lacune ; les derniers mots de *A* semblent faire partie d'un vers omis dans les autres mss.

372. Le sens est : Il ne sert à rien qu'un de ces mauvais prêtres mette le corporal sur l'autel (célèbre la messe).

375-77. Entendez : Quand même on dépenserait toute une fortune (en faisant dire des messes) pour le repos de leurs âmes, ce serait en pure perte, car cela ne les empêcherait pas d'être damnés.

378. *a pié ou a cheval*, «de quelque façon que ce soit»; on verra plus loin (vv. 827-28) que l'auteur n'est pas partisan des croisades et des pèlerinages.

379. *l'estoile jornal*, le soleil et non l'étoile du matin. Cf. v. 531. Les «sept clartés» s'expliquent par le passage suivant du Poème d'Henri d'Arci, déjà cité (donné ici d'après le ms. de Manchester, corr. à l'aide du ms. de Paris) :

Le solail resplendira apres le jugement
Set feiz qu[e] il ne fet ore plus clerement ;
E [tres]tuz [cels] qui serrunt bon parfitement 330
Resplendirunt cum [li] solail certainement.

385. Voir la note du v. 357.

389-90. La correction de *covoitise* en *covoitiez* (d'après le v. 395) a été motivée par la façon dont je comprends la phrase : Mais c'est le méfait de *covoitié* (désir effréné), qui a une si grande puissance qu'il n'y a pas au monde un péché qu'il n'ait dans sa compagnie.

395. *ou* est employé comme pronom ; voir Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 436.

396. *ce* semble se rapporter à *li grant péchié* ; je l'ai donc corrigé en *ces* (*ceus*), peut-être à tort, car il pourrait avoir un sens plus vague : «cet état». *manantie* (C) ne donne pas un sens très satisfaisant et la présence du même mot au v. 419, dans AB, est un indice de son inauthenticité ; mais *compaignie* (AB), bien que donnant un sens acceptable, est inadmissible à cause de sa présence deux vers plus haut. Il est vrai que les vv. 393-94 peuvent être une interpolation, car ils interrompent fâcheusement la suite des idées ; mais, étant dans tous les mss., on n'a guère le droit de les rejeter. La forme masc. *quïex* (*quels*) surprend ici, puisque, étant donnée la rime en *ie*, elle ne pourrait se rattacher qu'à un substantif féminin (même phénomène aux vv. 569, 603, 607).

397. Voir la note du v. 233.

399. *essonnie* ; l'indicatif, incorrect ici, a sans doute été

amené par les besoins de la rime ; mais le vers, qui manque dans *B*, est inutile et probablement inauthentique. Sur les formes telles que *essonie* (pour *essoine*), *chastie*, *monteplie*, etc., voir Nyrop, *Gram. hist.*, II³, § 11, 3 ; P. Fouché, *Le Verbe Français* (Paris, 1931), p. 3.

401. Voir la note du v. 248.

402. *sainte Soffie* ; cette expression un peu inattendue n'a sans doute pas été comprise par tous les copistes ; de là les leçons évidemment refaites de *AC*.

404. Voir la note des vv. 245-47.

410. La leçon de *AC* pêche contre la grammaire et celle de *B* est absurde ; la correction de *affolez*, « mutilé » en *effolez*, « insensé » s'imposait (cf. v. 415).

412. « Nous nous attendons à tout instant à ce que la mort nous tue. » Sur la locution *ne garder l'heure*, voir *Romania*, XLIV (1917), 586 et XLV (1918), 261 (A. Jeanroy) ; *Archiv*, CXXXIX (1919), 119 (Schultz-Gora) ; *Zeitsch. f. rom. Ph.*, XLI (1921), 498 (Breuer) ; Hugo Styff, *Etude sur l'évolution sémantique du radical Ward dans les langues romanes*, Lund, 1923.

418-24. Deux façons d'interpréter ce passage obscur se présentent. La première consiste à le rattacher au v. 417, considérant le v. 418 comme une parenthèse, et à comprendre : jamais je ne trouverai personne qui puisse me contredire (sauf Milon de Lagny...) [quand je dis] qu'il n'y a pas au monde un homme de bien, quelques grandes richesses qu'il ait, qui en très peu de temps ne les ait totalement abandonnées, etc. Milon de Lagny a donc le droit de contredire l'assertion, car il y fait exception. Mais que faire du second hémistiche du v. 418 ? Quand même le verbe *mercier* aurait le sens de « récompenser », comme le soutient M. Bédier (*La Chanson de Roland Commentée*, p. 204), il exigerait un régime direct et un régime indirect : « *mercier* qqch. à qqn. » Il n'y a qu'un seul régime (*qui* = *cui*) ; j'ai donc cru devoir corriger *maint povere* en *mainz povere*. La seconde façon d'in-

interpréter le passage consisterait à le considérer comme indépendant du v. 417 et à supprimer le *Que* du v. 419 ; cette solution donnerait un sens excellent, mais elle serait inadmissible, car *Mes* 418 ne peut signifier « sauf » sans l'aide du *ne* du v. 417. On pourrait corriger *Mes* en *Nes* (= *Neïs*), « pas même » et prendre le *Que* du v. 419 dans le sens de « car », mais une telle correction ne serait guère justifiée ; cf. v. 404, où *neïs*, « même » compte pour deux syllabes. — Sur la « fortune » bizarre des vv. 419-21, cités par Fauchet, voir *Introd.* ch. IX, § 4.

437. *ne dou saint Jheremie*, « ni de celui de saint J. ». Le substantif *bien* est représenté par l'article défini qui se combine avec la préposition *de*, et la possession est indiquée par le régime absolu : *Jheremie*. Voir Tobler, *Mélanges de gram. fr.*, p. 140 ; Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 70.

439. *a drecier* = *au d.* (*a* pour *au* = graphie lorraine) ; dans l'acte de la dresser (rendre droite), en la dressant.

440. On ne voit pas très bien le rapport entre ces deux constatations : détruire un objet et se détruire soi-même sont deux actes bien différents.

441. *cels qui ont ordre promise* ; cette expression étant d'une importance capitale pour l'intelligence du passage obscur qui suit, il est essentiel de savoir exactement ce qu'il y a dans les mss. Le vers manque dans *A* ; *B* écrit *promise* (*pro* exprimé par le signe bien connu) ; *C* écrit *p'mise*. Ce dernier copiste emploie l'abréviation *p'* à deux autres reprises : v. 55 *ap's* = *apres*, v. 631 *p'metant* = *prometant*. Il semble donc que ces deux copistes aient lu *promise* dans leurs modèles. Malheureusement le témoignage de *B* est infirmé par le fait qu'il écrit le même mot quatre vers plus loin. L'expression *prometre ordre* = *faire promission* (lat. *promissionem facere*) = *regulam sanctam promittere* (Du Cange, V, 474). Toutes ces expressions signifient : « faire promesse de dévouement à Dieu », « se consacrer au service de Dieu », c'est-à-dire se faire moine. Cf. la *Bible* de Guiot de Provins (éd. Orr), 1831-32 : *promis ont*

hospitalité Et foi et ordre et charité. L'auteur vise donc les moines, dont les vices seront exposés plus loin.

442. Ce vers semble signifier : « D'abord, nous devons porter l'affaire devant le seigneur saint Denis. »

444. Ce vers obscur et peut-être altéré se rattache évidemment au v. 442 ; *partout* (= devant tous les saints, choisis comme juges ?) semble en contradiction avec ce qui suit : « je ne sais lesquels d'entre eux choisir (?). » Sur l'emploi du subjonctif, voir Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 302.

445. *religion... de Dieu*, « service de Dieu » et non « ordre religieux », comme d'ordinaire dans les textes du moyen âge. Cf. v. 290.

453. *li mestres de l'asise*, « le président de la cour » ; cf. v. 373, où c'est un cardinal qui remplit cette fonction.

454. *estoire d'eglise* ; il est possible que *estoire* soit ici le subst. verbal de *estorer* : « institution », « ordonnance », « règlement » ; mais ne connaissant aucun exemple de ce mot, je propose une explication plus simple. Du Cange, III, 672, cite des passages d'où il résulte que le mot *historia* s'employait pour désigner un livre quelconque, par exemple : *Historiam, id est medicinalem librum*. Notre auteur, qui « ne savait lettres », a donc pu employer *estoire* de la même façon inexacte : livre (latin) contenant des prescriptions, livre de théologie. Cf. le titre *estoire* donné à son poème dans le ms. A.

456. *Il lor metra en lieu*, « il le leur mettra en compte », c'est-à-dire il les en punira. Cf. *Troie* (éd. Constans), 15085 : *Bien le li cuidot metre en lieu, Ainz que departissent li gieu*. Sur la suppression du régime direct, voir Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 202.

457-61. Voir sur ce passage *Introd.*, ch. VI.

466 Ici C a raison contre AB ; le riche sera « honni » (au Jugement) non pas à cause de ses richesses, mais à cause de son avarice.

469-70. Il paraît évident que le copiste de *A* a pris ces vers pour un écho des paroles de Jésus, Matt. XIX, 24 : *Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum caelorum* ; de là sa leçon : *l'aiguille*. Peut-être avait-il raison ; mais la substitution de la « falaise » au « chameau » rend la supposition douteuse. L'authenticité du mot *falise* est toutefois assez douteuse aussi, puisque ce mot a déjà été employé onze vers plus haut. Une troisième difficulté, c'est la nature de l'objet par lequel la *falise* ne peut passer : est-ce une « gueule » ou une « bourse » ? Car *gole* peut être une graphie pour *goule* ou pour *gorle*. Enfin est-ce *La gole* ou *sa gole* (celle du riche avare) ? On peut même se demander si nous ne sommes pas en présence de deux noms géographiques : Falaise (Calvados) et celui de quelque défilé, sous une forme irrémédiablement altérée. Je ne vois aucune manière de trancher ces questions. Au v. 470, *avra* (*C*) semble s'accorder mieux avec les habitudes de l'auteur que *verra* (*A*) ; cf. vv. 219, 265, 379, 436, 531, 848.

477. Entre les trois leçons fournies par les mss., celle de *C* (avec l'*e* analogique à la 1^{re} personne) est certainement la plus logique ; mais si elle avait été dans l'archétype, on ne voit pas pourquoi les autres copistes ne l'auraient pas conservée. La leçon de *B* peut se justifier, *cil* ayant pour antécédent *Dex*, v. 470. Celle de *A* est inadmissible, l'auteur n'ayant pu employer *cil* en parlant de son propre ouvrage (cf. *cist vers*, v. 548).

478. *tent a prise*, « cherche à prendre ». Cf. Estienne de Fougères, *Livre des Manières* (éd. Kremer), 1323 : *S. Nicolas et S. Soplise, Defendez nous d'infernal prise*.

489-94. L'ordre des vers est celui de *B*, car il est évident que les vv. 490-91 font partie de cette énumération de « commandements ». Le style du passage pourrait être amélioré en intervertissant l'ordre des vv. 493-94, mais le sens en resterait le même.

498. La correction n'était peut-être pas nécessaire, mais elle évite la répétition de *a meillor* dans deux vers consécutifs.

499. *trichier* (C) convient mieux ici que *trahir* (A), *tricherie* étant synonyme de *tor*, v. 501.

500. *selonc le positor* ; allusion à un de ces proverbes commentés, dont le moyen âge possédait de si nombreux recueils. Les proverbes les plus connus ont été publiés par J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Paris (Champion), 1925 ; mais les commentaires restent pour la plupart inédits. Il est naturellement impossible d'identifier avec certitude le proverbe dont le commentaire est cité ici, mais en voici un qui exprime la même idée : *Qui le damaige son voisin desirre, le sien li aproche* (Morawski, n° 1968). Un commentaire se trouve dans *Li Proverbe au vilain*, éd. A. Tobler, Leipzig, 1895, p. 50 : *Mainz hom veut son voisin Decevoir : en la fin L'estuet a lui entendre ; De son agait est pris Et de ce est souzpris Dont le voloit souzprendre.*

502. *defaute* (BC) est le mot propre ; cf. Henri de Valenciennes, *Hist. de l'emp. Henri* (éd. N. de Wailly), § 560 : *...et por chou qu'il ne peust estre mis arriere de son droit par defeute de segnor...*

504. Dans AC le premier hémistiche répète à peu de chose près celui du v. 368, mais la leçon convient et me paraît authentique. B présente une leçon absurde (que l'on pourrait corriger : *Il se monstrent ensint*) dont la raison d'être est claire : un copiste, voyant que cet hémistiche était suivi de plusieurs cas sujets sans verbe et que la rime l'empêchait de les transformer en cas régimes, a eu l'idée de les légitimer en refaisant le début du vers. Le résultat de cette « correction » est un contresens, car les *larron et robeor* ne sont pas les princes, mais leurs *menistres*, énumérés au vers suivant. En réalité, nous avons ici une anacoluthie, qu'explique fort bien la colère de notre prédicateur : *Larron et robeor !* s'écrie-t-il, puis il les nomme, toujours au vocatif.

506. C présente ici les mêmes divergences qu'au v. 373 : *oser* pour *savoir* et *veant* pour *devant*, et il se peut que ce ms. ait conservé les leçons primitives. En tout cas, *oseroie* conviendrait à merveille, car il est indéniable que l'auteur

se montre osé en tout ce qu'il dirait « devant l'empereur ». Cf. vv. 373. 453.

507. *autre traïtor*, « autant de traîtres ». Cf. les exemples suivants de cet emploi de *autre* : *En bois estes comme autre serve*, *Tristan*, I, p. 107 (cité par Diez, *Gram. des Langues rom.*, III, p. 77) ; *Ja te ferrai do pié com un autre mastin*, *Renaus de Montauban* (éd. Michelant), p. 376, v. 10 (cité par Tobler-Lommatzsch, *Altfr. Wb.*, I, 692). Pour d'autres exemples, voir Tobler, *Verm. Beiträge*, III³, 73. Au singulier, la nuance exprimée ici par *autre* peut être rendue par « n'importe quel (quelle) », « un (une) ... quelconque » (anglais « any ») ; au pluriel, par « autant de » (anglais « so many »).

510. L'auteur fait preuve ici d'une certaine indépendance, car les tournois avaient été condamnés par l'Eglise ; voir *Introd.*, ch. IX, § 5.

518. Ce vers paraît mieux à sa place ici que là où il se trouve dans *A*, entre les vv. 491 et 506.

519. *Laira* (*AB*) semble moins naturel que *mettra* (*C*), mais c'est peut-être un souvenir de *derelinquere in inferno*, *Act.*, II, 27, 31.

531. *en pascor* ; à Pâques, parce que, selon la croyance de l'époque, la Résurrection des morts aura lieu *in die Paschae* ; voir l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis, Migne, P. L., CLXXII, 1164. Cf. la note du v. 379.

535-38. Pour le nombre et l'ordre des vers, le texte reproduit *A*. Mais il est douteux que tous ces vers soient de l'auteur ; 536 et 538 sont probablement le même vers sous deux formes légèrement différentes.

548. *orrez* a pour complément les vv. 552-53. Par *cist vers*, l'auteur semble désigner soit le v. 552, soit son « sermon » tout entier ; mais que signifie le reste de la proposition ? Je pense qu'il faut comprendre : « si ce *vers* ne me chasse pas d'ici, ne cause pas mon expulsion de cette assemblée. » (Voir

en purer, au Glossaire.) Par trois fois déjà, le prédicateur a déclaré qu'il accuserait devant un tribunal les méchants membres des deux ordres alors tout-puissants, le clergé et la hiérarchie féodale (vv. 373, 453, 506) ; il n'aurait peur ni du cardinal, ni du « maître de l'assise », ni de l'empereur, et il était sûr que personne ne pourrait le contredire ; mais maintenant qu'il adresse des reproches aux usuriers, il n'a même pas la certitude de pouvoir continuer son discours. Les usuriers n'étaient sans doute pas des gens courtois !

551. « Quand la vache le couvrit et la mule le découvrit. » Ce vers énigmatique vient, à n'en pas douter, du passage suivant du *Romanz de saint Fanuel* (cf. les notes aux vv. 60, 233, 397) :

En cele creche ou Diex estoit	
Deus mues bestes i avoit ;	
L'une s'ert vache debonere	
Et l'autre iert mule por mal traire.	1670
La vache as cornes qu'ele avoit	
Nostre Segnor acovetoit,	
La mule as denz le descovroit.	
Savés que ce senefioit ?	
La vache qui Dex coveta	1675
En essample senefia	
Que la novele loi vendroit,	
Qui la vieille acaableroit ;	
Et la mule que je vos di	
Senefia, quant descovri,	1680
La viese loi qu' est corrompue.	

La source de ce bizarre « essample » m'est inconnue.

567. *aventure*, « venue », « arrivée », « avènement ». Ce sens est rare, mais non sans exemple ; cf. le passage suivant d'une chanson de Jehan de Grieviler : *Mout est douce en s'aventure Amour, mais a l'esprouver Est çou droite envenimure*. Jeanroy et Långfors, *Chansons satiriques et bachiques du xiii^e siècle*, Paris (Champion), 1921, p. 32.

571. *l'ève d'Eüre* ; sur l'omission de l'article devant les noms de fleuves, voir Foulet, *Petite Syntaxe*³, § 69.

572. Il est difficile de choisir entre les leçons des mss. Peut-être que l'auteur a écrit (ou dicté) : *Deus! tantas gens avra...*

574. *humaine cure* ; probablement : « cure de choses humaines », « désirs mondains », plutôt que : « cure des âmes (humaines) ».

577. Faut-il lire *oleüre* avec *A* ou *orleüre* avec *B* ? La leçon de *B*, moins banale, a été adoptée.

586. *Et qui sa disme tient* ; la correction de *tient* en *retient* dans *BC* est inutile, *tenir* ayant ici le sens de *retenir* ; cf. le *Mystère d'Adam* (éd. Studer), 605 : *Donam sa disme e tute sa justise, Primices, dons, offrendes, sacrifice ; Si del tenir nos prent ja covetise, Perdu serrons en emfer sen devise.*

591. Ce vers, dans *C* seulement, semble une interpolation ; en tout cas, il donne une conclusion inattendue au v. 590 qui, dans *AB*, paraît être la conséquence de ce qui est dit au v. 589.

592. *chevalcheüre* ; ce mot a déjà été employé (v. 479), mais la répétition semble voulue. Il est difficile toutefois, vu l'état des mss., de déterminer le rôle que le mot doit jouer dans la phrase. Dans *C* c'est le sujet ; dans le texte, basé sur les leçons intelligibles de *A* et de *B*, c'est le régime d'une préposition. Le sens général reste le même.

593-94. *çainture, lieure* : les « chaînes » du v. 840. *si* a ici le sens de « très » ; cf. *Roland*, 727 et Bédier, *Commentaires*, p. 149.

595. *mes* ; cf. la note du v. 69. *si* peut avoir ici le même sens qu'au vers précédent ou le sens ordinaire : « si dure [que]... » La ponctuation adoptée suppose cette dernière interprétation, mais la première serait tout aussi bonne.

596. Faut-il lire *cops*, « coup » avec *AC* ou *cros*, « croc » avec *B* ? Les deux leçons sont également bonnes. J'ai admis la première, bien que la comparaison de la pesanteur d'un coup à celle d'une tour paraisse assez bizarre. *Autemure* doit

être le nom d'un château fort, bien connu de l'auteur, mais je n'ai pu l'identifier. Le nom d'Aymon d'Autemure paraît dans deux chansons de geste : *Gui de Nanteuil* (éd. P. Meyer), p. 46 et *Girart de Vienne* (éd. Tarbé), p. 23 ; mais le nom y est sans doute imaginaire.

599. *farain* (AC) ne convient pas, une *enflure* n'ayant pas d'odeur, tandis que la mauvaise odeur des bêtes sauvages (*farain*) est connue. Nous savons aussi qu'on disait : « puer comme une sette » (voir Godefroy). *cuiture* au contraire présente un problème ; selon Godefroy, le mot signifie : « brûlure d'une plaie », définition en accord avec l'étymologie (c ō c- t ū r a) ; mais regardons les deux exemples suivants : *Il ne se puet aider, tant est gras et enflez, Pullens (puant) est, de cuiture trestos avironnes.* (Herman de Valenciennes, *Bible*, ms. Orléans, 374bis.) *Lessez atant. Ke portez tu le las puant ? De ses boces la quilure Descent par vostre vesture, Vostre cors e robe soille E gesk' as garetz vus moille.* (S. Edward le Conf., 1979, Michel.) Comment une brûlure peut-elle puer, écouler d'une plaie, mouiller et souiller le corps et les vêtements ? La seule chose qui puisse faire tout cela, c'est le pus. Pour arriver à ce sens, le mot a dû passer par les étapes suivantes : brûlure, brûlure d'une plaie, plaie, plaie qui suppure, pus. Cela peut paraître invraisemblable, mais comment expliquer autrement l'emploi du mot dans ces textes ?

603. Vers obscur ; peut-être faut-il mettre un point d'exclamation après *cheoir*, prendre *que* dans le sens de *car* et supprimer la virgule. Quant au dernier mot, il est difficile de savoir s'il faut l'écrire : *l'enfonture*, *l'afonture* ou *la fonture*. Les exemples de *fonture* (« éboulement », « trou », « creux ») cités par Godefroy sont tous assez tardifs, mais le mot peut être plus ancien. Le sens qu'il faut lui attribuer n'est pas douteux : « profondeur », « abîme » (cf. les verbes *afonder* et *enfonder*).

604. L'antécédent du *le* contenu dans *nel* doit être : « le temps qu'ils mettront à tomber » ou « combien l'abîme est profond », selon l'interprétation qu'on donne au vers précédent.

614. Ici, comme aux vv. 607-609, les mss. présentent un mélange incohérent de formes, tantôt de la 2^e personne, tantôt de la 3^e, mais tous les mss. portent *vas* au v. 607 ; j'ai donc rétabli la 2^e personne partout.

643. *plain guant*, « une gantée [de terre] » ; cf. *Charroi de Nîmes* (éd. J. L. Perrier, Paris, 1931), v. 625 : *Ja de la moie (terre) n'avroiz mes plain un gant*.

644-47. Le sens est clair, mais la syntaxe est très libre : deux verbes accouplés (*die ne commant*) ayant pour compléments deux propositions dépendantes, l'une à l'indicatif (*doit*), l'autre au subjonctif (*face*). Dans le premier cas, c'est une constatation : Et s'il se trouve quelqu'un qui lui *dise* qu'il *doit* restituer l'héritage ; dans le second, c'est un conseil : Et... lui *recommande* qu'il se *fasse* (de se faire) *absoudre*. Ici le verbe *faire* joue également un double rôle : Qu'il *se fasse absoudre* et qu'il *fasse absoudre* le « *tolant* » (son ancêtre).

654. *enfer*[*m*] ; le sens de « pervers » que j'attribue à ce mot n'est pas très appuyé, mais c'est le seul qui convienne ici. Il est évident que les héritiers du *tolant* ne sont pas *en enfer*, comme l'a cru le copiste de C, puisqu'ils ne sont pas encore morts.

665. Ici, à la différence du v. 594, *si* semble exiger une proposition complétive ; il y a probablement une lacune dans les deux mss.

685-86, 690. Ces vers, qui n'ont aucun rapport grammatical avec les autres, sont évidemment les restes d'un développement sur les Juifs, amené sans doute par la mention des usuriers.

694. *Mes* ; voir la note du v. 69. .

698. *Mes* semble jouer ici un double rôle : non adversatif par

rapport au sujet (le portier d'enfer), adversatif par rapport au régime (l'homme riche devenu pauvre).

707. *espargne* ; le sujet est probablement *je* sous-entendu ; au *jugement eslire*, « en prononçant mon arrêt (après l'avoir choisi, déterminé) ».

737. Peut-être une allusion à Isaïas LII, 7 : *Quam pulchri super montes pedes annunciantis et praedicantis pacem : annunciantis bonum, praedicantis salutem, dicentis Sion : Regnabit Deus tuus !*

738-39. Ce passage, qui présente un contresens choquant, a été corrigé d'après le v. 411.

746-800. Résumé d'une version française du *De Antechristo* d'Adson. Sur les versions rimées que nous en connaissons, voir *Introd.*, ch. VIII. Pour expliquer le texte, je cite tantôt celle de Geffroi de Paris (*Mod. Lang. Rev.*, II, 26 sqq.), tantôt celle d'Henri d'Arcy (*Rom.*, XLIX, 331 sqq.).

750. *clacelier* ; le ms. A (celui de Fauchet) porte : *clacier*, mais Fauchet l'a bien compris, car il a écrit en marge : *claviger*. Méon lit : *chacelier*.

755-56. Ce « miracle », qui dans notre texte n'a rien de miraculeux, est ainsi décrit par Geffroi de Paris (vv. 51-59) : *Les arbres fera esrachier Touz de leur gré sanz rien touchier, Puis fera qu'il redreeceront Les racines en contremont ; Et les branches sanz plus atendre Fera en la terre reprendre ; Les racines fera fueillir Et reverdoier et flourir, Mais ja fruit croistre n'y fera.*

760. La correction a été suggérée par les vv. 43-44 de la version de Geffroi de Paris : *Aus povres donra a mengier ; Ce sera por eus engingnier.*

768. L'antécédent doit être *Dex*, v. 762 ; il ne peut pas s'agir de l'Antéchrist.

771. *En .ij. anz et demi* ; faute pour : *trois anz et demi*

(dans le texte latin : *tribus annis et dimidio*). Même faute dans le ms. de Manchester du poème d'Henri d'Arcy (les mss. de Paris et de Londres donnent le chiffre correct). Notre auteur a pu suivre un texte déjà fautif.

781. Allusion à la dispute, sans doute proverbiale, entre le berger et son patron, qui l'accuse d'avoir fait disparaître ses moutons (cf. le *Pathelin*). La correction de *sor* en *son* n'était peut-être pas nécessaire.

785. « Vous devez croire en moi qui vous rendrai service. » Ni l'un ni l'autre des copistes n'a compris la locution : *avoir mestier à qqn.*, « rendre service, être utile à qqn. ». Cf. *Roland*, 1742 ; *Adam*, 673, 720. Voir Jenkins, *Mélanges Thomas*, p. 236.

799. Notre auteur a dû trouver cette pensée toute faite dans sa source ; cf. Geffroi de Paris, 169-74 : *Adonques li Juif creront ; Tantost baptisier se feront, Qui bien verrunt que nostre foi Seurmontera tout[e] autre loi. Partant les devons espargnier, Entre nous soffrir et lessier.*

800. Cf. Henri d'Arcy, 230-35 (texte du ms. de Paris, seul à peu près correct ici) :

Quant Antecrist serra si faitement occis,
Ne vendra mie erraument le jor de juïs ;
Mes quarante jurz pur faire penitence
Durra Deu a ses eliz, senz dutance.
E en quarante jorz funt penitence tu(z)[it]
Les eliz qui serrunt par Antecrist sudui(z)[t].

802-12. Résumé de l'un des poèmes sur les Quinze Signes du Jugement dernier, peut-être celui qui se trouve, dans le ms. de Tours, à la suite du *Mystère d'Adam* (éd. V. Luzarche, Tours, 1854 ; K. Grass, Halle, 1891). Voir *Introd.*, ch. VIII.

810. *vig[n]ier* ; cf. prov. *vinhier*, « vignoble » ; ici le mot semble avoir un sens plus large, peut-être : « terre ensemencée », ou même : « récoltes ». Méon omet les vv. 809-10.

812-51. Notre auteur a pu trouver ces renseignements sur le Jugement dernier dans une foule d'écrits ; il est donc impossible de dire lesquels d'entre eux il a utilisés.

830. S'agit-il de celui qui aime Dieu ou de celui que Dieu aime ? L'expression *de tot son cuer entier*, qui s'applique mieux à l'homme qu'à Dieu, semble appuyer la première interprétation ; mais la seconde, celle que j'ai adoptée, est plus logique, Dieu étant le subject aux vv. 827 et 832. Méon omet le vers.

831. La correction n'est pas très heureuse, car *set* (*sait*) ne convient guère ici ; elle se base sur l'inintelligible *ses* de *B*. On pourrait corriger : *veut*. Méon rattache le vers au v. 829 et lit : *Ne les povres repestre et vestir et chaucier* (!).

834-37. Voir la note des vv. 245-47.

839. *Qui* = *cui*. Ce vers serait mieux à sa place après le v. 844.

INDEX DES NOMS PROPRES

- Aaron 260, *Aaron, frère de Moïse.*
Abacuc 261, *Habacuc, le prophète.*
Abraham 259, *Abraham, le patriarche.*
Adan 31, 151, 258, 337, Adans 44, *Adam, le premier homme, d'après la Bible.*
Antechrist 746, *L'Antéchrist.*
Arrabi 85, 235, *Arabes.*
Auchier 197, *héros d'un poème perdu. Voir la Note.*
Autemure 596, *nom d'un château-fort non identifié.*
- Bedoïn 85, 236, *Bédouins.*
Belleent 52, Bethleem 204, *Bethléem.*
- Calvaire 472, *Calvaire, montagne où fut crucifié Jésus-Christ.*
Champ Flori 233, 397. *Voir la Note du v. 233.*
Charlemaine 626, *Charlemagne.*
- Damedeu 203, 272, 427, 742, Dame dex 257, 277, 338, 851, *le Seigneur Dieu.*
Daniel 261, 282, *Daniel, le prophète.*
Dé 167, Deu 15, 23, 25, 73, 143, 237, 263, 289, 330, 381, 394, 411, 445, 523, 532, 559, 681, 708, 736, 739, 824, 845, Dieu 146, 378, 553, Dex 6, 18, 39, 49, 56, 62, 79, 215, 240, 249, 335, 345, 402, 455, 470, 488, 529, 534, 549, 556, 567, 587, 606, 670, 676, 687, 747, 762, 772, 839, Diex 277, 338, 725, 830, 832, *Dieu.*
Deables 36, 183, 286, 478, 594, 600, 727, *le Diable, Salan.*
Denise (saint) 442, *S. Denis, apôtre des Gaules.*
- Ebrex 721, Ebrieu 767, Hebrieu 796, *Hébreux.*
Elyes 777, *Elie, le prophète.*

- Enoch 777, *Enoch*, personnage de l'Ancien Testament.
- Erodes 66, Herodes 735, *Hérode le Grand*, roi de Judée, 39-4 av. J.-C.
- Esperiz (li Sainz) 788, *le Saint-Esprit*.
- Eüre 571, *l'Eure*, rivière de France (Autura).
- Evein 31, 258, *Eve*, la première femme, d'après la Bible.
- France 206, *France*.
- Geremie 260, Jheremie (saint) 437, *Jérémie*, le prophète.
- Geremies (sainz) 359. *Voir la Note*.
- Gessemani 237, 471, *Gethsémani*, village près de Jerusalem, où était le jardin des Oliviers.
- Girarz de Monteingni 220, *Girard de Montigny*. *Voir Introd.* ch. IX, § 3.
- Grieu 235, *Grecs*.
- Guicharz de Biagous 193, *Guichard de Beaujeu*. *Voir Introd.*, ch. IX, § 1.
- Guillaume le Normant 627, *Guillaume le Conquérant*, duc de Normandie et roi d'Angleterre (1027-1087).
- Hebrieu, *voir Ebrex*.
- Henri (le riche roi) 268, *Henri II*, roi d'Angleterre (1133-1189).
- Hermin 235, *Arméniens*.
- Herodes, *voir Erodes*.
- Irlande 628, *Irlande*.
- Irlant 629, *Irlandais*.
- Jacob 259, *Jacob*, le patriarche.
- Jacobi 236, *Jacobites*, hérétiques monophysites de Syrie et de Mesopotamie, qui tirent leur nom de Jacob Baradée (*Jacobus Baradaeus*), consacré évêque d'Edesse, vers 541.
- Jheremie (saint), *voir Geremie*.
- Jhesu 140, *Jésus-Christ*.
- Jonas 261, *Jonas*, le prophète.
- Jordein 730, *le Jourdain*, fleuve de Palestine.
- Jorgeïs 236, *Géorgiens*, peuple chrétien de l'Asie Mineure.
- Juïf 76, 237, 685, Juïs 281, 776, *Juifs*.

- Landri 197, *héros d'un poème perdu. Voir la Note.*
- Levi 259, *Lévi, fils de Jacob.*
- Lohier 847, *Lohier, fils aîné de Charlemagne, souvent mentionné dans les chansons de geste ; cf. Aiol, 9461-62, 10039-40, où il est question de sa richesse. Voir E. Langlois, Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées (Paris, 1904), p. 400.*
- Longis 244, 685, *Longin, soldat qui perça le flanc de Jésus en croix.*
- Lorenz (sainz) 331, *S. Laurent, diacre qui souffrit le martyre à Rome, en 258 ; il fut placé sur un gril de fer chauffé par des charbons ardents.*
- Marie (sainte) 404, *Marie, mère de Jésus.*
- Mile[s] de Leign[i] 194, *Milon de Laingni 223, Milon de Leingni 418, Milon de Lagny. Voir Introd., ch. IX, § 4.*
- Moysent 84, Moysi 260, *Moïse, législateur des Hébreux.*
- Normendie 627, *Normandie.*
- Nycholas (saint) 437, *S. Nicolas.*
- Olivete (mont d') 775, *mont des Oliviers.*
- Olivier 626, *Olivier, compagnon de Roland, dans les chansons de geste.*
- Orient 58, *Orient.*
- Persant 85, *Persans.*
- Pisant 457, *Pisans.*
- Pise 457, *Pise, ville d'Italie.*
- Raoul (le conte) 200, *Raoul, comte de Crépy, père de Simon. Voir Introd., ch. IX, § 2.*
- Remi (saint) 266, *S. Remi, archevêque de Reims (437-533).*
- Renau[s] de Pomponne 320, *Renaud de Pomponne. Voir Introd., ch. IX, § 5.*
- Rollant 626, *Roland, neveu de Charlemagne, dans les chansons de geste.*
- Romme 216, *Rome.*

Samouel 260, *Samuel, juge d'Israël.*

Sarrazins 827, *Sarrasins.*

Symon de Crespi 198, 292, *Simon de Crépy. Voir Introd., ch. IX, § 2.*

Thomas (sain[z]) 167, *Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, assassiné en 1170, canonisé en 1173.*

Tur 85, 235, *Turcs.*

Virge (la) 51, (la sainte) 204, 278, *la Sainte Vierge.*

Ysaac 259, *Isaac, fils d'Abraham.*

Ysaï 261, *Isaïe, le prophète.*

GLOSSAIRE

- abessier 364, *baisser, diminuer.*
abi 255, *abîme, enfer.*
acoisier 319, *calmer ; mettre à mort.*
aconsivre 317, *atteindre.*
aé 104, *âge ; vie, durée normale de la vie.*
afflire (soi) 738, *s'humilier.*
ainz = ainc 23, *jamais.*
aleitier 611, *téter.*
alentir 225, *rendre plus lent, retarder ; engourdir (?)*.
alie 422, *alise, fruit de l'alisier.*
ambler 582, *voler, dérober.*
amenuisier 842, *diminuer.*
angoisseux 172, *désireux.*
aombrement 51, *incarnation.*
apendre 23, 63, *appartenir.*
asise 453, *tribunal, assemblée, concile.*
asseürer 363, *confirmer, fixer ; soi a. en 536, se fier à, avoir confiance en.*
aumosne 176, *action charitable, œuvre pieuse, bonne œuvre ; 214 vie religieuse.*
aumosnier 850, *celui qui se consacre à de bonnes œuvres.*
autre 507. *Voir la Note.*
avant 442, *auparavant, d'abord ; 659, en avant.*
aventure var B 218, *danger ; 567, avènement, venue. Voir la Note.*
avers que 351, *en comparaison de. Voir la Note.*
bailli 252, *gardiens.*
bonement 61, *franchement, en toute sincérité.*
bot var. B 200, *crapaud.*

bouture 572, 600, *bouillie ; mélange, mixture (voir Dict. Gén. à ce mot, et Godefroy, à bouture).*

broïr 205, *brûler.*

buer 17, *en bonne heure, heureusement.*

bure 579, *d'un brun foncé.*

cachol *var.* B 376, (?).

celer *var.* A 129. *Voir la Note.*

chargier 756, *porter des fruits.*

charterier 833, *prison.*

chartre *var.* C 407, *prison.*

chastiment 69, *avertissement, instruction.*

chevalcheüre 578, 592, *expédition à cheval (des diables).*

chier 695, *de grande valeur.*

clacelier 750, *celui qui tient les clefs, porte-clefs.*

commander 109, *confier.*

compas (a) 474, *avec art, en ordre ; solennellement (?).*

concire 717, *réunion, assemblée (des diables) ; 724, rassemblement (des morts).*

confire 728, *faire.*

conroi 38, *soin.*

cops 596, *suj. sg. de cop, coup.*

corpe = colpe (battre sa) 679, *se battre la poitrine en disant mea culpa.*

couture 585, *terre cultivée.*

couverture 555, *prétexte, feinte, dissimulation.*

covrir 551, *couvrir, protéger.*

cros 570, *rég. pl., var. B 596, suj. sg., croc (dont se servent les diables pour frapper les damnés et pour les pousser dans le feu).*

cuiture 599. *Voir la Note.*

cuivertise 475, *servage, esclavage.*

cure (humaine) 574. *Voir la Note.*

cuvert 280, *serf, esclave.*

defaute 502, *« refus de juger ou retard apporté au jugement » (Dict. Gén.).*

deffendement 44, *défense, prohibition.*

demetre 467, *renoncer à, se dépouiller de.*

departir 249, *séparer ; 818, diviser, couper en morceaux.*

- deporter 318, 625, *épargner*.
 desconfire (soi) 741, *se décourager*.
 deservir 263, *mériter, gagner*.
 despris 675, *dépourvu*.
 destendre 72, *partir avec vélocité*.
 deviser 60, *désigner, imaginer, apprêter* (angl. « to devise »);
 477, *exposer, raconter*.
 dotance 218, *doute; hésitation; crainte*.

 [e]ffoler 410, *rendre insensé*.
 empirier 612, 710, empoirier 744, *empirer, devenir pire*.
 empirier 746, *gouverner, régner sur; cf. prov. empiriar*
 (ĩm pĕr ĩum + āre).
 empoirier. Voir empirier.
 emprendre 290, 445, *s'engager dans, se dévouer à*.
 enchaperoner 333, *couvrir d'un chaperon*.
 encombrer 142, *charger (d'un poids)*.
 enfer[m] 654, *pervers (voir Godefroy)*.
 enfonture 603. Voir la Note.
 enfosser 348, *jeter dans une fosse*.
 enfraignement 39, *infraction*.
 enhaïr 209, *prendre en haine*.
 ennoncement 50, *annonciation*.
 enpenser 101, *penser, songer. On peut aussi comprendre :*
 avoir en pensé.
 enpres = apres 724.
 enseignement 32. Voir la Note.
 ensement 31, *de la même manière*.
 entredire 722, *interdire, frapper d'interdiction, condamner*.
 entreprendre 292, *repandre, reprocher (voir la Note); 697,*
prendre, saisir.
 errement 74, *acte*.
 errer 13, 125, *se conduire, agir*.
 eschief 696, *mal disposé, hostile*.
 escondire (s'en) 398, *s'y soustraire, y échapper; 709, s'en*
disculper.
 esfreez 319, *redouté, redoutable (cf. Tobler, Mélanges de*
gram. fr., p. 191); 361, 793, effrayé.
 esgarder 115, *décider, juger, fixer*.
 eslire 444, 707, *élire, choisir*.

esloingnier 773, *retarder* (cf. Romania, VI, 494).
 espenoîr 232, *expier, racheter*.
 esperement = espirement 82, *inspiration*.
 esperiment = espirement (le saint) 33, *le Saint Esprit*.
 esperment = esperiment 60, *expérience, épreuve*. Voir la
Note.

espoerir (soi) 202, *s'effrayer*.
 essonier (soi) 399, *s'excuser (de faire qqch), s'absenter*.
 esté 116, *stature, taille*.
 estoire 454. Voir la *Note*.
 estorer 11, *établir, instituer*.
 eult 349, *ind. prés. 3 de oloir, exhaler une odeur, sentir*.

faiture 550, *créature, personne*.
 falise 458, *falaise* ; 469 (?). Voir la *Note*.
 farain = ferain 599, *bête sauvage*.
 fedif 687, *prescrit, banni*.
 fendre 474, *se fendre*.
 fermer 460, *entourer de murs, fortifier*.
 fermeüre 563, *lieu clos, prison*.
 forçor 491, *plus fort, plus puissant*.
 forfaire 17, 370, *perdre (en expiation d'une faute, d'un crime)*.
 formi 208, *fourmi*.
 frarie 390, *confrérie, compagnie, société*.
 frilous (être) 189, *avoir froid*.
 froit 200, *crapaud*.

gaaignierres 585, *subj. sg. de gaaignor, laboureur*.
 gaingnart 696, *cruel, violent ; voleur*.
 garde 461, *crainte, peur*.
 garder 76, *tenir, être fidèle à* ; 489, *honorer* ; ne g. l'ore 412,
s'attendre à ce que qqch. arrive.
 gole 469. Voir la *Note*.
 goule 301, *gorge, cou*.
 grevez 312, *géné, accablé*.

herte = herde 275, *harde, troupe, troupeau*.
 hostise 483, *demeure*.

igniauz 820, *subj. sg. de ignel = isnel, agile, rapide*.
 iror 533, *chagrin, tristesse*.

jor (le) 264, 593, *ce jour-là*.

jornal 379, *du jour*.

jou = jel 106, etc., *je le*.

laidir 298, *maltraiter, outrager*.

legier 819, *agile*; de l. 767, *facilement*.

lever 97, *se lever* (dans l'intention de contredire), *s'élever* (contre qqn.).

liegue 160, *lieue*.

lieu (mettre en) 456, *mettre en compte à qqn.* (dans l'intention de se venger, de punir).

lig[n]aloes 349, *bois d'aloès* (*lignum aloes*).

loëis 340, *loué, aux gages, mercenaire*.

maiestire = maestire 714, *autorité, puissance*.

maleir 250, *maudire*.

maltalent (vendre son) 66, *faire payer sa colère à, tirer vengeance de*.

manantie 419, *biens, richesse*; 396 (?). Voir la Note.

manere 9, *façon*.

mar 71, 137, *particule qui donne à un futur le sens d'un impératif négatif* (voir Jenkins, Chanson de Roland, note du v. 196).

martire 727, *tourment*; 731, *martyre*.

memoire 33, *connaissance, intelligence*.

merir 264, *récompenser*; 400, *mériter, gagner*.

merite 178, *récompense*.

mes = mais 69, 595, 698, 809, *non adversatif* (voir la Note du v. 69); 342, *autre chose* (voir la Note); 418 (avec le ne du v. 417), *sauf, excepté* (voir la Note).

mesprendre 679, *commettre* (en parlant d'une faute, d'un crime).

mespresure 541, *faute, tort, délit*.

mestier (avoir m. a) 785, *rendre service à, être utile à*.

metre en verté 670, *assurer, rendre certain* (?). Peut-être que verté signifie : l'écriture Sainte.

monnier 582, *meunier*.

mont = mout, molt 125, 134, etc.

mort = morst 44, *prét. 3 de mordre*.

mostreüre 549, *démonstration*.

ne que 469, 626, *pas plus que*.
 nen (*devant voyelle*) = ne, 125, *etc.*
 nerté 161, nertez 347, *obscurité*.
 nes = ne les 48, 356.
 no = nel 285, 709, *ne le*.
 nouauz 106, *pis, le plus mal possible* ; 314, *ce qu'il y a de pire*.
 noel 380, *noyau*.
 nou = nel 12, 295, 693, *ne le*.

onniement 704, *uniformément, sans distinction*.
 ordre 346, *masc., ordre (des êtres célestes)* ; 364, *masc., ordre, rang (de la société humaine)* ; 441, *fém., service de Dieu* ; 576, *fém., ordre (l'ensemble des membres du clergé)*.
 orgueillir (soi) 14, *se révolter par orgueil*.
 orleüre 577, *bordure*.
 orrez 548, 565, *fut. 5 de oïr, entendre*.
 ou 4, *à quoi* ; 395, *auxquels*.
 ou = el 390, *etc., au, dans le*.
 ovrer 123, *faire, créer, préparer ; mériter, gagner (par ses actes)*.

paracoisier 809, *détruire complètement*.
 pasture (la commune) 561, *la communion*.
 peçoier 825, *briser, ravager*.
 peser 36, *causer du chagrin*.
 pestre 831, *nourrir, donner à manger à*.
 pontificent 77. *Voir la Note*.
 poosture *var. A* 569, (?).
 porpenser (soi) 362, *réfléchir, méditer ; prendre garde*.
 porprendre 297, *prendre de force*.
 positor 500, *commentateur*.
 pou 104, 295, 744 (*suivi de mes, nului*), *ne ... guère* ; 341, 618, *fort peu, pas du tout* ; 845, *peu*.
 poverté 273, *pauvreté*.
 prendre 671, *obtenir, gagner ; se p. a 73, s'allier à, se joindre à ; pris, part. passé 665, saisi, emprisonné*.
 prise 478, *action de prendre ; tendre a p., chercher à prendre*.
 puis... que 122, *depuis que, après que (cf. Troie, 53-54)*.
 pure 539, *pure vérité, situation véritable*.

purer (en), *chasser, expulser* (†) ; cf. *purer hors, dans Godefroy*.

quarriaux 72, *subj. sg. de quarrel, carreau d'arbalète, gros trait, flèche*.

qui = cui 215, 418, 839.

quiere 122, *subj. prés. 3 de querre, rechercher, désirer*.

quis = qui les, 75.

reamplir 30, *remplir, combler* ; reamplir 215, *emplir (de grâce), perfectionner*.

recovrir 447, *cacher (sous des apparences de religion)*.

redevant 645, *estre r. de, rendre, restituer (litt. être débiteur de)*.

refuser 112, *repousser*.

regnier = raisnier 15, *parler, plaider* ; r. vers, *s'opposer à, se révolter contre*.

religion 445, *service (de Dieu)*.

remaindre 496, *cesser*.

remenant (a) 654, *à tout jamais, pour toujours*.

remire 736, *soulagement, consolation*.

remuer 24, *changer, transformer*.

repandre 450, *rétracter* ; r. qqn. de qqch. 287, *contredire (ce qu'on a dit, en soutenant le contraire)* ; se r. 542, *se corriger*.

retenement (sanz nul) 46. *Voir la Note*.

retraire 2, *exposer, dire*.

roiamant 657, *le Rédempteur*.

rooingnier 782, *couper*.

sauvement 65, *en sûreté* ; 81, *salut*.

seignier 250, *bénir*.

seite 599, *loutre*.

sejor 502, *repos, oisiveté*.

semons 234, 398, *part. passé de semondre, convoquer*.

sempres 321, 782, *aussitôt, sur-le-champ*.

ses = si les 595.

[s]ez 355, *satisfaction, suffisance ; plaisir*.

si 594. *Voir la Note*.

soffrete 527, *manque, disette*.

sonc 27, *selon*.

sor 44, 511, 781 (?), *contre*.

sous 179, *suj. sg. de soul, seul*.

ssuor 513, *sueur*.

suor 583, *cordonnier, savetier*.

tenant 653, *tenancier, propriétaire*.

tencier 777, *disputer*.

tendre a 478, *chercher, désirer*.

tenir 586, *retenir, ne pas donner* ; se t. a 765, 767, *se tenir avec, adhérer à*.

tenser 492, *défendre, protéger*.

terme 109, 409, *limite, borne, fin*.

tire (tot a), 720, *l'un après l'autre*.

tour 499, *ruse*.

traire a sauvement 81, *amener au salut* ; t. a garant 91, *prendre à garant, à témoin*.

trebuchier (faire), 20, 841, *faire tomber, précipiter*.

usler 348, *brâler, rôtir*.

veer 35, 133, 561, *interdire, défendre*.

vendre 66. *Voir maltalant*.

vers *var.* A 477, (?), 548, *vers, couplet, tirade (?) ; le poème lui-même (?)*.

vers 15, *contre* ; 411, [739], *devant* ; 708, *envers*.

verté (metre en). *Voir metre*.

verte (par la) 278. *Voir la Note*.

vig[n]ier 810. *Voir la Note*.

vuel (son) 293, *si sa volonté était (eût été) faite*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. Description des manuscrits	7
II. Comparaison des manuscrits et établissement du texte	12
III. Les graphies du manuscrit A	18
IV. La langue de l'auteur	21
V. Notices et éditions partielles	27
VI. L'auteur et la date du poème	36
VII. Analyse du poème	57
VIII. Les sources du poème	67
IX. Les personnages	76
1. Guichard de Beaujeu	77
2. Simon de Crépy	78
3. Girard de Montigny	80
4. Milon de Lagny	84
5. Renaud de Pomponne	86
Pièces justificatives	90
LES VERS DE THIBAUD DE MARLY	91
NOTES	143
INDEX DES NOMS PROPRES	173
GLOSSAIRE	177

ERRATUM

P. 113, v. 303, *pour* querredon, *lire* guerredon.

Vu le 7 mars 1932,
Le Doyen
de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu
et permis d'imprimer,
Le recteur
de l'Académie de Paris,
Pour le Recteur :
L'Inspecteur d'Académie,
J. PERRON.

Imp. G. Thone, Liège (Belgique)